

HEC MONTRÉAL

Le retour aux cheveux naturels des femmes noires au Canada : pratiques et symboliques

Par

Mailly Ficadière

Science de la gestion

(Marketing)

*Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de maîtrise ès sciences en gestion*

(M. Sc.)

Août 2022

© Mailly Ficadière, 2022

RÉSUMÉ

Les cheveux afro naturels et les soins qui leur sont apportés peuvent paraître anodins, cependant, la pratique de consommation des soins capillaires est pleine de significations socioculturelles. Aujourd'hui encore les cheveux afro naturels peuvent être vus comme « ne rentrant pas dans les normes » à cause des préjugés qui leur ont été apposés depuis l'époque du colonialisme.

Ce mémoire s'appuie sur la littérature existante sur les cheveux afro en *Consumer Culture Theory* (CCT), ainsi que sur les témoignages de plusieurs femmes noires au Canada pour comprendre les liens complexes et multiples qui existent entre le retour des femmes noires aux cheveux afro naturels, les pratiques associées, l'identité des femmes noires et la symbolique de tout cela.

Après l'analyse des soins capillaires des cheveux afro naturels, du mouvement du retour aux cheveux naturels et de sa symbolique, les résultats révèlent que le retour aux cheveux naturels n'est pas un acte simple et anodin. Cet acte est empreint d'une symbolique forte et d'un rejet des standards de beauté eurocentriques. Ce mémoire est important pour les chercheurs qui s'intéressent aux cheveux en CCT, mais aussi pour les chercheurs qui s'intéressent aux identités racisées et à l'intersectionnalité.

Mots clés : Cheveux Afro, Mouvement du retour aux cheveux naturels, Femmes noires, Identité noire, Intersectionnalité, *Consumer Culture Theory* (CCT)

Méthodes de recherche : Méthode qualitative, Entrevue semi-dirigée

ABSTRACT

Afro natural hair and the care brought to them may seem trivial, yet hair care consumption practice is full of socio-cultural meanings. Nowadays, Afro natural hair can still be seen as “not meeting the standards” because of the prejudices that have been affixed to them since the colonial period.

The present thesis draws on the existing literature about afro-textured hair in *Consumer Culture Theory* (CCT), as well as on the testimonials of several Black women living in Canada. It aims at understanding the complex and multiple links between going back to afro natural hair, the associated practices, Black Women’s identities, and the symbolism of all this.

After the analysis of natural Afro hair caring, the “Natural Hair Movement” and its symbolism, the results reveal that returning to natural hair is neither a simple nor a trivial action. This action is imbued with a strong symbolism and a rejection of eurocentric beauty standards. The present thesis is important not only for the researchers who are interested in hair in CCT, but also for those who care about racialized identities and intersectionality.

Keywords: Afro hair, Natural Hair Movement, Black Women, Black identity, Intersectionality, Consumer Culture Theory (CCT)

Research methods: Qualitative method, Semi-structured interview

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
ABSTRACT.....	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS	v
LEXIQUE	vi
CHAPITRE 1 : INTRODUCTION	1
CHAPITRE 2 : REVUE DE LITTÉRATURE	4
2.1. Le cheveu afro	4
<i>2.1.1 – Les origines historiques et les discours coloniaux associés à l'étude du cheveu</i>	4
<i>2.1.2 – L'histoire de la symbolique des cheveux dans les populations noires</i>	6
<i>2.1.3 - Les stéréotypes attachés aux cheveux afro et leur symbolique</i>	8
2.2. Identité et cheveux : un lien complexe	11
<i>2.2.1 – Le rôle du cheveu afro dans l'identité des femmes noires</i>	11
<i>2.2.2 – Les enjeux d'estime de soi des femmes noires liés aux cheveux afro</i>	13
2.3. Problématique	16
CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE	17
3.1 Contexte de la recherche	17
3.2 Perspective de la recherche	19
3.3 Méthodes déployées et terrain de recherche	21
<i>3.3.1 Entrevues individuelles semi-dirigées</i>	21
<i>3.3.2 Observation</i>	23
3.4 Sélection de l'échantillon et collecte de données	23
<i>3.4.1. Identification des répondantes et recrutement</i>	23
<i>3.4.2. Le déroulement de la collecte de donnée</i>	24
<i>3.4.3. Le calendrier</i>	24
3.5 La méthode d'analyse de données	25
3.6 Implications éthiques	25
CHAPITRE 4 : RÉSULTATS	27
4.1 L'adhésion au mouvement des cheveux naturels	27
<i>4.1.1 Les pratiques capillaires de l'enfance : entre naturel et défrisage</i>	27
<i>4.1.2 Le « passage aux cheveux naturels »</i>	34

4.1.3 <i>Le naturel et ses pratiques</i>	39
4.2 <i>L'identité</i>	43
4.2.1 <i>L'identité de genre et l'identité raciale</i>	43
4.2.2 <i>Les cheveux naturels et l'identité</i>	48
4.2.3 <i>Une génération qui casse avec les générations précédentes ?</i>	54
4.3 <i>La représentation des cheveux afro naturels</i>	59
4.3.1 <i>Un marché qui exclut la problématique des cheveux afro naturels</i>	59
4.3.2 <i>Une représentation médiatique négligée</i>	61
4.3.3 <i>Un mouvement qui peine à être inclusif</i>	67
CHAPITRE 5 : DISCUSSION.....	70
5.1 <i>L'identité des femmes noires</i>	71
5.2 <i>Le mouvement naturel du point de vue des participantes</i>	73
5.3 <i>Les discriminations et préjugés qui s'imprègnent dans la consommation</i>	74
5.4 <i>Contributions théoriques</i>	76
CHAPITRE 6 : CONCLUSION	78
BIBLIOGRAPHIE	79
ANNEXES ET TABLEAUX.....	89

REMERCIEMENTS

Écrire un mémoire peut parfois paraître comme un chemin long et sinueux. Cependant, lorsque le sujet nous passionne et que nous sommes entourés de personnes qui nous tirent vers le haut, les obstacles semblent s'effacer. Ce mémoire aborde le retour aux cheveux naturels des femmes noires au Canada, un sujet qui me touche particulièrement, étant moi-même une femme noire qui a décidé d'accepter et de porter fièrement mes cheveux naturels depuis 2016.

Je voudrais tout d'abord remercier toutes les personnes qui m'ont aidée dans ce projet, à commencer par mes participantes, qui ont accepté de parler pendant des heures avec moi d'un sujet qui pouvait leur rappeler des souvenirs douloureux. Je voudrais remercier mes amis de France, du Canada, notamment mes amies Morgane et Jessica qui m'ont toujours soutenue dans mes moments de doutes et d'épuisement, qui m'ont écoutée parler du même sujet pendant un an et encouragée sans relâche. C'est aussi sans compter sur l'aide de ma famille, mes parents, ma sœur, mes tantes et mes grand-mères, qui ont tout de suite apprécié mon sujet, qui ont cru en moi et qui m'ont permis d'avoir une vision plus claire de la vie des femmes noires issues de différentes générations.

Pour finir, je voudrais prendre le temps de remercier mon directeur de mémoire, Jean-Sébastien Marcoux, sans qui je n'aurais pas pu réaliser ce projet et qui m'a toujours poussé à creuser, à aller plus loin dans mes recherches de manière à dégager des constats complexes et importants.

LEXIQUE

Afro :

Un afro est un style coiffure arrondi des cheveux naturels (Pennant, 2020) (annexe 1). Le terme afro peut cependant être aussi utilisé pour parler du type des cheveux des personnes afrodescendantes et africaines (ex : des cheveux afro).

Afro Puff/Afro Puffs :

L'*afro puff* est une coiffure dans laquelle les cheveux sont attachés sur le dessus ou sur le côté de la tête (Azraly, n.d.) (annexe 2). Les *afro puffs* sont séparés en deux ou plus, les cheveux sont donc attachés de chaque côté de la tête (annexe 2).

Alopécie :

L'alopécie fait référence à une perte importante de cheveux ou de poils (Azraly, n.d.).

Bantu Knots :

Les *bantu knots* sont une coiffure traditionnelle d'Afrique subsaharienne, notamment attribuée au peuple des Zoulous (Pennant, 2020). Cette coiffure consiste en un ensemble de petits choux enroulés (annexe 3).

Big Chop :

Le *big chop* est le processus qui consiste à couper les parties abîmées des cheveux qui ont été défrisés ou lissés très régulièrement, afin de ne conserver que les cheveux naturels.

Box Braids :

Les *box braids* sont une coiffure constituée de tresses (appelées aussi nattes) séparées méthodiquement en formes géométriques (carré, rectangle, triangle) (Pennant, 2020). Les tresses sont faites avec les cheveux naturels des participantes, mais des extensions sont rajoutées pour que les tresses soient plus longues et plus volumineuses (annexe 4).

Braid Out :

Un *braid out* est une coiffure qui est réalisée en nattant les cheveux naturels, puis en retirant les nattes un ou plusieurs jours après, lorsque les cheveux sont secs et ont pris la forme souhaitée.

Coiffure protectrice (*Protective Hairstyle*) :

Une coiffure protectrice est une coiffure où les extrémités des cheveux de la personne qui la porte sont cachées, rentrées dans la coiffure. Cette coiffure nécessite peu de manipulation quotidienne (Afrocenx Team, 2018). Les *box braids* et les *twists* sont notamment des coiffures protectrices.

Cornrows :

Les cornrows aussi appelés « tresses collées » ou « nattes collées » en français sont une coiffure composée de cheveux tressés sur le cuir chevelu (Pennant, 2020) (annexe 5).

Co-Wash :

Le *co-wash* est une méthode qui consiste à laver les cheveux avec un revitalisant (*conditioner*) ou un produit spécial *co-wash* au lieu d'un shampoing.

Deep-Conditioner :

Un *deep-conditioner* appelé en français « masque » est revitalisant riche qui doit être laissé sur les cheveux un certain nombre de temps pour les hydrater en profondeur.

Défrisage/Permanente lisse (*relaxer*) :

Le défrisage est un procédé chimique qui consiste à lisser les cheveux afro de manière permanente (Azraly, n.d.).

Leave-in :

Un *leave-in* est une crème pour cheveux sans rinçage, qui permet le coiffage quotidien des cheveux naturels.

Locs/Locks/Dreadlocks :

Les locks sont une coiffure composée de mèches de cheveux enroulées. Les cheveux ne sont pas démêlés ou peignés pendant le processus, ce qui provoque l'emmêlage des mèches et la formation de locks (annexe 6). Certaines personnes noires rejettent le terme « dreadlocks » à cause du suffixe « dread » qui provient de « dreadful », qui signifie terrible en français (Pennant, 2020).

Système de classification des types de cheveux (*Hair Typing System*) :

Le système de classification des types de cheveux est une catégorisation des cheveux naturels de toutes les populations. Il a été introduit par le coiffeur afro-américain Andre Walker sur le Oprah Winfrey Show dans les années 1990 pour promouvoir sa collection de produits capillaires (Simeon, 2021). Les cheveux de “type 1” sont des cheveux lisses, les cheveux de “type 2” sont ondulés, les cheveux de “type 3” sont bouclés et les cheveux de “type 4” sont frisés. Chaque catégorie numérique (1 à 4) est ensuite divisée en trois lettres (A, B, C) selon la forme que prend le cheveu (annexe 7).

L’utilisation de ce système est controversée, car la catégorisation des types de cheveux est extrêmement restrictive, limitative et donne une impression de hiérarchie (Simeon, 2021). Cependant, bien que controversé, de nombreuses personnes noires aux cheveux naturels utilisent ces chiffres et lettres pour décrire leurs types de cheveux de manière à trouver en ligne ou au quotidien des conseils ou des produits adaptés à leur type de cheveux.

Transition (vers les cheveux naturels) :

La transition est la période entre le dernier défrisage et le *big chop*. C’est lorsque les cheveux naturels poussent à la racine, alors que les cheveux abîmés par le défrisage ou les lissages fréquents n’ont pas encore été coupés.

Twists :

Les *twists*, appelés « vanilles » en français, sont une coiffure pour laquelle il faut enrouler deux mèches l’une autour de l’autre, sur toute la chevelure (Azraly, n.d.) (annexe 8).

Twist Out :

Le *twist out*, similaire au *braid out*, est une coiffure qui est réalisée en twistant les cheveux naturels, puis en retirant les twists un ou plusieurs jours après, lorsque les cheveux sont secs et ont pris la forme souhaitée (annexe 9).

Wash and Go :

Le *wash and go* est le processus qui consiste à laver ses cheveux, les hydrater puis les laisser sécher à l’air libre ou avec un sèche-cheveux, sans faire de coiffure spécifique comme les tresses ou les twists (annexe 10).

CHAPITRE 1 : INTRODUCTION

Le 27 mars 2022, lors de la cérémonie américaine des Oscars, une blague a été faite sur les cheveux de l'actrice Jada Pinkett-Smith, ce qui a valu une gifle à son auteur. Jada Pinkett Smith souffre en réalité d'alopécie, une maladie auto-immune qui peut causer une perte de cheveux. En fait, cette maladie, très présente dans la communauté des femmes noires, peut également être due à des dommages chimiques infligés aux cheveux, comme lors de l'utilisation de produits défrisants. Comme le dit Émilie Nicolas (2022), pour comprendre pourquoi cette mauvaise blague a touché autant de femmes noires, il faut être familier avec ce contexte culturel. Les cheveux afro naturels ont longtemps été et sont encore parfois marginalisés et considérés comme non attrayants. Les préjugés et stéréotypes sur les cheveux naturels des femmes noires, qui ont émergé depuis des siècles, perdurent et impactent encore aujourd'hui le quotidien des femmes noires (Tarlo, 2019). C'est pour cela que de nombreuses femmes noires ont eu ou ont encore recours à des produits défrisants mais, fort heureusement, ces produits dangereux pour la santé et le cuir chevelu sont de plus en plus mis de côté, et ce, depuis la montée du mouvement des cheveux naturels. Il faut noter que les cheveux afro naturels sont un sujet important dans la société nord-américaine, et cela s'est confirmé que ce soit lors du mouvement des droits civiques aux États-Unis dans les années 60, où avoir ses cheveux naturels était une déclaration politique (White, 2005) ou plus récemment depuis les années 2010, où avoir ses cheveux naturels est une opposition aux normes de beauté eurocentriques (Norwood, 2018).

Les cheveux naturels des femmes noires sont un sujet qui peut paraître anodin. Pourtant, ils sont historiquement empreints d'une symbolique forte. Les cheveux ont été quelquefois étudiés en Consumer Culture Theory (CCT), un domaine de recherche qui s'intéresse aux aspects socioculturels, expérientiels, symboliques et idéologiques de la consommation (Arnould et Thompson, 2005). La problématique des cheveux afro naturels a notamment été explorée en 2019 avec l'article « 'Going natural': Black women's identity project shifts in hair care practices » de Edna G. Ndichu et Shikha Upadhyayaparau, paru dans le journal *Consumption Markets & Culture*. Cet article a exploré la question de l'expérience des femmes noires au Kenya, qui se sont détachées de la pratique consistant à modifier la texture de leurs cheveux en les lissant, pour adopter la pratique du « passage au naturel »,

dans laquelle elles reprennent leur texture naturelle de cheveux. Les autrices ont démontré que les femmes noires essayent d'un côté de légitimer le « passage au naturel » et de l'autre, de reprendre un sentiment de pouvoir et d'indépendance en requestionnant les normes et les idéaux eurocentriques encore présents dans un Kenya postcolonial. Cependant, ce texte se concentre sur la réalité des femmes noires au Kenya et n'évoque pas celle des femmes noires canadiennes. De plus, encore trop peu d'articles en marketing se penchent sur les femmes noires et sur le lien entre leurs cheveux et leur identité. C'est pour cela que je propose de partir de l'étude de Ndichu et Upadhyayaparuru pour comprendre le mouvement naturel en Amérique du Nord, ainsi que d'étendre leur étude au contexte nord-américain en explorant le « passage au naturel » des femmes noires au Canada.

Étant moi-même une femme noire avec des cheveux naturellement frisés, j'ai été consciente des préjugés et stéréotypes associés aux cheveux afro naturels de première main. Après avoir défrisé et lissé ma chevelure pendant toute mon adolescence, je suis « retournée » au naturel en 2016. Écouter les récits personnels de femmes noires provenant de différents pays et qui sont, comme moi, « retournées » à leurs cheveux naturels est important. Ces récits, ces histoires et souvenirs peuvent aider à façonner une vision plus large sur la problématique des cheveux afro naturels, de leur valeur socioculturelle et de leur importance dans la construction de l'identité des femmes noires. Comme le dit McCracken (1995), les pratiques d'entretien des cheveux agissent comme de puissants signifiants culturels qui construisent les identités. Ce mémoire est essentiel, car les cheveux afro ont longtemps été marginalisés, et aujourd'hui encore, de nombreuses polémiques sont créées autour de ce sujet. De la tête aux pieds, aucun attribut physique pour une femme noire n'est aussi chargé culturellement, socialement et politiquement que ses cheveux (Ebong 2001). Ce mémoire contribue donc à lever le voile sur le vécu des femmes et consommatrices noires, ce qui a longtemps été occulté. Le contexte des soins capillaires ethniques étant de même peu étudié, ce mémoire peut ouvrir la voie à plus de recherches.

Ce mémoire de recherche est constitué de six chapitres. Le premier chapitre est l'introduction. Le second constitue la revue de littérature, soit la synthèse des textes scientifiques et livres en marketing, en CCT, en études postcoloniales et en études féministes sur les cheveux afro et les identités des femmes noires. Le troisième chapitre

comprend la méthodologie utilisée lors de ce mémoire, soit le contexte et la perspective de la recherche, les méthodes déployées pour collecter et analyser les données, ainsi que les implications éthiques. Le quatrième chapitre avance les résultats de la recherche en commençant par aborder le « passage au naturel », pour continuer sur les thèmes d'identité et de représentation. Le cinquième chapitre porte sur la discussion des résultats, ainsi que les limites de la recherche et les pistes de recherches futures. Pour finir, le dernier chapitre constitue la conclusion de ce mémoire. Les annexes permettent d'avoir une image précise des termes employés tout au long du mémoire.

CHAPITRE 2 : REVUE DE LITTÉRATURE

La revue de littérature présente les écrits de nombreux auteurs.trices qui permettent de contextualiser le sujet des cheveux naturels, ainsi que de créer un cadre explicatif qui guidera le ou la lecteur.trice jusqu'à l'analyse des résultats de la recherche. Au cours de ce chapitre, nous allons définir, dans un premier temps, le cheveu afro et les stéréotypes attachés à ce dernier en passant par l'explication de l'histoire des cheveux afro depuis la traite négrière et en explorant les recherches qui ont porté sur le cheveu en *Consumer Culture Theory* (CCT). Dans un second temps, nous allons approfondir la relation complexe entre le cheveu, la féminité et les identités racisées.

2.1. Le cheveu afro

Le cheveu peut paraître insignifiant pour de nombreuses personnes. Il permet de nous protéger des agressions extérieures et son utilité se limite pour beaucoup à cela. Cependant le cheveu peut aussi être porteur de discours, de symboles et d'histoire.

2.1.1 – Les origines historiques et les discours coloniaux associés à l'étude du cheveu

Comme l'explique Holton (2020), les cheveux sont composés d'une cuticule écailleuse qui détermine la texture et l'éclat de ces derniers. La tige du cheveu est aussi composée d'un cortex protéiné qui fournit la structure et qui donne aux cheveux leur couleur. Pour finir, la forme du follicule pileux détermine si les cheveux sont bouclés ou lisses. Les cheveux ont longtemps été considérés simplement comme un élément corporel qui protège contre les dommages environnementaux (Holton, 2020). Cependant, toutes les composantes des cheveux décrites précédemment agissent comme signifiants culturels et raciaux qui déterminent la place d'une personne dans la société (Banks, 2000 ; Holton, 2020 ; Patterson, 1982).

Les textures capillaires ont été pendant des siècles utilisées pour classifier les races et les cultures, en particulier pendant l'époque coloniale de la fin du XV^e siècle jusque dans les années 1960 environ dans les Amériques et dans les autres pays colonisés par les occidentaux (Banks, 2000 ; Harrison et coll., 2015 ; Holton, 2020). Comme l'explique

Holton (2020), dans ce contexte, les cheveux servaient comme outil au travers duquel se formaient des discours de pouvoir, de contrôle et d'autorité. Ils étaient constitutifs de la différenciation entre les personnes caucasiennes et ceux qui étaient considérés comme « Autres ». Au XIX^e siècle, le biologiste et philosophe allemand Ernst Haeckel disait que puisque les cheveux/poils laineux étaient trouvés chez les animaux et les humains, les communautés qui avaient ce type de cheveux étaient donc plus bas dans l'échelle évolutive (Tarlo, 2019). Cette hiérarchie était notamment prônée par les partisans du darwinisme. En effet, comme le dit Denis Rutledge (1995), les postulats évolutionnistes associés à la supériorité et à l'infériorité raciales ont reçu une légitimité scientifique avec la publication des livres de Charles Darwin. Ce dernier dit notamment dans *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex* (1871, réédité en 1981 p.201) :

The break will then, be rendered wider, for it will intervene between man in a more civilised state, as we may hope, than the Caucasian, and some ape as low as a baboon, instead of as at present between the negro or Australian and the gorilla.

À la suite de ses écrits, les darwinistes sociaux et évolutionnistes attestaient que la race blanche était supérieure aux autres et notamment à la race noire qui était pour eux la race la plus proche des primates (Jeynes, 2011). De tout cela a découlé le mythe des cheveux afro comme « sauvages », les noirs et leurs attributs étant vus comme ayant certaines caractéristiques animales. Les cheveux ont une importance socioculturelle qui ne doit pas être sous-estimée (Banks, 2000 ; Morrow, 1973 ; Thompson, 2009).

Aujourd'hui encore, on retrouve dans les collections des musées d'anthropologie, d'ethnographie et d'histoire naturelle, partout dans le monde, des milliers d'échantillons de cheveux (Peers, 2003 ; Tarlo, 2019 ; Zimmerman, 2001). Ces échantillons recueillis auprès de divers peuples du monde entier sont présentés dans des petites boîtes, des enveloppes, des flacons de verre, ou parfois même encadrés. Le plus souvent ils sont étiquetés avec la date et le lieu de leur collection, ainsi que le nom des peuples qu'ils représentent (Tarlo, 2019). Mais pourquoi utiliser les cheveux comme élément déterminant d'une population ? La chercheuse en anthropologie Emma Tarlo, qui a notamment écrit sur la culture matérielle, le corps et les cheveux en anthropologie, explique dans son texte *Racial Hair* (2019) qu'en tant que produit corporel, les cheveux offrent un accès visible

aux origines, contrairement aux os et aux crânes qui ne sont pas observables de l'extérieur. L'étude des cheveux au microscope était donc privilégiée, car elle permettait d'après de nombreux anthropologues du XIXe siècle d'identifier les trois formes distinctives : circulaire, ovale, et elliptique du cheveu, qui correspondait aux trois divisions raciales de « mongoloïde, caucasoïde, et négroïde » (p.330). Les cheveux étaient l'un des critères déterminants dans la classification des races. De plus, les échantillons de cheveux étaient plus faciles à prélever que la peau, les yeux et les os, les cheveux présents dans les musées ayant été majoritairement prélevés sur des personnes vivantes. Les cheveux étaient aussi privilégiés comme moyen d'étudier les populations, car ils étaient facilement transportables et conservables, ne se décomposant pas (Tarlo, 2019).

Bien sûr, il n'y a pas un seul type de cheveux dans les différentes populations du monde, tout comme il n'y a pas un seul type de cheveux africains. La variété de textures de cheveux de l'Afrique occidentale, par exemple, s'étend, comme le disent les auteurs Byrd et Tharps (2001), des boucles frisées des peuples Malinkés, aux dreadlocks souples et ondulés des tribus Ashanti. Le grand point commun, que toutes les populations africaines partagent quand il s'agit des cheveux, est l'importance symbolique sociale et culturelle de ces derniers.

2.1.2 – L'histoire de la symbolique des cheveux dans les populations noires

L'histoire des cheveux des Noirs commence là où tout a commencé, en Afrique. Pour comprendre l'importance des cheveux pour les Africains et les populations afrodescendantes, il faut remonter dans le temps. Depuis les civilisations de l'ancienne vallée du Nil, jusqu'à aujourd'hui, les cheveux ont conservé une signification spirituelle, sociale, culturelle et esthétique dans la vie des Africains (Byrd et Tharps, 2001 ; Johnson et Bankhead, 2014a).

Historiquement, les cheveux ont toujours joué un rôle important dans les sociétés africaines, notamment en faisant partie du système de langue et de communication. Certaines populations traditionnelles d'Afrique de l'Ouest, comme les Yorubas, se servaient des coiffures pour porter et transmettre des messages (Byrd et Tharps, 2001 ; Johnson et Bankhead, 2014a). Les coiffures étaient utilisées comme marqueurs de diverses

indications culturelles. Entre autres, pour indiquer l'état matrimonial, l'âge, la religion, l'identité ethnique, la richesse et le rang d'une personne dans la communauté (Byrd et Tharps, 2001). Le soin des cheveux chez toutes les populations est une forme de langage corporel qui communique des messages sur le statut social, la maturité, les aspirations et même la moralité d'un individu (Rook, 1985). L'aspect esthétique n'en reste pas moins important. Les Yorubas, par exemple, étaient tenus de garder un style spécifique, car les cheveux étaient pour eux les plus proches des cieux, soit l'élément par lequel la communication avec les dieux passait (Byrd et Tharps, 2001).

Pendant la traite négrière du XV^e siècle au XIX^e siècle, les populations ouest-africaines enlevées et forcées à l'esclavage se voyaient raser leurs têtes alors qu'elles étaient transportées vers les Amériques. Ce processus du rasage forcé de la tête avait pour but d'effacer leurs identités individuelles et culturelles (Byrd et Tharps, 2001 ; Ephgrave, 2016 ; Holton, 2020 ; Thompson, 2008). Ce même processus d'effacement des identités s'est par la suite reproduit durant l'Holocauste, lorsque des femmes et les hommes juifs, rasés de force, se voyaient retirer leurs identités individuelles et culturelles (Ephgrave, 2016). Ces pratiques montraient l'impuissance et la vulnérabilité de ces êtres asservis, rendus « sans identité » (traduction libre, Holton, 2020, p.564). La volonté lors de la traite négrière était de détruire la dignité humaine afin de supprimer tout signe d'un quelconque héritage africain (hooks, 1981 ; Sanders, 2011).

Cependant, les traditions africaines n'ont pas été oubliées par les esclaves. Les cheveux ont continué à jouer un rôle crucial sur les plantations, notamment comme transmetteur de message. Les esclaves africains utilisaient leurs cheveux pour dessiner sur leurs têtes des cartes géographiques leur permettant de s'échapper des plantations (Joseph-Salisbury et Connelly, 2018). Emma Dabiri (2019) explique cela avec l'exemple des esclaves de San Basilio de Palenque en Colombie qui tressaient leurs cheveux comme une carte de chemin de fer. Cette technique permettait aux esclaves africains de se guider sans que leurs maîtres espagnols ne comprennent qu'ils avaient l'intention de s'échapper.

L'utilisation des cheveux pour transmettre des messages et des symboles ne s'est pas arrêtée après l'abolition de l'esclavage qui s'est fait entre le XVIII^e et le XX^e siècle

dépendamment des pays. En Jamaïque, dans les années 1950, les cheveux notamment sous la forme de dreadlocks étaient adoptés comme symbole par les rastafaris, car ils étaient liés à des valeurs sociales et religieuses (Olsen, 1995). Tandis qu'aux États-Unis, dans les années 1960, les *Black Panther*, membres du *Black Panther Party* (BPP) laissaient pousser leurs cheveux frisés et les coiffaient en afro de manière à affirmer leur identité politique, mais aussi pour montrer leur fierté raciale (hooks, 1995 ; Walker, 2000). Jusque dans les années 1980, les hommes noirs américains portaient le style « High Top Fade », une coiffure où les côtés et le bas de la tête sont rasés. Ce style véhiculait divers messages culturels et politiques tels que des logos d'entreprise, des images de l'Afrique et d'autres symboles qui étaient dessinés sur les parties rasées (Johnson et Bankhead, 2014a).

Les cheveux ont toujours eu une grande importance pour les différentes communautés noires dans le monde. Cependant, avec le temps, la stigmatisation constante des cheveux afro et la pression des diktats de beautés eurocentrés, l'idée que les cheveux caucasiens étaient mieux a commencé à s'ancrer dans l'esprit de nombreuses personnes noires que ce soit dans les Amériques, en Europe ou même en Afrique (Kakonge, 2012 ; Thompson, 2009, 2015). Notamment dans les années 40, aux États-Unis, lorsque le lissage des cheveux des femmes noires était un marqueur de mobilité socio-économique (Thompson, 2009). Et c'est ainsi que l'idée de « bons cheveux » ou « mauvais cheveux » a germé.

2.1.3 - Les stéréotypes attachés aux cheveux afro et leur symbolique

Comme l'explique l'autrice afro-canadienne Cheryl Thompson (2009), qui a beaucoup écrit sur les cheveux des femmes noires et sur la question de race au Canada, les cheveux contiennent des qualités émotionnelles qui sont liées à l'expérience vécue. Pour de nombreuses femmes noires, beaucoup d'expériences sont centrées sur les oppositions binaires : naturels/non naturels, ou encore bons/mauvais cheveux (Thompson, 2009).

L'idée de « *Good Hair* », soit l'idée des « bons cheveux » est un mythe découlant de la classification des races. Ce terme transmis de génération en génération dans la communauté noire impacte encore aujourd'hui cette dernière. L'idée de « bons cheveux » signifie que les cheveux dits « normaux » ou « beaux » sont les cheveux lisses, longs, soyeux, dans leur nature et leur aspect. Généralement des cheveux qui s'apparentent aux cheveux caucasiens

(Bellinger, 2007). Ce sont des cheveux qui ne sont pas frisés, des cheveux qui ne prennent pas des heures à se peigner, des cheveux qui n'ont pas besoin de tonnes de graisse pour se démêler, des cheveux longs (hooks, 1988). L'autrice Cynthia Robinson (2011) ajoute que les personnes avec des « bons cheveux » sont souvent considérées soit comme ayant un ancêtre d'origine caucasienne, amérindienne ou asiatique, soit comme des personnes mélangées. Leur ascendance africaine se voit minimisée. D'autre part, une personne avec de « mauvais cheveux » est définie comme ayant des cheveux très frisés, plus épais et plus susceptibles d'être courts, reflétant dans l'imaginaire collectif une ascendance africaine pure (Banks, 2000 ; Robinson, 2011).

La chercheuse Whitney Bellinger (2007) a examiné la définition des « bons cheveux » pour comprendre pourquoi les jeunes femmes afro-américaines choisissent de ne pas garder leurs cheveux naturels, et pour cela, elle a interrogé 15 jeunes femmes afro-américaines. Les répondantes de son étude expliquent que ce mythe du « bon cheveu » pour les hommes et les femmes noirs, qu'elles caractérisent elles-mêmes comme un mythe, est souvent inaccessible et perpétué par des générations de femmes elles-mêmes noires. Cependant, elles ajoutent que les femmes afro-américaines continuent d'essayer d'atteindre cet idéal qui leur donnerait selon elles de meilleures opportunités pour de nouveaux emplois ou des promotions. Ce stéréotype est transmis depuis l'enfance (Bellinger, 2007).

Pour bien comprendre les stéréotypes attachés aux cheveux des femmes noires depuis l'enfance, il est intéressant de se plonger dans les écrits de bell hooks. Cette écrivaine afro-américaine, qui a notamment écrit sur le féminisme noir et sur la question de race aux États-Unis, raconte dans son article *Straightening Our Hair* (1988) que lorsqu'elle était enfant, se lisser les cheveux était égal à « arranger ses cheveux », bien qu'elle ait des cheveux considérés comme « bons ».

Les chercheuses en CCT, Ana Raquel Rocha, Catia Schott et Letícia Casotti (2016), ont quant à elles abordé la façon dont les consommatrices noires brésiliennes font face à la stigmatisation sociale de leurs cheveux. Elles ont interrogé en 2015, 15 femmes noires brésiliennes, âgées de 28 à 52 ans. Les autrices expliquent que dans la culture brésilienne, la norme esthétique dominante est celle du « biotype blanc » (p.334), des standards de

beauté eurocentriques. D'après Uzogara et Jackson (2016) cette norme esthétique peut être représentée par une personne avec les cheveux lisses, la peau claire et un nez fin. Au Brésil, les cheveux afro bouclés sont considérés comme « mauvais cheveux » (Rocha, Schott et Casotti, 2016, p.334). Avec cette situation, le lissage des cheveux devient une pratique normale et même nécessaire. Une tension se crée alors et se reflète dans la consommation liée aux cheveux, soit les femmes noires s'intègrent socialement, soit elles résistent aux normes de beauté et aux préjugés sociaux (Rocha, Schott et Casotti, 2016).

Les cheveux raides sont toujours la norme nord-américaine et sud-américaine, et ils sont souvent nécessaires pour obtenir un emploi pour les femmes noires (Rocha, Schott et Casotti, 2016 ; Thompson, 2009). La catégorisation des cheveux afro en fonction de leur texture persiste encore aujourd'hui. En effet, de nombreuses institutions professionnelles interdisant certaines coiffures telles que les dreadlocks, les tresses et les afro (Williams, 2018). Même quand il s'agit du marché des services, de nombreux salons de coiffure font payer plus cher les clientes avec des cheveux plus frisés (Thompson, 2008). Ce phénomène est encore d'actualité au Canada et est raconté par les participantes de cette présente recherche. Aujourd'hui encore certaines femmes avec de « mauvais cheveux » se voient conseillées de porter des tissages, des perruques ou de les lisser (Ebron, 1999 ; Thompson, 2008). Dans l'ensemble de la diaspora noire, la texture des cheveux des femmes noires, ainsi que la couleur de la peau, continuent d'avoir une énorme valeur sociale et culturelle (Johnson et Bankhead, 2014a).

Les médias et le marketing jouent aussi un rôle dans la façon dont les normes de beauté sont perpétrées (Kakonge, 2012). Peu importe comment les enfants sont élevés, quand de petits enfants noirs voient des cheveux raides avec leurs poupées, à la télévision ou avec leurs camarades de jeu, ils intériorisent que les cheveux texturés sont un « problème ». Les médias renforcent l'idée que les cheveux droits sont meilleurs (hooks, 2015). Les poupées jouent un rôle dans « l'idéologie raciale parce qu'elles sont des emblèmes de l'enfance qui se rattachent, par le jeu, au corps des enfants vivants » (Bernstein, 2011, p.19, traduction libre). Dans les années 1930 aux États-Unis, Kenneth Clark et Mamie Clark ont réalisé une étude qui a démontré que les enfants afro-américains avaient une préférence pour les poupées blanches, qu'ils identifiaient comme étant « plus belles » et moins « mauvaises »

que les poupées noires. Le documentaire « Noirs en France » de Aurélia Perreau et Alain Mabanckou (2022), montre une réactualisation de cette étude, mais cette fois en France. Dans le documentaire on voit que de nombreuses petites filles noires continuent de préférer leurs poupées blanches.

2.2. Identité et cheveux : un lien complexe

2.2.1 – Le rôle du cheveu afro dans l'identité des femmes noires

Les cheveux sont un espace qui occupe les marges du corps, ils sont donc un agent clé dans la formation symbolique des présentations sociales et culturelles du corps et des identités corporelles. Les cheveux ne sont pas statiques et ont la capacité de (re)façonner les identités grâce à une combinaison d'influences génétiques, chimiques, sociales et environnementales (Holton, 2020). Les cheveux peuvent de même représenter différentes identités culturelles, ethniques, racialisées et genrées. Leur état et leurs changements peuvent individualiser, différencier et catégoriser les personnes (Holton, 2020), parce que, bien que personnels, les cheveux sont aussi publics (Thompson, 2008). Les cheveux prennent alors une place importante dans la construction identitaire de nombreux individus et peuvent jouer un rôle majeur dans les enjeux qui se posent lors de cette construction identitaire. « Qui suis-je et comment je me sens à propos de qui je suis, sont des questions essentielles qui aident à définir et à construire l'identité » (Johnson et Bankhead, 2014a, traduction libre).

Plusieurs chercheurs en CCT ont parlé de l'importance des cheveux dans la construction de l'identité des consommateurs. L'article de Dennis Rook (1985) a introduit l'importance du rôle des rituels de soin des cheveux dans la transformation du soi des consommateurs. Rook a montré que les pratiques quotidiennes de soins des cheveux permettent aux consommateurs d'avoir un certain contrôle sur leur image de soi, sur une base interne et externe (Hirschman, 2002). McAlexander et Schouten (1989) ont aussi développé l'idée que la coiffure pourrait être utilisée pour effectuer un changement du soi intérieur, notamment lors de différents passages de la vie comme l'indépendance parentale ou la formation de l'identité sexuelle. McCracken (1995) a, quant à lui, élargi la perspective du

comportement des consommateurs sur les cheveux en examinant la signification sociale des cheveux, que ce soit le style ou la couleur (Hirschman, 2002).

Le cheveu joue notamment un rôle important dans l'identité genrée et racisée. De nombreuses chercheuses et philosophes féministes comme Judith Butler ou Susan Bordo ont abordé le sujet de la beauté, de la performance de genre et des notions de féminité (Thompson, 2015). Cependant, beaucoup de ces chercheuses féministes ont ignoré comment la « race » complique les notions de genre et de corps. L'omission du point de vue des femmes noires dans les théorisations de ces dernières indique comment la culture de la beauté est si souvent conceptualisée à travers le prisme de la blancheur (Thompson, 2015). Comme l'explique bell hooks dans son livre *Ain't I a Woman?: Black women and feminism* (1981), c'est la « race » dominante qui a le pouvoir de faire comme si son expérience était une expérience type.

Pour pallier cela, le « féminisme noir », le « féminisme chicana » et autres féminismes se concentrant sur les femmes de couleur, ont vu le jour. La pensée féministe noire a émergé en s'appuyant spécifiquement sur les particularités des expériences et des réalités des femmes noires (Neville et Hamer, 2001). L'expérience des femmes noires s'inscrit à la fois dans l'expérience partagée des Noirs, mais aussi dans l'expérience partagée des femmes (Amos et Parmar, 2005). La notion d'intersectionnalité renvoie justement à cela. C'est une « théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une approche intégrée. [...] L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression » (Bilge, 2009, p.70). L'intersectionnalité de la position des femmes noires est le fait que ces dernières font face à une triple discrimination. En effet, elles subissent du sexisme, car elles sont des femmes, du racisme, car elles sont noires, ainsi que l'expérience intersectionnelle, qui est plus grande que la simple somme du racisme et du sexisme (Crenshaw, 1989). Comme l'explique Patricia Hill Collins (2000), aux États-Unis, les femmes afro-américaines sont opprimées selon trois dimensions et toutes ces dimensions fonctionnent simultanément quand il s'agit des cheveux des femmes noires (Norwood, 2018).

Les chercheuses cubaines Yulexis Almeida Junco et Norma Guillard Limonta expliquent dans leur article *The Importance Of Black Feminism* (2020), qui met l'accent sur la théorie de l'intersectionnalité, que parfois dès la naissance, les femmes noires subissent un traitement péjoratif pour leur couleur de peau, leur type de cheveux, et leurs caractéristiques phénotypiques. Ces réalités se produisent souvent au sein de la famille, avec des expressions telles que : « ces cheveux sont impossibles à peigner » (p.329, traduction libre). Ces actes discriminatoires, subis depuis l'enfance, sont généralement renforcés à l'école et dans les expériences sociales. Ils deviennent ainsi des marques profondes, créant des traumatismes et entravant un développement adéquat de l'identité raciale.

Les cheveux selon leur couleur, texture, longueur sont aussi souvent vus comme symbole de féminité (McCracken, 1995 ; Tate, 2007 ; Thompson, 2009) et ils sont associés à la beauté (Banks, 2000 ; Hill Collins, 2000 ; Johnson et Bankhead, 2014a ; Synnott, 1987) et à la désirabilité (Banks, 2000 ; hooks, 1994). Les femmes s'identifient donc comme féminines sur la base, entre autres, de leurs cheveux, mais cette féminité peut être affectée par la façon dont elles coiffent leurs cheveux. En effet, beaucoup de femmes noires croient que la modification de leurs cheveux les rendra plus attrayantes pour les hommes qui assimilent les cheveux lisses à la féminité et les cheveux naturels afro à la masculinité (King et Dieynaba, 2013 ; Thompson, 2015).

Comme l'explique bell hooks (1981) beaucoup de gens ont du mal à reconnaître les femmes noires telles qu'elles sont : des femmes. La dévalorisation de la féminité noire et les stéréotypes attachés aux femmes noires rendent difficile le développement d'une bonne estime de soi pour ces dernières. De nombreuses autrices et chercheuses noires abordent ces sujets dans leurs ouvrages, en mentionnant notamment le caractère préjudiciable des stéréotypes associés aux femmes noires (Banks, 2000 ; Johnson et Bankhead, 2014a ; Kelch-Oliver et Leslie, 2007 ; Thompson 2019).

2.2.2 – Les enjeux d'estime de soi des femmes noires liés aux cheveux afro

Les cheveux bouclés et frisés sont une source potentielle de faible estime de soi pour de nombreuses femmes noires. Et cela est dû au fait que cette esthétique va à contre-courant

de ce qui est considéré comme « beau ». Cela a donné lieu à la création de toute une industrie pour modifier les cheveux naturellement frisés. Notamment avec la popularisation du peigne chaud par Madam C. J. Walker dans les années 1900 aux États-Unis, puis avec la création du défrisant, aussi appelé au Québec « permanente (lisse) », en 1954 par George E. Johnson (Thompson, 2009). Cette industrie avait pour but de faire les femmes noires, avec les cheveux afro, se sentir mieux par rapport aux normes de beauté grand public (Kakonge, 2012).

Les normes de beauté sont des outils qui contrôlent l'image et l'estime de soi des femmes, de là, les idéaux blancs concernant les cheveux, entre autres, ont eu et ont encore de nos jours des conséquences sur la vie des femmes noires (Chapman, 2007). Les opinions, stéréotypes et préjugés sur le corps noir ont toujours eu un impact sur l'identité et le développement identitaire des femmes et des filles noires. En effet, historiquement la couleur de la peau et la texture des cheveux ont façonné la vie des femmes noires en Amérique du Nord, dans les Caraïbes et dans toute la diaspora africaine, comme expliqué dans les précédentes parties. Les femmes noires ressentent toujours de grands effets négatifs dus aux préjugés sur les cheveux afro. Depuis petites, elles apprennent au travers de messages culturels populaires qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec leurs cheveux et/ou avec leur couleur de peau (Johnson et Bankhead, 2014a). Par exemple, la publicité oriente les individus vers l'achat de produits particuliers dans la quête d'un look valorisé par les médias (Dash, 2006). Ce look étant la plupart du temps, une personnification des normes de beauté eurocentriques. Les cheveux blonds, la peau claire et les yeux bleus constituent la beauté idéale dans de nombreuses sociétés majoritairement blanches. Cependant, ces caractéristiques sont à l'opposé de celles caractéristiques de la plupart des femmes noires (Rosette et Dumas, 2007).

Les cheveux sont chargés de messages et ont le pouvoir de dicter comment les autres nous voient et nous traitent, ainsi que comment nous nous voyons et nous jugeons nous-mêmes (Thompson, 2009). Les femmes noires partagent une conscience collective des cheveux, mais en discutent différemment (Banks, 2000). Ayant intériorisé les normes esthétiques de la société dominante, de nombreuses femmes noires croient que les cheveux plus raides et d'autres caractéristiques physiques se rapportant à la blancheur sont préférables (Rosette

et Dumas, 2007). En parlant avec des groupes de femmes sur des campus universitaires et avec des femmes noires en général, bell hooks (1988) a remarqué qu'il semble y avoir un consensus sur le fait que l'obsession pour les cheveux des femmes noires reflète une lutte continue avec l'estime de soi et la réalisation de soi. Les femmes noires croient que personne ne les trouvera attirantes avec des cheveux naturels et elles intérioriseront cela. Parmi les problèmes liés à l'identité des femmes noires, il y a donc le doute de soi. Lorsque certaines conditions créent des expériences dans lesquelles les femmes semblent « échouer », elles intériorisent souvent l'expérience d'une manière qui leur fait penser que quelque chose ne va pas chez elles (Dickerson, 2004).

En ce sens, les femmes noires sont prêtes à faire des sacrifices afin de suivre les normes établies (Belk, 1988, cité par Silva et coll., 2020). Ces sacrifices peuvent être réalisés par des pratiques de consommation de produits dangereux pour la santé comme les défrisants. La chercheuse Bianca Silva et ses collègues (2020) expliquent que le processus du lissage et du défrisage n'est pas un choix purement libre pour les femmes noires brésiliennes qui ont participé à leur recherche. L'option d'assumer leurs cheveux bouclés faisant malheureusement toujours l'objet de discussions et de sanctions.

Cependant, de plus en plus de femmes noires commencent à changer la perception historique de leur propre beauté en célébrant leurs attributs physiques qui n'ont pas été acceptés par le passé (Thompson, 2019). Les autrices Edna Ndichu et Shikha Upadhyayaparau examinent notamment la question de l'expérience des femmes noires au Kenya qui se sont détachées de la pratique consistant à modifier leur texture de cheveux, pour adopter la pratique du « passage au naturel », dans l'article « 'Going natural' : Black women's identity project shifts in hair care practices » (2019). Elles expliquent que bien que les femmes noires aient à faire face à des tensions lorsqu'elles choisissent de passer au naturel, elles reprennent un sentiment de pouvoir et d'indépendance en requestionnant les normes et les idéaux eurocentriques. Le « passage au naturel » des femmes noires n'a donc rien d'évident, il consiste à aller à l'encontre des normes de beauté, des préjugés intériorisés, des médias et de la société capitaliste. Il est donc important de le comprendre.

2.3. Problématique

De manière générale, les recherches précédentes sur le sujet du cheveu en général et du cheveu afro ont abordé plusieurs aspects. Quelques articles ont parlé de l'importance du rituel de soin capillaire comme celui de Rook (1985). D'autres articles se sont attardés sur le lien entre le cheveu et l'identité raciale comme les articles de Cheryl Thompson (2008, 2009). L'article Rocha, Schott et Letícia Casotti (2016) a exploré les pouvoirs et discours dans la consommation liée aux cheveux des femmes noires. Pour finir, quelques articles ont examiné le « passage aux cheveux naturels » des femmes noires comme l'article de Ndichu et Upadhyayaparuru (2019).

Cependant, bien que les articles de Rocha, Schott et Letícia Casotti (2016) et de Ndichu et Upadhyayaparuru (2019) indiquent comment les femmes noires créent de nouvelles pratiques en passant aux cheveux naturels, des dimensions restent inexplorées. En effet, l'étude de Rocha, Schott et Letícia Casotti (2016) porte sur le contexte des femmes noires au Brésil, tandis que l'étude de Ndichu et Upadhyayaparuru porte sur le contexte particulier des femmes noires urbaines au Kenya. Or, il y a des différences entre ces contextes et celui de l'Amérique du Nord. Compte tenu des dimensions sociales, politiques et démographiques actuelles qui sont différentes en Amérique du nord et au Kenya ou au Brésil, il est donc intéressant de voir si le mouvement du « passage au naturel » nord-américain comprend des pratiques et des symboliques similaires au même mouvement dans ces autres pays.

Nous voyons que malgré les défis sociétaux que les cheveux afro naturels impliquent, de plus en plus de femmes décident d'arrêter le défrisage. La question de recherche est la suivante : Comment comprendre le « passage aux cheveux naturels » des femmes noires au Canada ?

Pour y répondre, les objectifs de la recherche vont être d'abord de comprendre le cheminement des participantes qui les a menées à « passer aux cheveux naturels » et les pratiques qui y sont associées, puis d'analyser la symbolique du cheveu naturel afro et son lien avec l'identité des femmes noires interrogées, et enfin d'explorer la réalité des cheveux afro naturels dans la société nord-américaine.

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE

3.1 Contexte de la recherche

Le « mouvement des cheveux naturels », aussi appelé dans la francophonie « mouvement *nappy* » (contraction des mots *natural* et *happy*), est un mouvement qui s'est amplifié une première fois dans les années 60 en Californie, aux États-Unis. À ses débuts on l'appelait aussi le « *Black Is Beautiful movement* » et il accompagnait le mouvement américain des droits civiques (Baird, 2021). Le désir des militants était de se réapproprier le cheveu frisé et de le transformer en un symbole identitaire. Ainsi, le cheveu frisé et particulièrement l'afro sont devenus des objets de revendication politique (White, 2005). Les figures emblématiques de ce premier mouvement naturel étaient notamment Angela Davis, Maya Angelou ou encore Malcom X (Garrin et Marcketti, 2018 ; hooks, 1995).

Dans les années 60-70, un grand nombre de femmes noires ont donc cessé de lisser chimiquement leurs cheveux, le mouvement avait permis d'oublier cette stigmatisation négative attachée aux cheveux naturels. Le mouvement américain des droits civiques et le mouvement *nappy* ont créé de nombreux changements dans la vie de tous les Noirs aux États-Unis (hooks, 1995). Cependant, avec le temps, si une personne noire voulait un emploi et trouvait plus facile de l'obtenir si elle ne portait pas une coiffure naturelle, cela était perçu par beaucoup comme une raison légitime de changer. De nombreuses femmes ont justifié leur utilisation des lissages, défrisages et perruques lisses en décrivant cela comme un compromis leur permettant simplement de « porter un masque » pour pouvoir travailler. Malheureusement, comme l'indique bell hooks dans son livre *Killing Rage* (1995), cette acceptation des normes professionnelles et l'assimilation par les Noirs signifiait que les normes de beauté blanches étaient rétablies comme norme.

Plus récemment, depuis le début des années 2010, ce mouvement est revenu progressivement à la surface. Ce « retour aux cheveux naturels » a commencé aux États-Unis, mais s'est rapidement mondialisé. Contrairement aux années 1960 et 1970, où l'accent était mis sur la politique raciale du pouvoir noir et sur l'authentification de la « négritude », le mouvement des cheveux naturels des années 2010 prône en particulier l'acceptation de soi, de ses cheveux, la liberté de choix, sans compter la santé du corps

entier (Jackson 2012 ; Norwood, 2018). En effet, pour inciter le « passage au naturel », l'accent est mis sur les dangers des produits défrisants et autres produits chimiques nécessaires à l'obtention d'une chevelure lisse (King et Dieynaba, 2013 ; Lester, 2000). Cette récente vague est accompagnée d'un rejet conscient des normes de beauté dominantes et d'une célébration des cheveux naturels. Les femmes noires défient, de plus en plus, les normes traditionnelles dictant ce qui est approprié, attrayant et professionnel (Johnson et coll., 2017 ; Orey et Zhang, 2019). Le mouvement des cheveux naturels inclut donc toutes les personnes noires qui arrêtent les produits défrisants et qui reviennent aux cheveux naturels, ainsi que toutes les personnes qui ont toujours gardé leurs cheveux naturels. De nombreuses personnes noires font partie du mouvement sans forcément adhérer à la symbolique de ce dernier.

Ce mouvement des cheveux naturels n'est pas isolé à un contexte géographique particulier. Il se produit aux quatre coins du monde au sein de communautés de femmes noires, par exemple, dans divers pays d'Europe, d'Afrique, au Brésil, dans la Caraïbe et aux États-Unis (Johnson, 2016 ; Norwood, 2018). La mondialisation de ce mouvement s'est faite au travers des réseaux sociaux comme Twitter, Facebook, Instagram, YouTube et d'autres plates-formes utilisées pour diffuser une prise de conscience et sensibiliser (Mitchell-Walthour, 2020). La beauté est une question qui imprègne notre société et les médias promeuvent des normes particulières sur la beauté (Kakonge, 2012). En prenant possession des messages diffusés et en utilisant les forums Internet et les médias sociaux comme espaces éducatifs, les femmes noires créent un récit alternatif de la beauté.

De plus en plus de personnes prennent part au mouvement des cheveux naturels et de plus en plus de personnes prennent conscience des préjudices que les normes de beauté et les normes sociales de certains pays causent aux personnes noires. Notamment avec la mondialisation du mouvement *Black Lives Matter* (BLM), qui a rendu visible les injustices que subissent les personnes noires au quotidien et a donné une impulsion supplémentaire à l'acceptation culturelle des cheveux afro naturels (Green, 2020). *Black Lives Matter* est un mouvement social qui a émergé en juillet 2013 après l'acquittement de George Zimmerman pour le meurtre de Trayvon Martin, un jeune garçon noir de dix-sept ans, tué alors qu'il était non armé (Obasogie et Newman, 2016). Cependant, ce mouvement prend une ampleur

mondiale en 2020, à la suite du décès de George Floyd. Le mouvement BLM a permis, entre autres, le questionnement de plusieurs politiques concernant les cheveux afro dans de nombreuses compagnies américaines (Verrill et Alvarez, 2020). Introduit en 2019 puis adopté entre 2019 et 2022 dans 16 états aux États-Unis, le CROWN Act, qui signifie « *Creating a Respectful and Open World for Natural Hair* », est une loi californienne qui interdit la discrimination fondée sur les cheveux naturels ou les coiffures naturelles au travail ou à l'école (Tannenbaum, 2022).

Cependant, le « passage au naturel » n'est pas irréversible. De plus en plus de femmes quittent le mouvement des cheveux naturels et décident de recommencer à se défriser les cheveux après plusieurs années au naturel. Les raisons de ce retour aux produits défrisants sont diverses. Ce phénomène de « retour au défrisage », encore trop récent, n'est pas étudié ni même mentionné dans la littérature scientifique, mais il sera rapidement exploré dans les résultats.

3.2 Perspective de la recherche

Ce mémoire, qui traite du « passage aux cheveux naturels » des femmes noires, s'inscrit dans une perspective de comportement du consommateur. La *Consumer Culture Theory* (CCT) est un domaine de recherche visant à obtenir une compréhension singulière de la manière dont les consommateurs agissent, ainsi que pourquoi la culture du consommateur prend la forme qu'elle prend (Consumer Culture Theory Consortium, 2020). La CCT explore les significations et les regroupements culturels qui se chevauchent et qui existent dans le cadre sociohistorique de la mondialisation et du capitalisme de marché (Arnould et Thompson, 2005).

Plusieurs chercheurs en marketing, et en comportement du consommateur ont montré une sensibilité particulière pour les questions identitaires, les groupes minoritaires et les cheveux. De nombreuses études se concentrent sur les dimensions expérientielles et socioculturelles de la consommation, y compris des questions telles que les limites symboliques qui structurent les identités personnelles et communautaires des consommateurs (Arnould et Thompson, 2005). Quelques recherches en CCT abordent les structures institutionnelles et sociales qui influencent la consommation, telles que la classe,

la communauté, l'ethnicité et le sexe (Arnould et Thompson, 2005). D'autres études en CCT ont montré qu'en étudiant des groupes isolés, il était possible d'améliorer notre compréhension du modèle sociohistorique de consommation (Arnould, Price et Moisio, 2006).

Ce mémoire s'inspire notamment des études produites par des chercheurs en CCT, comme celles sur le « passage au cheveu naturel » des femmes au Kenya de Edna Ndichu et Shikha Upadhyaya. Il se réfère aussi aux études qui traitent de féminisme noir et d'intersectionnalité, ainsi qu'aux textes d'intellectuelles et écrivaines afrodescendantes comme bell hooks et Cheryl Thompson. Comme le disent Sherry et Fisher (2009), il est important de s'intéresser au comportement de consommation des groupes minoritaires. La recherche sur les consommateurs culturels a été menée, citée et étendue de manière à soutenir des traitements universalisants du comportement des consommateurs basés sur des études sur les consommateurs nord-américains, blancs, de la classe moyenne-supérieure et instruits. Sherry et Fisher (2009) poussent donc à effectuer des recherches sur la consommation qui examinent les consommateurs et les formes de consommation différentes du courant dominant.

Cette recherche adopte une approche qualitative, qui est appropriée lorsque les éléments observés sont subjectifs, soit difficiles à mesurer de manière quantitative (Aubin-Auger et coll., 2008). Pour la recherche portant sur les événements de vie des femmes noires dites au naturel, l'approche qualitative permet d'étudier les déterminants des comportements des consommatrices plutôt que de chercher un lien de causalité (Aubin-Auger et coll., 2008). De plus, la recherche se portant sur les femmes noires au Canada, l'approche qualitative est adéquate, car elle peut permettre « d'examiner les modèles d'association entre les variables sociales psychologiques (telles que l'identité de genre) et les comportements » (traduction libre, Belk et coll., 2013, p.5). L'approche qualitative est donc une approche qui permet la compréhension des phénomènes, elle permet d'explorer les émotions, les sentiments, ainsi que les comportements et les expériences personnelles des participantes (Aubin-Auger et coll., 2008). L'objectif principal de cette approche étant de générer de l'*insight*, soit la compréhension claire et profonde d'une situation, de quelque chose ou de quelqu'un (Oxford Dictionary, nd.). Dans le cas de cette étude, l'objectif est de

comprendre la signification du « passage au naturel » pour les participantes, leur point de vue et leurs comportements, ainsi que de connaître leurs opinions sur le naturel et tout ce qui entoure ce phénomène.

La présente recherche s'inscrit donc dans la perspective de la CCT, car elle vise à expliquer le processus du « passage au naturel », sa symbolique, son rôle dans la construction de l'identité des femmes noires habitant au Canada et comment ce processus s'inscrit dans un pays où les normes de style de vie dominantes ne sont pas dictées par les femmes noires.

3.3 Méthodes déployées et terrain de recherche

Afin de recueillir les données sur les participantes, il a été décidé de réaliser des entrevues individuelles semi-dirigées, qui ont un caractère ethnographique et qui ont donc été complétées de certaines notes d'observation. La combinaison de ces méthodes a pour but de pouvoir aller plus en profondeur et d'avoir le point de vue personnel des participantes, ainsi que d'observer des comportements donnant une vision plus globale du phénomène du « retour aux cheveux naturels ». Une courte analyse de réseaux sociaux et de matériels en ligne a ensuite été réalisée afin de comprendre le phénomène inverse, qui est celui du « retour au défrisage », c'est-à-dire l'abandon des cheveux naturels.

3.3.1 Entrevues individuelles semi-dirigées

Les différentes études en CCT m'ont incité à adopter l'entrevue en profondeur, car elle permet de s'intéresser aux significations culturelles qui façonnent les expériences, les identités et le vécu des personnes interrogées (Arnould et Thompson, 2005). L'entrevue en profondeur est une méthode de collecte de données importante pour la recherche qualitative. Elle utilise des individus comme point de départ pour le processus de recherche et suppose que les individus ont des connaissances uniques et importantes sur le monde social qui sont vérifiables et peuvent être partagées par la communication verbale (Hesse-Biber et Leavy, 2011).

Les entrevues en profondeur sont un type particulier de conversation entre le chercheur et la personne interrogée, qui exige de poser des questions et d'écouter activement (Hesse-Biber et Leavy, 2011). Il s'agit d'un processus de quête de sens entrepris en partenariat

entre l'intervieweur et son participant, de manière à explorer des opinions, des sentiments, des motivations et les croyances profondes des participants. Cette méthode permet d'établir un contact étroit avec les participantes (D'Astous, 2019). Ce contact est plus utile pour comprendre l'expérience des consommatrices d'une manière plus intime que si un questionnaire avait été donné à des participants (Belk et coll., 2013). En ce sens, les entrevues en profondeur produisent de grandes quantités de données sous forme de transcriptions d'entrevues, qui sont ensuite réduites dans le processus analytique et interprétatif (Hesse-Biber et Leavy, 2011).

Les entrevues individuelles en profondeur effectuées étaient semi-dirigées et comportaient 3 thèmes. La durée de chaque thème a varié en fonction des participantes, entre 20 minutes et 1 heure. L'entrevue en profondeur est souvent longue, car elle tente d'approfondir le sujet au fur et à mesure que l'entrevue avance plutôt qu'une fouille superficielle des connaissances de la personne interrogée sur un sujet (Belk et coll., 2013). Il a donc été préférable, dans le cas de cette recherche, d'effectuer une entrevue regroupant les trois thèmes pour certaines participantes n'ayant pas d'autres disponibilités de rencontre et parlant moins, et trois entrevues distinctes sur chacun des thèmes pour d'autres participantes ayant plus de temps et beaucoup de choses à dire. Le total des entrevues cumulées par participante a donc duré entre 1 heure et 10 minutes, pour la plus courte et 2 heures 30, pour la plus longue. Tout cela pour un total de 920 minutes, soit plus de 15 heures d'enregistrement.

Le premier thème portait sur la description des participantes, de leurs routines et de leurs produits et leur relation avec leurs cheveux. Le second thème portait sur les souvenirs capillaires importants des participantes, depuis leur enfance à aujourd'hui, en insistant sur l'acte du « passage au naturel » et sa symbolique. Pour finir, le troisième thème portait sur l'identité des participantes, le lien avec leurs cheveux, ainsi que la représentation des cheveux naturels dans la société, les médias, etc.

Un guide d'entrevue ouvert a été réalisé au préalable, et ce, afin d'avoir un fil conducteur durant l'ensemble de la ou des entrevues. Des questions ont été par la suite ajoutées et ajustées en fonction des réponses des participantes, de manière à explorer en profondeur leurs expériences, souvenirs, opinions et ressentis.

3.3.2 Observation

Dans le cas du mémoire, l'approche ethnographique des entrevues a permis de pouvoir observer les participantes chez elles, que ce soit en face à face ou sur des plateformes d'appels vidéo, donc à l'endroit où elles ont l'habitude d'effectuer la majorité des comportements et mécanismes quotidiens rattachés à leurs cheveux. Les auteurs Belk, Fischer et Kozinets (2013) indiquent que l'observation englobe davantage le contexte entourant le comportement du consommateur. Ainsi, plutôt que de seulement écouter ce que disent les consommateurs à propos d'un sujet, l'observation implique que les données soient recueillies à l'endroit où le comportement du consommateur d'intérêt se produit.

L'observation des participantes était intégrée dans l'entrevue. Pendant celle-ci, il leur était demandé de montrer les produits pour cheveux qu'elles avaient chez elles, ainsi que d'expliquer la routine qu'elles avaient avec ces mêmes produits. Pour celles qui ont fait l'entrevue en face à face chez elles, les notes d'observation ont été prises lors du premier thème, dans les salles de bain et/ou chambres des participantes, qui montraient alors les articles qu'elles utilisaient pour l'entretien de leurs cheveux. Les notes d'observation ont ensuite été utilisées pour discuter avec les participantes de leurs pratiques capillaires et aller plus en profondeur. Le but était donc de voir les produits utilisés par les participantes, la quantité et les marques achetées, afin de saisir l'importance de leur routine capillaire.

3.4 Sélection de l'échantillon et collecte de données

3.4.1. Identification des répondantes et recrutement

L'échantillon qualitatif est une sélection de participants permettant d'acquérir une compréhension approfondie d'un phénomène vécu par un groupe de personnes soigneusement sélectionné (Maykut et Morehouse, 1994). Le choix d'échantillonnage peut découler de la théorie, de la méthode ou tout simplement d'aspects pratiques comme le temps, l'argent et le lieu géographique (Byrne, 2001).

Pour ce mémoire, le profil choisi pour comprendre au mieux le phénomène du « passage au naturel » au Canada sont les femmes qui s'identifient comme faisant partie de la communauté noire. Elles sont nées au Canada ou elles y habitent au moment de l'entrevue.

Ces femmes portent leurs cheveux naturels actuellement, qu'elles soient (re)passées au naturel au cours de leur vie, ou qu'elles aient gardé leur naturel depuis la naissance.

Le recrutement des participantes qui correspondaient au profil choisi s'est fait par réseau "boule de neige", c'est-à-dire que la chercheuse a contacté des personnes qui correspondent au profil recherché à travers ses réseaux sociaux, d'amitiés, etc. Les personnes contactées ont à leur tour donné des noms de personnes "similaires", pouvant participer à la recherche (D'Astous, 2019).

De là, une quinzaine de participantes ont été identifiées et contactées par mail et/ou réseaux sociaux. Le message de recrutement transmis expliquait le but de la recherche, le déroulement de celle-ci, le nom de la chercheuse, ainsi que celui de l'école affiliée. Sur la quinzaine de participantes possible, dix ont accepté de prendre part à la recherche.

Un tableau des participantes a ensuite été effectué de manière à voir d'un point de vue global le profil de chacune de celles interviewées. Ce tableau comprend les données démographiques des participantes, ainsi que des données plus descriptives (voir tableau 1).

3.4.2. Le déroulement de la collecte de donnée

Le lieu de la collecte de donnée était variable. La recherche ayant été faite dans le contexte de la Covid-19 et des mesures de distanciations sociales, certaines entrevues ont été effectuées par divers moyens de rencontre électronique, en fonction du choix des participantes : Teams, Zoom, Messenger, FaceTime. D'autres entrevues ont été effectuées chez les participantes dans le respect des règles sanitaires, en particulier pour le premier thème qui nécessitait une observation de leurs produits capillaires. Les entrevues chez les participantes permettaient d'entrer en profondeur dans leurs routines en observant le milieu dans lequel elles effectuaient leurs pratiques capillaires. Cependant, celles par moyens électroniques ont tout de même permis l'observation des produits capillaires grâce à la caméra vidéo.

3.4.3. Le calendrier

Les participantes ont été contactées à partir du 6 juillet 2021, dès l'approbation du CER. La collecte de données s'est effectuée entre le 14 juillet 2021 et le 14 septembre 2021.

Deux mois complets ont été nécessaires à la collecte de données de manière à pouvoir effectuer les trois entrevues par participantes tout en s'adaptant à leurs disponibilités.

Pour l'analyse en ligne, la collecte de données s'est effectuée du 1er novembre 2021 au 1er février 2022 sur le site YouTube, de manière à trouver des vidéos récentes et à laisser l'algorithme YouTube proposer des vidéos similaires à celles précédemment étudiées. En tout, 10 vidéos YouTube ont été retenues et étudiées. La plupart des Youtubeuses parlaient de leur propre départ du mouvement des cheveux naturels et l'expliquaient.

3.5 La méthode d'analyse de données

Pour l'analyse des données, la première chose effectuée a été la retranscription de chacune des entrevues de manière à avoir un support écrit permettant l'analyse. Ensuite, en se basant sur la méthode proposée par Gioia, Corley et Hamilton (2012), un processus en trois étapes a eu lieu. Le processus étant inductif, la première étape était de coder les textes retranscrits de manière ouverte, c'est-à-dire d'identifier des concepts, leurs propriétés et leurs dimensions dans les données (Strauss et Corbin, 1998), de manière à repérer rapidement dans chaque entrevue les sujets récurrents et intéressants. Un code dans une enquête qualitative étant un mot ou une phrase courte qui attribue symboliquement un attribut sommatif, saillant, capturant l'essence et/ou évocateur pour une partie de données linguistiques ou visuelles (Saldaña, 2016, traduction libre, p.4). La seconde étape était de comparer les codes et catégories des diverses entrevues, de manière à trouver des similitudes et des différences. La troisième étape était ensuite de regrouper les catégories dans des thèmes (Gioia, Corley et Hamilton, 2012). Ces thèmes principaux ont servi à expliquer les résultats. Par la suite, au besoin, certaines participantes ont été recontactées afin de reparler de certaines notions.

3.6 Implications éthiques

Avant de commencer la recherche, le projet a été déposé au comité éthique et en a reçu l'approbation. Par la suite, chaque participante potentielle a été contactée afin de lui présenter le sujet d'étude. Il était très important qu'elles soient au courant et comprennent

le déroulement de la recherche et en quoi elle consiste avant d'accepter de participer au projet de recherche. Ce premier contact avec les participantes a permis de poser les bases de la recherche et de créer un lien de confiance avec elles.

Un formulaire de consentement avec des explications a été envoyé à chaque participante afin qu'elles puissent choisir de manière éclairée si elles souhaitaient que leurs noms et métiers apparaissent, et si elles acceptaient ou refusaient l'utilisation de leurs photos comme support visuel pour la présentation des résultats. Des précautions particulières ont été prises de manière à protéger l'anonymat des participantes qui le souhaitaient. Lors de la rédaction du mémoire, des pseudonymes ont donc été utilisés pour les participantes qui ne souhaitaient pas que leurs noms apparaissent. Les photos des participantes utilisées lors de ce mémoire ont été envoyées et approuvées par les participantes elles-mêmes. De plus, celles qui apparaissent en photo dans le mémoire ont accepté d'y figurer à visage découvert. En ce qui concerne les enregistrements audios des entrevues, autorisés par le comité d'éthique et qui ont permis la retranscription des données, ils seront détruits lorsque le mémoire sera rendu.

Pour finir, chaque participante a un droit de rétractation, qui est effectif tout au long de la période de recherche. Elle peut donc demander à n'importe quel moment à ce que sa participation soit retirée.

CHAPITRE 4 : RÉSULTATS

Le chapitre des résultats présente l'analyse des données des participantes de la recherche qui sont intéressantes pour comprendre le sujet du « passage aux cheveux naturels ». Au cours de ce chapitre, nous allons suivre, dans un premier temps, les histoires des participantes qui les ont menées à adhérer au mouvement des cheveux naturels. Dans un second temps, nous allons approfondir la question de la relation entre le cheveu et l'identité. Pour finir, nous parlerons de la réalité des cheveux afro naturels dans la société.

4.1 L'adhésion au mouvement des cheveux naturels

Comme expliqué dans la revue de la littérature, le mouvement naturel est un mouvement qui prône l'acceptation de soi, de ses cheveux et la liberté de choix (Jackson 2012 ; Norwood, 2018). De nombreuses femmes noires y ont adhéré depuis les années 2010 et même avant pour certaines.

Les femmes noires partagent une conscience collective des cheveux, mais en discutent différemment (Banks, 2000). Il est donc important d'explorer les souvenirs d'enfance des participantes au sujet du lissage ou défrisage de leurs cheveux, puis de découvrir comment elles sont passées au naturel et enfin d'approfondir sur les pratiques qui y sont associées.

4.1.1 Les pratiques capillaires de l'enfance : entre naturel et défrisage

Dans les communautés afro et afrodescendante, il est commun que la mère ou autre figure maternelle s'occupe des cheveux des enfants jusqu'à ce qu'ils puissent le faire eux-mêmes. La totalité des participantes évoque la ritualité de leurs pratiques capillaires par rapport au caractère routinier, structuré, ainsi qu'à la place qu'elles prennent dans leur vie. La notion de rituel vient ici appuyer le caractère sacré et symbolique de la routine de coiffage, qui peut impacter les concernés tout au long de leur vie (Lewis, 1999 ; Wilson, Mbilishaka et Lewis, 2018).

C'est l'exemple de Maéva, jeune guadeloupéenne de 22 ans, au moment de l'entrevue, qui a grandi entre la Guadeloupe et la France métropolitaine et est arrivée au Canada en 2016 pour y faire ses études de sociologie. Maéva a gardé ses cheveux naturels et a dû apprendre

à s'en occuper très tôt. La photo ci-dessous qu'elle m'a confiée est représentative du rituel de coiffage, tradition ancrée dans la communauté noire, et pratique culturelle qui se reproduit au fil des générations, façonnant l'identité des femmes noires. Elle m'explique : « *c'est un petit peu comme le moment que tu passes entre la mère et la fille. La tradition d'être comme nous, dans les cheveux* » (Maéva).



Pour Maéva, ce rituel avait lieu le dimanche. Elle ajoute que certaines retouches étaient apportées à sa coiffure le vendredi soir pour qu'elle puisse aller à l'église bien coiffée le samedi.

Le week-end était choisi par toutes les mères des participantes comme jour de coiffage, que les participantes aient été naturelles ou qu'elles aient été défrisées. On peut notamment le voir avec Marjorie, la participante haïtienne et martiniquaise de 34 ans, qui elle, contrairement à Maéva, était défrisée depuis l'enfance, mais qui comme Maéva explique que sa mère lui faisait des nattes chaque week-end pour qu'elle puisse aller à l'école en étant coiffée pour toute la semaine : « *tous les samedis je me souviens il y avait un rituel où ma mère me coiffait les cheveux. [...] ma mère me faisait des nattes* » (Marjorie). On voit donc ici que le rituel de coiffage s'effectuait un jour où les mères avaient le temps pour coiffer leurs filles, soit le samedi, le dimanche ou le vendredi soir s'il y avait des événements importants le week-end. Ces jours étant pratiques pour les participantes et leurs mères, car ce sont des jours où il n'y a pas école en général.

Les mères coiffaient leurs filles pour deux à trois semaines en leur faisant des coiffures assez variées, mais qui durent dans le temps pour ne pas avoir à manipuler les cheveux tous les jours. Le fait que les mères faisaient des coiffures pour plusieurs semaines montre aussi que ce rituel prenait beaucoup de temps et qu'il fallait limiter au maximum sa répétition. Dans un premier temps pour ne pas trop manipuler les cheveux des participantes au risque de les abîmer, mais aussi pour ne pas prendre des heures chaque jour, qui pourraient être consacrées à d'autres activités.

Le type de coiffure que les mères faisaient à leurs filles était majoritairement celles dites « protectrices », qui pouvaient tenir plusieurs jours, voire quelques semaines. Ainsi les cheveux des enfants ne pouvaient s'emmêler, se casser, ou se défaire trop rapidement. Certaines participantes se faisaient tresser les cheveux pour éviter à leurs mères de devoir passer des heures à les démêler tous les soirs. Mais derrière les raisons pratiques se cachaient aussi des raisons esthétiques, les cheveux afro lâchés n'étant pas considérés comme présentables lorsque les participantes étaient enfants.

Serait-ce pour cette raison que certaines mères ont défrisé les cheveux de leurs filles très tôt ? Comme pour Marjorie qui raconte que sa mère lui disait que le coiffage serait plus facile : « *le concept de ma mère de me défriser les cheveux, était une question pratico-pratique, pour pouvoir les coiffer plus facilement* » (Marjorie). Pourtant, comme on a pu l'observer dans certains textes de la revue de la littérature, plusieurs auteurs expliquent que derrière l'idée de défriser les cheveux pour les rendre faciles à peigner, se cache l'idée qu'en lissant les cheveux frisés on les « arrange » (hooks, 1988), et que cela les rend plus présentables (Thompson, 2019). Comme le dit Pierre Bourdieu (1994), les personnes sont dotées d'un sens pratique, mais aussi d'un système acquis de préférences, de principes et de vision. Ainsi, la justification logique et consciente d'une conduite relève d'une motivation inconsciente (Fournier, 2012). « Nous prétendons que les critères par lesquels nous mesurons notre beauté sont notre propre invention, que ce sont les questions de temps et d'argent qui nous conduisent à faire des distinctions entre les bons et les mauvais cheveux » (hooks, 1989, p.382, traduction libre).

Bien que routinier, le rituel de coiffage n'en était pas moins douloureux. Pour plusieurs participantes ayant leurs cheveux naturels pendant l'enfance, comme Maéva, la douleur

venait du fait qu'à l'époque beaucoup de mères démêlaient les cheveux à sec, sans les humidifier au préalable, ce qui causait une appréhension chez les enfants : « *c'était très douloureux. Ça tirait, parce qu'on n'avait pas encore compris qu'on ne démêlait pas des cheveux à sec* » (Maéva). Ce n'est plus le cas aujourd'hui puisque les connaissances sur les cheveux afro et leurs soins se développent constamment. Pour les participantes qui se faisaient défriser les cheveux, c'était douloureux à cause des produits chimiques et irritants qu'on retrouve dans la composition du défrisage, comme mentionné dans le lexique. Le défrisant étant un produit chimique, il peut causer, entre autres, des brûlures crâniennes (Miranda-Vilela, Botelho et Muehlmann, 2014), de même pour le fer à lisser qui, si trop chaud, peut causer des brûlures et autres dommages.

Plusieurs participantes évoquent l'appréhension et le stress quand arrivait ce moment tant redouté :

Quand je voyais approcher les 14-15h et que je voyais ma mère en train de tourner dans la maison pour aller récupérer un peigne à dents, une brosse et la boîte à barrettes, je savais que j'allais passer 1/4 d'heure-20 minutes de la mort. Je savais que ça n'allait pas bien se passer, je savais que j'allais pleurer - Marjorie

Les commentaires entendus durant ce rituel ont eu des effets préjudiciables sur l'estime de soi et l'acceptation des cheveux chez plusieurs participantes. En effet, la routine qui pouvait prendre des heures était parfois un supplice et la faute était attribuée à la texture des cheveux des enfants. Darlie, une participante haïtienne qui était naturelle enfant, explique qu'elle se sentait coupable que sa mère prenne autant de temps pour la coiffer. Cette dernière faisait des commentaires sur la texture de ses cheveux :

Elle était fâchée contre moi à cause de mes cheveux. [...] elle me disait toujours "pourquoi tes cheveux qui sont comme ça ? Pourquoi ils sont aussi durs ?". À la fin je me sentais un petit peu coupable parce que [...] j'étais seule dans ma famille à avoir la texture de cheveux la plus crépue [...], donc à chaque fois que ma mère commençait à me coiffer, elle s'énervait. - Darlie

Darlie ajoute qu'elle a ainsi développé au fil des ans une relation amour-haine avec ses cheveux et que c'est une des raisons pour lesquelles elle est passée aux défrisants plus tard :

« en tant qu'enfant je ne pouvais pas juste me lever du jour au lendemain pour aimer quelque chose quand tout le monde me disait qu'il y avait un problème avec » (Darlie).

Mais si certaines redoutaient ce rituel, d'autres y prenaient plaisir, car c'était un booster d'estime de soi. En effet, les participantes se sentaient aimées et chanceuses. Amy, une métisse moitié sénégalaise, moitié française, qui avait ses cheveux naturels petite, se considère comme chanceuse d'avoir eu une mère caucasienne qui pouvait s'occuper de ses cheveux, vu que la majorité des mères blanches ayant des enfants métisses aux cheveux bouclés ou frisés disent rencontrer des difficultés à soigner les cheveux de ces derniers (Robinson, 2001 ; Kilson et Ladd, 2009, p.47).

Moi j'ai eu de la chance. Ma mère est blanche, elle est bretonne de France, mais elle a vécu en Martinique toute sa vie. Donc j'ai eu la chance d'avoir une mère qui, même si elle était blanche, pouvait s'occuper de mes cheveux.
- Amy

Maéva, malgré ce rituel de coiffage mère-fille très douloureux, est restée naturelle toute sa vie, et sa relation avec ses cheveux naturels ne s'est jamais détériorée. Mais d'autres comme Amy ou Darlie, qu'elles apprécient ou non ce rituel, ont commencé à déprécier leurs cheveux naturels au moment où elles ont dû s'en occuper elles-mêmes. Il est donc intéressant de voir comment et pourquoi les participantes sont passées d'une routine plus ou moins appréciée avec leur mère à une indépendance capillaire qui incluait souvent des défrisages ou lissages récurrents.

Les périodes de préadolescence et d'adolescence ont été, pour toutes les participantes, synonyme d'indépendance capillaire. Cette situation soudaine vient souvent avec son lot de défis. La pratique ritualisée du lissage et/ou du défrisage remplace souvent dans ce cas le rituel mère-fille.

Maéva a eu une expérience différente des autres participantes, car pendant cette période d'indépendance capillaire, soit vers les années 2009-2010, il était peu commun de voir des adolescentes noires avec leurs cheveux naturels, que ce soit en France ou même dans les régions d'outre-mer. Maéva nous explique : *« à l'époque, à partir de mon âge, les gens se défrisaient les cheveux. Quasiment toutes mes amies se défrisaient ou se lissaient les cheveux tout le temps »*. Il faut noter que même si le dernier mouvement du retour aux

cheveux naturels a débuté vers 2010 aux États-Unis, il a pris quelques années avant de s'étendre au reste du monde et notamment à la France et au Canada.

Maéva raconte que si elle n'a jamais défrisé ses cheveux, c'est grâce aux commentaires positifs qu'elle recevait sur sa chevelure lorsqu'elle était en Guadeloupe, mais aussi parce qu'elle a eu une mauvaise expérience avec le lissage :

À l'époque on me disait toujours que j'avais de beaux cheveux, que mes cheveux étaient en bonne santé, que mes cheveux étaient quand même assez longs pour des cheveux crépus. Tout le monde me le disait, toute ma famille, à l'école, à l'église. On me disait "non ne défrise jamais tes cheveux, laisse tes cheveux naturels", donc c'est toujours rentré dans ma tête que le défrisage c'était pas bon. [...] Après la première fois que j'ai lissé mes cheveux, j'avais peut-être 13 ans, quelque chose comme ça. Il y avait un mariage et moi je voulais avoir les cheveux lisses et voilà. [...] Ça avait un petit peu brûlé mes cheveux de devant. [...] Et je me disais non, je ne veux pas abîmer mes cheveux comme ça, donc c'était un peu par crainte d'abîmer mes cheveux. Puis je savais que le chaud c'est vraiment pas bon pour les cheveux, si tu le fais trop souvent. - Maéva

Ces commentaires et cette compréhension des dangers de la chaleur excessive et du défrisage l'ont donc influencé. En intériorisant que ses cheveux étaient beaux, « *personne ne pouvait (lui) dire "tes cheveux sont moches" »* (Maéva).

Cependant, ce regard positif à l'égard des cheveux naturels n'est pas l'expérience de toute. Comme on a pu l'observer pour Darlie plus haut, ainsi qu'au travers de nombreux textes de la littérature, beaucoup de femmes noires éprouvaient une pression sociale et sociétale à se défriser ou se lisser les cheveux. En plus de subir des remarques concernant leurs cheveux, elles voyaient des publicités à la télé, des produits dans les magasins et à l'école. Même quand elles étaient dans des pays majoritairement noirs, toutes leurs amies se défrisaient les cheveux et considéraient cela comme la norme. Par exemple, Katia, qui a grandi en Guadeloupe, a commencé à se défriser les cheveux au passage à l'adolescence. Elle nous explique :

Il y avait des publicités avec des permanentes, des défrisages. C'était un temps où on pensait que les cheveux lisses c'était mieux, il y avait quelque chose qui nous faisait détester nos cheveux et aimer ceux des blancs [...], il y avait cette pression. - Katia

Plusieurs autres participantes ont éprouvé cette même pression sociale à se défriser ou se lisser les cheveux, car c'était ce que leur dictait leur entourage. Les participantes ayant grandi au Québec ou en Europe expliquent qu'elles ont été influencées par leurs pairs dans le choix de changer la texture de leurs cheveux naturels, à cause des remarques ou par une pression indirecte. Ayant grandi dans des environnements majoritairement blancs, elles voulaient se fondre dans la masse, pour ressembler à tout le monde, comme Amy qui est née et a grandi à Montréal :

Tu te fais verser des commentaires par tes propres amis. [...] Ça, c'était des influences au début qui me touchait parce que moi aussi je voulais avoir les cheveux lisses [...], je pensais vraiment que ça allait m'aider à blend in, à être homogène finalement, à ressembler à tout le monde. – Amy

La participante Darlie se sentait enfin acceptée, elle qui avait toujours reçu des commentaires négatifs concernant ses cheveux. Elle en venait à attendre des occasions particulières pour aller faire ses retouches, sachant qu'elle allait être complimentée :

À l'école on me faisait souvent des compliments et c'était tellement spécial pour moi que j'attendais toujours des occasions très importantes pour faire mes retouches parce que je savais qu'après les retouches c'était le moment où j'allais être la plus belle, où j'allais avoir les cheveux bien lisses. – Darlie

Les ressentis des participantes pendant cette période de leur vie sont très parlants. Elles avaient toutes développé un sentiment d'acceptation : « moi je sais que quand j'ai fait mon défrisage, quand je suis allée à l'école le lendemain je ne marchais plus, je volais ! » (Katia). Les cheveux lisses étaient une norme de beauté tellement ancrée dans leur vie que, pour se sentir belles il fallait absolument se lisser les cheveux tous les jours, ou appliquer le défrisant tous les trois mois. Là, les normes de beauté se manifestent par des pressions positives, puisque les compliments qu'on adressait à Darlie sur ses cheveux lisses la poussaient à les défriser encore plus. La phrase « il faut souffrir pour être belle » était donc le quotidien des participantes, bien que la beauté recherchée ici était une beauté normative et imposée. Comme vu dans la littérature, les femmes noires sont prêtes à appliquer sur leurs cheveux des produits dangereux comme les défrisants, afin de suivre les normes de beauté établies (Belk, 1988, cité par Silva et coll., 2020).

4.1.2 Le « passage aux cheveux naturels »

Le « passage aux cheveux naturels » est le moment où les femmes noires décident d'arrêter l'utilisation de produits changeant la texture du cheveu (Cranston-Bates, 2012), comme le défrisant/la permanente lisse, le *wave* ou encore l'utilisation excessive du fer à lisser.

Les étapes du « passage aux cheveux naturels » pour les participantes comprennent d'abord l'arrêt des produits lissants réguliers, défrisant ou fer plat. Puis c'est le « *big chop* », c'est-à-dire qu'elles coupent les parties abîmées de leurs cheveux. Ce moment a été pour beaucoup le souvenir le plus marquant de leur « passage au naturel ». La participante Solène a pleuré lorsqu'elle a dû le faire, car elle associait la longueur de ses cheveux à sa beauté et à sa féminité comme nous avons pu le voir dans la littérature (Banks, 2000). « *Il fallait que je coupe mes cheveux à un moment donné, parce que là ça se voyait comme la transition, la démarcation. [...] Quand j'ai coupé, j'ai pleuré.* » (Solène). La dernière étape du « passage aux cheveux naturels » est de soigner ses cheveux avec des produits adaptés. Beaucoup de ceux utilisés par les participantes ainsi que les marques leur ont été inspirés par les vidéos YouTube ou par des blogs sur le sujet du naturel. Le mouvement a donc permis à de nombreuses femmes noires de couper avec les produits lissants, ainsi que de découvrir des produits et des types de coiffures et tout cela avec une symbolique très forte.

Plusieurs participantes sont passées au naturel pour des raisons de santé. Le défrisant étant un produit chimique dangereux pour le crâne, certaines femmes noires développent de l'alopécie, de la dermatite et d'autres problèmes du cuir chevelu. En outre, le défrisage et les lissages réguliers abîment la fibre capillaire et rendent le cheveu cassant. L'élément déclencheur qui a poussé plusieurs participantes à se décider à « passer aux cheveux naturels » était donc pour certaines l'aspect de leurs cheveux abîmés après les défrisages, ou encore pour des raisons médicales. C'est notamment le cas de Marjorie. Elle raconte que c'est en allant se faire coiffer chez sa belle-mère, avant de partir au Canada, qu'elle a été confrontée à l'état de santé de ses cheveux et de son cuir chevelu présentant une alopécie ; sa belle-mère ne lui a pas laissé d'autres choix que de tout raser afin de laisser pousser ses cheveux naturels. Elle nous explique :

Moi je suis passée naturel parce que j'avais les cheveux hyper abîmés à la base. La mère de mes demi-frères et sœurs un jour a voulu me tresser, juste

avant de venir au Canada, et elle s'est rendu compte que j'avais des gros problèmes d'alopécie. L'alopécie c'est la formation de trous au niveau du crâne, il y a des parties justement dégarnies de cheveux. Donc on ne m'a pas trop laissé le choix, la mère de mes demi-frère et sœur m'a conseillé de me raser les cheveux. - Marjorie

La question que l'on peut se poser ici est « comment expliquer que les générations précédentes aient enduré, et endurent encore pour certaines, les produits défrisants pendant des années ? ». Les données recueillies ne nous permettent pas d'y répondre, mais les participantes sont assurément prêtes à expliquer les dangers du défrisage aux membres de leurs familles et à les pousser au « passage au naturel ». Comme le dit Katia : « *quand je suis revenue au naturel, elle aussi (sa maman) est revenue au naturel. [...] J'ai quand même initié la chose [...], les défrisages ne sont pas bons* ».

Plusieurs autres participantes sont passées au naturel pour suivre une mode ou pour imiter leurs pairs, sans forcément saisir la symbolique qui se trouve derrière le mouvement à ce moment-là. L'élément déclencheur était donc pour certaines la montée du mouvement naturel. C'est notamment le cas de Solène et d'Amanda. Solène, 24 ans au moment de l'entrevue, a grandi entre le Sénégal et la France avant d'arriver au Canada à l'âge de 13 ans. Ses études en communication et science politique, ainsi que son ancien emploi dans un salon de coiffure, lui ont fait comprendre des réalités sur les cheveux afro, qu'elle ignorait au moment de son « passage aux cheveux naturels » en 2014. Solène ne voyait pas la symbolique du « passage au naturel » dans un premier temps et a juste suivi le mouvement comme une mode et par souci d'esthétisme, inspirée par des filles qu'elle voyait sur YouTube. Elle raconte :

Je suis rentrée au CÉGEP et là j'ai vu que le Natural Hair Movement était là. Je voyais ces boucles magnifiques partout et j'étais là, moi aussi, je veux ça. Donc c'est à partir de ce moment-là que je pense que j'ai dit ouais je vais retourner au naturel. [...] Mais sur le coup c'était vraiment une question d'esthétique, je voulais être comme les filles des vidéos YouTube. - Solène

Amanda, d'origine sénégalaise, est arrivée au Canada en 2016 et comme Solène, elle est passée au naturel par mimétisme. Elle explique qu'elle a fait ce choix, car c'était devenu un mouvement au Sénégal dans les années 2012 et qu'elle voulait quelque chose de nouveau. Elle a donc suivi le mouvement sans en saisir au départ la symbolique :

C'était vraiment un mouvement au Sénégal. [...] Il y avait vraiment cette culture dehors, on passe au naturel. Mais je dirais que lorsque je l'ai suivie, je n'ai pas vraiment compris la symbolique. C'était vraiment parce que j'en avais marre. Je faisais comme ma communauté en fait. - Amanda

Cependant, certaines personnes ont pris en compte la symbolique dès le début. Le mouvement leur permettait de voir l'importance de leurs cheveux naturels. Amy, par exemple, a vu vers 2012-2013 le documentaire *Good Hair* (2009) de Chris Rock, qui traite entre autres de quelle manière les femmes afro-américaines perçoivent leurs cheveux, du défrisage et des risques encourus par celles qui utilisent ce produit chimique. À la suite du visionnage de ce documentaire, cette dernière a eu une révélation. La symbolique du « passage au naturel » est expliquée différemment selon chaque femme noire, mais il y a un consensus sur l'idée que cela permet une redécouverte de sa propre beauté en tant que femme noire, une acceptation de soi et de ses cheveux.

Plusieurs femmes noires parlent de retour aux sources (Ndichu et Upadhyaya, 2019), de leurs caractéristiques physiques à la naissance. Plusieurs participantes disent avoir retrouvé leur propre beauté naturelle, qui avait été effacée lorsqu'elles se soumettaient aux normes de beauté blanches. En outre, il y a aussi le fait de revenir à leur apparence initiale et d'accepter ce avec quoi elles sont nées. Katia aborde cette notion en disant que les cheveux naturels « *sont (les) cheveux comme tu es sorti du ventre de ta maman* » (Katia). Et Maéva ajoute que « *c'est comme ça qu'(elle est) née. C'est comme ça que ça pousse sur (sa) tête.* » (Maéva). Il y a donc cette idée de retour aux sources de qui nous sommes.

Cependant, Amanda trouve que cette symbolique peut être lourde à porter. En effet, elle explique que de voir le retour aux cheveux naturels comme un retour aux sources appose une symbolique qui peut être trop forte sur les cheveux, qui, à la fin d'une journée, restent simplement des cheveux. Elle comprend tout de même ce désir de lier les cheveux afro naturels aux sources de la femme noire par rapport aux stigmas, mais explique que le « passage au naturel » peut être aussi bien libérateur que lourd à porter.

Je pense qu'il y a toute cette idée du naturel en mode retour aux sources. C'est stressant tout ça, ce sont juste mes cheveux. Je comprends aussi cette idée avec le fait qu'avant on se défrisait beaucoup. Je comprends que c'est aussi question de casser avec ce stigma. Mais je trouve que le passage au

naturel, ça peut être libérateur comme ça peut être très lourd à porter. -
Amanda

Amanda explore ici un sujet complexe, la difficulté que rencontrent certaines femmes au travers de leur « passage aux cheveux naturels ». Bien que ce soit un sujet peu abordé et approfondi dans la littérature concernant les cheveux afro naturels et par les participantes interrogées, Ndichu et Upadhyaya (2019) expliquent que les femmes noires intériorisent l'idéal de beauté eurocentrique auquel elles se sont habituées. Ainsi, lorsqu'elles « passent au naturel », elles se sentent obligées de justifier leur décision. Cela peut être lourd de devoir s'expliquer sur une chose qui est censée être naturelle, et de devoir y apposer une symbolique qui n'est pas forcément perçue ou ressentie.

Le « passage au naturel » est donc, pour certaines, une redécouverte de soi-même et un moment important de la vie. Pour d'autres c'est un moyen de mieux apprécier ses cheveux, de les redécouvrir et d'essayer de nouveaux styles capillaires. Pour quelques-unes encore c'est simplement un moyen de prendre soin de soi. Sarah, une participante d'origine martiniquaise, fait l'analogie entre ses cheveux et une plante : *« c'est comme quand on plante une graine et qu'on veut la faire pousser. Il faut l'arroser, il faut en prendre soin et tout, donc je compare souvent mes cheveux à ça parce que ça prend de l'entretien. Et si on veut qu'ils poussent et qu'ils soient en santé, il faut qu'on en prenne soin »* (Sarah).

Pour Solène, qui ne voyait pas la symbolique au moment de son « passage », cette symbolique est arrivée quelque temps après. Elle explique que l'importance du « passage au naturel » est venue 1 an et demi, 2 ans après. Au départ c'était par souci d'esthétisme et elle recherchait les mêmes résultats que ses Youtubeuses favorites. Cependant, lorsqu'elle a dû traverser les différentes étapes du « passage au naturel », elle a eu des déceptions et a développé ses connaissances sur les enjeux entourant les cheveux afro. C'est là qu'elle a pris conscience du cheminement qu'elle avait parcouru et de sa symbolique. Elle nous dit :

J'ai vu au fait que les vidéos YouTube ne fonctionnaient pas pour moi, ce qui fonctionne pour les uns ne fonctionne pas pour les autres et ça m'a pris du temps à comprendre. [...] Il y avait des journées que c'était vraiment plus dur que d'autres, je n'arrêtais pas de mettre des foulards. Je pense que c'est vraiment à ma dernière année de CÉGEP, donc mettons fin 2015, début 2016, quand j'ai commencé l'université, c'est vraiment là qu'il y a eu une prise de conscience. Je me suis dit, "mais pourquoi je suis aussi dure

avec moi-même ?” [...] Et c'est là que j'ai fait la réalisation que ça dépasse même les cheveux. [...] Je ne dis pas que je ne m'aimais pas, mais comme toute personne noire, c'est sûr et certain qu'il y a un certain niveau de haine de soi, qu'il soit à 3% ou à 90%. - Solène

Amanda explique qu'au même moment où elle a suivi la mode du « passage au naturel », elle a assimilé le défrisage aux crèmes éclaircissantes. C'est-à-dire, qu'elle a commencé à faire un lien entre le colorisme, une forme de discrimination basée sur la couleur de peau, qui privilégie les personnes claires aux personnes foncées (Hunter, 2013), et le texturisme capillaire, une forme de discrimination dans laquelle les textures de cheveux plus raides sont jugées plus favorables que les textures de cheveux plus frisés (Griffin, 2021). Elle nous explique :

Moi j'ai souffert de colorisme, donc beaucoup de gens me disaient, "oh, tu devrais éclaircir ta peau", "tu serais tellement plus belle si tu étais claire". Et ça, c'est quelque chose que j'ai vraiment beaucoup combattu. [...] Le défrisage, ça change qui tu es comme la crème éclaircissante. [...] Donc, quand j'ai compris le lien entre ça et le défrisage, je ne voulais pas participer à changer qui j'étais. – Amanda

Amanda explore ici une notion très importante, le texturisme capillaire, qui comme le colorisme, découle de la classification des races. Plus une personne est claire et plus ses cheveux sont proches de ceux des personnes caucasiennes, mieux elle sera traitée, et plus elle sera vue comme belle au sein même de nombreuses communautés noires et d'autres communautés de couleur (Smith, 2022). « Enracinés dans des influences, des valeurs et des idéaux eurocentriques autour de ce qui est considéré comme attrayant et acceptable, le colorisme et le texturisme capillaire sont les résultats d'une mesure par rapport à une norme de beauté qui valorise la proximité de la blancheur » (Smith, 2022, p.51-52, traduction libre).

Amanda évoque aussi ici une symbolique de rejet dans le « passage au naturel », celui des normes qui lui étaient imposées. Même si elle ne l'a pas vu tout de suite au moment où elle est passée au naturel, avoir ses cheveux naturels était finalement comme rejeter l'idée que les cheveux lisses sont plus présentables et attrayants que les cheveux bouclés. Elle nous dit : « *c'était vraiment cette idée de rejeter le fait que la façon dont j'étais, ce n'était pas présentable.* » (Amanda). Le « passage au naturel » peut alors être empreint d'une

symbolique plus politique, ce qu'a vu Marjorie, qui a étudié en communication politique. Elle explique :

Le fait de porter son cheveu naturel, d'avoir une afro, c'est politique. Il y a tout un mouvement de pensée derrière, de combattre un peu certains diktats de beauté. Il y a aussi une revendication identitaire, donc comme celle vraiment de se considérer comme une personne afro descendante aussi et au-delà de la couleur de peau, il y a l'aspect effectivement capillaire qui rentre en compte aussi. – Marjorie

Comme vu dans la littérature, les Black Panther dans les années 60 portaient leurs cheveux en afro de manière à affirmer leur identité politique, leur fierté raciale et pour rejeter les diktats de beauté américains blancs (hooks, 1995 ; Walker, 2000). Le « passage au naturel » implique donc quelque chose de plus profond qu'un simple « retour » à sa texture de cheveux d'origine, selon de nombreuses participantes. Il est alors important de voir ce qu'implique le naturel et ses pratiques pour ces dernières.

4.1.3 Le naturel et ses pratiques

Pour comprendre ce que c'est qu'être naturel et ce que cela implique, il est important de saisir la façon dont les participantes le définissent avec leurs propres mots. Le cheveu naturel, pour la plupart, n'a pas subi de transformations chimiques altérant sa texture frisée à long terme. Si cela a été le cas, il doit donc être coupé et repousser pour que la chevelure soit considérée comme naturelle. Un cheveu lissé avec un lissage temporaire, qui n'altère pas la texture du cheveu définitivement, n'est donc pas exclu de leur définition du naturel. Une femme noire peut donc se lisser les cheveux avec un fer plat de temps à autre, tant que ça n'abîme pas la texture de ses cheveux, et toujours être considérée comme ayant des cheveux naturels.

Mais le naturel en lui-même ne se rapporte pas uniquement au cheveu. C'est aussi une idéologie, une façon de vivre, au même titre que le véganisme. Pour certaines, être naturelle c'est utiliser des produits naturels, sans composants agressifs ou qui ne se dissolvent pas dans la nature, comme les sulfates, parabènes, silicones, etc. (Bosley, St. Claire et St. Claire, 2017 ; Douglas, Onalaja et Taylor, 2020). Comme l'ont dit certaines participantes : « *si les produits la plupart je peux les manger, c'est que c'est bon* » (Amy).

Le naturel c'est aussi comment elles se voient, perçoivent et jugent les autres. En effet, pour de nombreuses participantes, le naturel rime avec savoir entretenir ses cheveux, savoir les apprécier, savoir qu'ils sont beaux même étant bouclés ou frisés. Elles laissent le choix à chacun de vivre leur naturel à leur manière : « *le naturel est propre à chacun* » (Amanda). Le naturel est donc une façon de vivre, de faire les bons choix pour son corps et ses cheveux et de s'affirmer en tant que femme noire.

Cependant, être au naturel pour les participantes, ce n'est pas de tout repos. Après les différentes étapes de cette transition capillaire qui, comme énoncées précédemment, impliquent l'arrêt des produits agressifs et le « big chop », il faut soigner ses cheveux naturels avec des produits adaptés. Pour cela, les participantes ont des routines spécifiques et l'importance qu'elles y accordent est révélatrice de la place des cheveux dans leur vie. Cependant, naviguer dans le monde du naturel est pour beaucoup un processus long et sinueux, qui demande beaucoup de temps et d'énergie.

De manière générale, cheminer vers les cheveux naturels est un processus d'essai-erreur. La première raison est que lorsque certaines femmes noires décident d'arrêter les produits chimiques, elles manquent d'informations disponibles sur les produits adéquats pour cheveux naturels. Elles finissent par en tester beaucoup avant de trouver la routine la plus adaptée et la plus efficace. En visitant les salles de bains de mes participantes, j'ai pu observer que plusieurs d'entre elles avaient des produits capillaires coûteux, qui peuvent valoir aux alentours de 30-40\$ pour un produit de 150-200ml (annexe 11). J'ai aussi constaté qu'elles avaient de nombreux produits. Le fait d'acheter autant de produits afin de trouver celui qui convient le mieux nécessite beaucoup de temps et d'argent. Maéva, par exemple, explique que trouver une routine adaptée à ses cheveux naturels lui a pris des années. Elle achetait beaucoup plus de produits avant (annexe 12) que maintenant où elle a une routine spécifique (annexe 13).

Trouver sa routine c'est vraiment un cheminement [...], on procède par essai-erreur. Trouver quelque chose qui va dans tes cheveux, voir ce que tes cheveux aiment, ça prend quand même du temps. Moi ça fait peut-être 5-6 ans que j'ai ma routine actuelle, mais ça m'a pris 4 ans pour trouver cette routine qui me va. – Maéva

Le « passage au naturel » de certaines participantes est encore récent, et c'est le cas de Ayane qui, comme d'autres participantes, cherche toujours à améliorer sa routine. Ayane, 23 ans au moment de l'entrevue, est d'origine djiboutienne et a grandi entre la France et Djibouti avant d'arriver au Canada en 2015 pour étudier en communication politique. Elle a parfois encore du mal à s'occuper de ses cheveux. Ce n'est pas facile de trouver une routine adaptée à chaque cheveu naturel, les cheveux ayant différentes textures, porosités et densités (Brown et Casarez Lemi, 2021). Beaucoup de produits de grandes surfaces ne sont pas non plus adaptés aux cheveux afro, cela rend donc la recherche de la routine idéale plus complexe :

Je cherche encore ma routine en fait, parce que j'ai l'impression que je n'ai pas encore trouvé ce qui marche vraiment à la perfection avec mes cheveux, tu vois. Et je trouve que c'est super dur parce qu'on n'a jamais les mêmes cheveux. – Ayane

La routine capillaire des participantes se fait en général toutes les semaines ou toutes les deux semaines et comprend globalement : le lavage des cheveux, l'application d'un après-shampoing aussi appelé « conditionneur », l'application de crèmes sans rinçage aussi appelées « *leave-in* » et la coiffure. Certaines participantes ont une routine longue et complexe comme pour Ayane, qui a été habituée à utiliser des huiles, des beurres capillaires et des méthodes spécifiques héritées de sa culture de l'Afrique de l'Est. Elle nous explique que sa routine prend du temps, car elle comporte plusieurs étapes :

J'ai lavé mes cheveux, j'ai mis un deep conditionneur (masque), j'ai laissé pendant 15 minutes. Après, j'ai mis de l'huile [...] sur les racines, pour stimuler la pousse. Et après le reste je mets genre une crème qui est un peu plus légère, sinon ça alourdit trop les cheveux. [...] Et après je les laisse sécher à l'air libre. – Ayane

Comme Ayane, plusieurs participantes passent de nombreuses heures dans leurs cheveux. Certaines coiffures peuvent aussi prendre beaucoup de temps à réaliser, comme nous le dit Amanda :

J'ai préparé tout, les mèches et tout, j'ai attaché la veille, j'ai mis les pins et tout, j'ai lavé mes cheveux et le lendemain j'ai séparé mes cheveux. Ça m'a pris 5h00 et le jour d'avant ça m'avait pris 5h aussi. Donc 10h environ en tout. - Amanda

Le soin apporté aux cheveux ne s'arrête pas à la journée, car les cheveux afro nécessitent beaucoup d'hydratation qu'il faut garder durant la nuit, aussi les participantes effectuent également des routines avant de dormir. Certaines dorment en entourant leurs cheveux avec des matières satinées ou organiques afin qu'ils conservent leur hydratation : « *Je dors avec soit un bonnet en satin ou je me prends mon foulard en soie ou du coton organique.* » (Solène).

Toutes ces routines montrent le soin et l'attention, le temps et l'énergie que les participantes apportent à leurs cheveux, en particulier lorsqu'ils sont naturels. Cette attention particulière est aussi visible dans le choix des produits qu'elles utilisent, à savoir des marques bien précises, celles qui sont en résonance avec elles et leurs principes. Elles accordent une grande importance aux ingrédients de leurs produits et cela joue sur leur relation avec les marques. Elles nous expliquent qu'elles n'accordent toute leur confiance qu'aux produits adaptés à leurs cheveux, ainsi qu'aux marques qui leur correspondent :

Je dirais que "As I Am", ça raisonne vraiment pour moi. Leur liste d'ingrédients, je vérifie tout le temps et j'aime beaucoup. La plupart de leurs produits, j'aime beaucoup. [...] "As I Am", franchement, j'ai confiance. - Amanda

Nous voyons donc que le naturel pour les participantes et les pratiques qui y sont associées sont plus complexes que le fait de simplement garder ses cheveux bouclés ou frisés. Plusieurs cheminements les ont menées au « passage au naturel ». Le naturel étant propre à chacun, il est donc fondamental de découvrir comment il entre en jeu dans la construction de leur identité.

4.2 L'identité

Comme expliqué dans la revue de littérature, les cheveux ont toujours occupé une place importante dans la construction identitaire des femmes africaines et afrodescendantes. En effet, dans de nombreux pays africains, les coiffures étaient utilisées pour indiquer, entre autres, l'état matrimonial, l'âge, la religion, l'identité ethnique, la richesse et le rang d'une personne dans la communauté (Byrd et Tharps, 2001).

Aujourd'hui encore, les cheveux font partie intégrante de l'identité de chaque personne. Ainsi, pour de nombreuses femmes noires, le « passage au naturel » pousse au questionnement sur la place du cheveu dans l'identité.

Il est donc important d'approfondir cet aspect identitaire dans la présente partie des résultats. Nous verrons, par le biais des sous-thèmes, les questions d'identité raciale et de genre des femmes noires rencontrées, puis la place qu'occupent les cheveux naturels dans leur identité, et pour finir les différences de ce lien cheveux-identité entre les générations et les époques.

4.2.1 L'identité de genre et l'identité raciale

Les participantes provenant de plusieurs ethnies et ayant grandi dans différents pays (voir tableau des participantes), il est important de comprendre comment elles définissent leur identité raciale et de genre, et comment cela prend forme dans leur construction de soi.

Toutes les participantes se définissent en tant que femmes noires par rapport à leurs cultures, leur apparence et leur vécu. Pour elles, le fait d'être une femme et d'être noire n'est pas dissociable. Elles expliquent qu'elles ne pourraient pas se définir seulement comme femmes, car le fait qu'elles soient aussi noires vient directement. Cela est dû selon elles au fait que c'est comme cela que les gens les perçoivent. L'identité comprend aussi comment nos caractéristiques et attributs sont perçus par les autres (Castra, 2012). Les participantes expliquent donc qu'elles se définissent comme femme noire, car c'est ainsi qu'elles sont perçues et cela montre que le regard d'autrui a un grand impact sur leur définition de leur identité. De même cette perception d'autrui formate leurs interactions. Ayane nous explique que la première chose que les gens voient en général est la couleur de sa peau et que de là, ils peuvent avoir des aprioris qui vont jouer sur les premières

interactions qu'elle va avoir avec eux : « *la première chose que tu vas voir c'est ma couleur de peau et en général ça formate un peu les interactions que je vais avoir avec les gens* » (Ayane).

De nombreuses participantes préfèrent utiliser la formulation anglaise « *black woman* » au lieu de « femme noire », le mot « noir » étant placé avant « femme », afin de montrer que bien que les deux mots soient indissociables, ils ont une importance différente dans leur vie. Comme l'ont souligné Richard et Fauré (2015), l'acte de nomination identitaire est porteur de sens. La reconnaissance officielle sur base ethnique ou raciale étant illégale en France, contrairement aux États-Unis d'Amérique ou au Canada, les participantes préfèrent s'identifier avec la formulation anglophone qui est plus parlante et porteuse de sens pour elles.

Mariama, jeune femme de 26 ans au moment de l'entrevue, est originaire de Guinée et a grandi au Canada depuis l'âge de 4-5 ans. Elle nous raconte qu'elle a déjà eu ce processus réflexif de se demander comment elle définissait son identité et que sa conclusion est qu'elle se définit d'abord en tant que personne noire, puis en tant que femme :

Pour moi, c'est mon identité de noire qui a le plus d'impact sur ma vie. Parce que les gens, quand ils me voient, ils voient une noire avant de voir une femme. [...] Donc c'est pour ça que moi j'ai plus tendance à m'identifier en tant que noir en premier et femme en deuxième. Parce que j'ai l'impression que le monde dans lequel on vit quand je me présente, c'est ça qu'on voit en premier, ma couleur de peau avant de voir que je suis une femme. Et j'ai plus d'attachement à mon identité de noire que mon identité de femme. - Mariama

Comme Mariama, d'autres participantes s'identifient plus à leur identité raciale et culturelle qu'à leur identité de genre, car elles se sentent plus à même de parler des problèmes que subit la communauté noire plutôt que de ceux que subissent les femmes :

Je ne vais pas te dire que je suis une femme avant de te dire que je suis noire parce que tout ce qui est femme, communauté des femmes, féminisme, je suis plus derrière les noirs, derrière la communauté noire. Je vais plus dans ce sens-là, je me sentirais plus à l'aise de parler des noirs, de la communauté noire, de tout ce qui touche les noirs que de parler du fait d'être une femme. - Katia

La place de la femme noire dans les sociétés européenne et nord-américaine est tellement particulière que les femmes noires ne se sentent pas comprises et représentées dans le féminisme occidental. Elles se sentent exclues des discussions féministes et se sentent incluses dans celles qui concernent la communauté noire. Elles ont l'impression d'avoir plus de choses à prouver par rapport aux femmes blanches notamment. Sarah, une participante d'origine martiniquaise, qui vit au Canada depuis ses 7 ans, nous raconte que l'expérience d'une femme noire et d'une femme blanche au Québec est différente, surtout pour prouver leurs valeurs :

On a beaucoup plus à prouver, on doit faire beaucoup plus de chemin pour montrer qui on est, ce qu'on vaut par rapport aux autres femmes, aux femmes d'ici (Québec). [...] Donc c'est différent de l'expérience des autres femmes. - Sarah

De nombreuses participantes expliquent que le simple fait d'être noire et femme est une double pression. Ces deux pressions ne sont pas successives, elles sont simultanées : lorsqu'une femme noire est discriminée, elle ne sait pas si c'est parce qu'elle est femme, qu'elle est noire, ou les deux. De cette double oppression est né le terme « misogynoir », mot portemanteau inventé par Moya Bailey, alliant les mots « misogynie » et « noir » et qui désigne la misogynie raciste que rencontrent les femmes noires. Cette oppression peut provenir de tout le monde, que ce soit des hommes noirs, des hommes blancs, des femmes blanches ou même d'autres femmes noires (Bailey et Trudy, 2018). Cependant, « il est bon de souligner que la Misogynoir, bien que pratiquée et praticable par tous, désigne initialement le regard des hommes noirs sur les femmes noires » (Melyon-Reinette, 2018). Moya Bailey a inventé ce mot, car elle était troublée par la façon dont les hommes noirs hétéros parlaient des femmes noires en ligne et dans la musique (Bailey et Trudy, 2018). Les femmes noires sont vues comme n'étant pas désirables, elles sont traitées d'une manière particulièrement terrible, à cause de la façon dont les idées sociétales sur la race et le genre se recourent (Bailey et Trudy, 2018). De là, la notion d'intersectionnalité prend tout son sens. Il est donc important de comprendre comment les participantes définissent leur identité comme quelque chose d'intersectionnel.

Comme expliqué dans la revue de la littérature, l'intersectionnalité est une « théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales

par une approche intégrée. » (Bilge, 2009, p.70). Ainsi, l'intersectionnalité montre qu'il y a des formes combinées de domination (Crenshaw, 1989), « la réalité sociale des femmes et des hommes, ainsi que les dynamiques sociales, culturelles, économiques et politiques qui s'y rattachent » sont multiples et simultanés (Stasiulis, 1999 cité par Bilge, 2009). Cette théorie est souvent abordée en Amérique du Nord, mais l'est beaucoup moins en Europe. Certaines participantes indiquent que c'est au travers de leurs études en Amérique du Nord qu'elles se sont rendu compte de l'intersectionnalité de leur identité. C'est notamment le cas de Marjorie, qui avait pourtant fait des études de sociologie en France :

Le concept, par exemple d'intersectionnalité, c'est quelque chose que j'ai vu en Amérique du Nord pour la première fois. Je n'en avais pas entendu parler en France, alors que j'ai fait des études de sociologie en France. - Marjorie

Amanda, en particulier, explique que son identité est intersectionnelle. Non seulement du fait d'être une femme et d'être noire, mais aussi de sa religion, son lieu et son statut de résidence. Amanda étant musulmane, son intersectionnalité englobe donc sa religion, mais aussi son arrivée au Canada à 18 ans. Les formes combinées de domination peuvent être d'autant plus grandes à son égard.

Je ne pourrais pas me définir en quelques mots. Parce que, à la fin de la journée, je suis une personne qui est intersectionnelle. Je ne suis pas juste une femme, je ne suis pas juste musulmane, je ne suis pas juste une immigrante. Je suis une femme noire, musulmane, immigrante. Et tout ça, ça va ensemble. Et tout ça, ce sont des identités qui se rejoignent et c'est compliqué. - Amanda

Tout comme Amanda, Ayane, aussi d'origine musulmane, nous explique que sa religion, bien qu'elle ne se voie pas physiquement, fait partie de son identité, car elle joue sur son expérience de vie, au même titre que sa couleur de peau ou son genre. Ainsi, la multiplicité de ces facettes identitaires lui fait vivre une expérience unique, mais handicapante, car pour elle, la femme noire musulmane est au plus bas de l'échelle sociale.

Tu vois donc tout le concept d'intersectionnalité. Mon identité est d'abord constituée de ma culture et de ma couleur de peau et après, il y a aussi le facteur religion qui est très important. Je dirais que je suis une noire, femme, musulmane. Je mets « musulman » en dernier parce que ce n'est pas quelque chose qui se voit physiquement, mais c'est quelque chose qui constitue mon identité. Ça va ensemble, parce que c'est une expérience particulière aussi. Tu vois l'expérience de la femme noire musulmane et

celle de la femme noire chrétienne est totalement différente. [...] S'il y a bien des personnes qui vont être plus discriminées que la femme noire, c'est la femme noire musulmane. Malheureusement tu vois, donc je me situe un stade de l'échelle sociale ou tu ne peux pas ne pas remarquer que ça va être handicapant. - Ayane

À la différence d'Amanda et d'Ayane, Amy explique que son identité intersectionnelle provient, quant à elle, de son métissage et de sa non-binarité qu'elle fait ressortir lorsqu'elle parle de son identité plus en détail. Lorsqu'elle n'a pas l'occasion d'exprimer son ressenti, elle se définit simplement comme une femme noire, mais sa vie étant encore plus complexe, elle prend le temps de décrire la multiplicité des facettes de son identité lorsqu'elle en a l'occasion.

Je me définis comme femme noire, je pense, entre moi et moi-même, parce que c'est comme ça que la société me traite. Quand j'ai la chance d'expliquer mon identité et mon ressenti là ça devient plus complexe, donc c'est là que je parle de métissage avec des gens, c'est là que j'entre plus dans les détails. Je suis une personne qui est non binaire déjà donc j'essaie de pas trop jouer avec les dualités, mais plus dans les mélanges, donc ça c'est quelque chose qui m'interpelle plus. - Amy

L'identité intersectionnelle joue aussi sur la relation des participantes avec leurs cheveux. En effet, Amanda explique qu'en tant que femme noire musulmane elle a une relation culturelle et religieuse singulière avec ses cheveux :

Ma relation avec mes cheveux est liée à ma culture, c'est vraiment une partie de ma culture, les tresses font partie de l'histoire de mon groupe ethnique. Mais disons qu'en tant que femme musulmane, c'est un peu plus compliqué parce qu'on n'est pas vraiment censé avoir des tresses, et cetera. Donc c'est vraiment intersectionnel sur plusieurs plans. - Amanda

Les participantes ont des définitions plurielles de leur identité, mais toutes appuient sur le fait d'être des femmes noires. Comme le montre le cas de Amanda, l'intersectionnalité de son identité joue aussi sur sa relation avec ses cheveux. Le lien que les participantes établissent entre leurs cheveux et leur identité de femme noire a donc un sens particulier, dû aux significations sociales et historiques, ainsi qu'à la place que prennent leurs cheveux dans leur vie quotidienne (Thompson, 2019). Il est par conséquent crucial de voir quel est ce lien établi entre leur identité de femme noire et leurs cheveux naturels.

4.2.2 Les cheveux naturels et l'identité

Les pratiques de soins capillaires et les coiffures constituent donc un domaine important du travail d'identité pour les consommateurs (Ndichu et Upadhyaya, 2019). Dans le cas des femmes noires, leur choix de coiffures n'est pas seulement une question de choix personnel et d'esthétique, c'est aussi une question d'histoire, de politique, une question sociale et culturelle (Thompson, 2009 ; Ndichu et Upadhyaya, 2019). Cette sous-partie des résultats tend ainsi à explorer les rapports existants entre les cheveux naturels et l'identité de genre, d'ethnie, culturelle des participantes, de même que l'importance qui y est accordée. Cette sous-partie va également examiner les opinions, stéréotypes et préjugés capillaires qui ont amené les participantes à requestionner leur identité de femme noire.

Plusieurs d'entre elles expliquent que leurs cheveux leur permettent de représenter ce qu'elles ressentent à l'intérieur, leur identité individuelle. Amanda, qui change fréquemment de coiffures, en passant des tresses aux twists, des perruques aux cheveux lâchés, explique que sa coiffure représente ses émotions chaque jour :

Mes cheveux définissent beaucoup mon identité. Disons que lorsque je sors de chez moi, je me dis vraiment [...] comment je me perçois, comment je me sens à l'intérieur, comment je vais montrer à l'extérieur, ce que je perçois à l'intérieur. - Amanda

D'autres participantes expliquent que leurs cheveux leur permettent de représenter leur féminité. Pour beaucoup de femmes, ils sont le reflet de leur identité de genre. Solène nous raconte que des lois étaient érigées dans certains endroits, comme dans les colonies françaises au 18^e siècle, dans le but de cacher les cheveux des femmes noires, pour les rendre moins attirantes :

Je pense que ça fait partie intégrale de notre féminité. Pour le meilleur et pour le pire. [...] Il me semble qu'en Louisiane il y avait la Tignon Law, une loi qui empêchait les femmes de se promener avec leurs cheveux naturels à l'air. Tu étais obligé de mettre un foulard, ce qu'ils appellent un tignon. Parce que c'était vu comme trop attractif d'avoir ses cheveux à l'air. Et c'était les femmes blanches qui ont poussé cette loi, à travers leur mari, bien sûr. Elles ont poussé cette loi parce qu'elles disaient que leurs maris étaient trop distraits par les cheveux et les formes des femmes noires. Donc oui, je pense qu'il y a une certaine politisation et que notre féminité est touchée par les cheveux ou par les traits. – Solène

La participante Sarah explique qu'elle s'est affirmée avec ses cheveux naturels dans un concours de beauté pour femmes. Elle a défilé en les exhibant à l'état naturel pour montrer qu'ils sont tout aussi féminins et beaux que les autres types de cheveux : « *c'est un souvenir que je ne pourrais jamais oublier parce que j'étais à l'élection nationale et parce que je me suis affirmée en voulant garder mes cheveux naturels* » (Sarah). Elle explique qu'assumer son identité de femme noire passe aussi par assumer ses cheveux : « *pour moi l'un ne va pas sans l'autre, dans le sens où être une femme noire pour moi ça vient aussi avec le fait d'assumer d'où on vient et ça passe aussi par les cheveux. Donc voilà pour moi c'est un lien important entre les deux* » (Sarah).

Outre l'expression de l'identité individuelle de genre, les cheveux afro sont, pour de nombreuses participantes, un signe extérieur représentatif de leur appartenance à une identité ethnique, raciale et culturelle. Beaucoup de femmes noires estiment que le fait de porter leurs cheveux en tresses reflète leur héritage et joue un rôle essentiel dans l'expression de leur identité raciale (Rosette et Dumas, 2007). Comme nous le dit Katia, en Afrique, il y a des coiffures spécifiques qui représentent des tribus distinctes, permettant ainsi de savoir de quelle tribu est originaire telle personne. Ce sentiment d'appartenance à une ethnie qui passe par la coiffure est flagrant dans le discours d'Amy, la participante métisse dont le père est sénégalais et la mère française. Elle nous explique que porter des locks était pour elle très symbolique, car la coiffure représentait son héritage sénégalais du côté de son père. Elle a même mélangé des mèches de cheveux de sa mère dans ses locks. Un beau symbole et une façon ingénieuse de représenter sa mixité par sa coiffure :

C'était une grande décision parce que [...] on descend des Baye Fall (ou Baay Faal) qui sont les rastafaris du Sénégal. Donc pour moi c'était quelque chose de très important d'avoir des dreads. [...] Je suis allée me faire faire des dreads. [...] Et au même moment, ma mère qui avait les cheveux super longs jusqu'aux fesses, elle s'est coupé une tresse de cheveux. Et les cheveux blonds que j'ai au bout de mes dreads ce sont des rajouts qui sont faits avec les cheveux de ma mère. [...] Donc ça, c'était vraiment un moment presque spirituel, symbolique. – Amy

Ayane nous dit que ses cheveux rentrent dans son identité ethnique, car ils sont un signe distinctif de son appartenance à la communauté d'Afrique de l'Est : « *on a des traits distinctifs en Afrique de l'Est genre. On a tendance à avoir un physique qui est différent*

par rapport à ceux de l'Afrique de l'Ouest et ça se reconnaît beaucoup par les cheveux. » (Ayane). Darlie explique quant à elle que ses cheveux naturels représentent ses ancêtres et qu'il faut en être fière : *« on disait "ah tes petits ancêtres commencent à revenir" pour faire allusion à ta vraie nature de cheveux, à la texture de cheveux de tes ancêtres. »* (Darlie).

Dans le même esprit que Darlie, Katia nous raconte que ses cheveux sont un symbole du passé, qu'ils peuvent représenter ses parents, mais aussi ses grands-parents et l'identité de ses ancêtres. Ses cheveux représentent donc un lien entre ces différentes générations :

« Quand je vois que moi j'ai une texture de cheveux, on m'a toujours dit "tu as un mélange de cheveux", ça me ramène au passé. Mes parents je le connais, mes grands-parents je les connais, mais ça me ramène à avant, leurs parents à eux, les parents de leurs parents. C'était qui ? Peut-être des noirs indiens, noirs autre chose et ça reste. Parfois ça prend des années avant qu'il y ait une caractéristique qui refasse surface. Donc oui, ma texture de cheveux me ramène aussi à tout ce qui est mon identité, qui je suis vraiment. Mes grands-parents, mes arrière-grands-parents. Même si je ne les ai pas connus, je pense qu'il y a quelque chose en moi et qui est en eux aussi. » - Katia

Pour toutes les participantes, il y a une culture similaire que partage la communauté noire (africains et afrodescendants). Ainsi, les pratiques de soins du cheveu sont pour elles culturellement représentatives de la femme noire, de sa résilience, d'un certain savoir-faire, etc. Il y aurait une idée d'une identité noire unificatrice qui se retrouve dans les soins apportés aux cheveux. Les propos d'Amy illustrent très bien cela :

Mon père m'a toujours expliqué que ces coiffures montrent justement des personnes qui la porte que ce sont des gens patients, dévoués, disciplinés. [...] Et je pense que ça aussi c'est un trait qui relie la communauté noire avec une partie très importante de notre culture, qui est nos cheveux. C'est qu'on est des gens extrêmement patients pour s'occuper de nos cheveux de cette façon, de les nourrir, de vouloir s'en occuper envers et contre tout parce que ce n'est pas facile et ce n'est pas peu cher. Donc je trouve que ça, ça montre aussi beaucoup de notre communauté et de notre culture le côté de vouloir nourrir, entretenir, prendre soin et être patient et être méticuleux. [...] C'est des moments qui en disent beaucoup aussi sur la gestion de la maison, parce que mettre tout de côté pour coiffer son enfant pendant des heures [...] de s'arrêter pendant 3h, 4h, 5h, 10h pour se faire coiffer. Donc la patience d'apprendre la discipline, je pense que oui ça en dit beaucoup et ça c'est deeply rooted dans l'identité des femmes noires. - Amy

Cependant, de nombreuses participantes se sont questionnées sur leur identité par rapport à des stéréotypes et des remarques qu'elles avaient eues sur leurs cheveux. Comme mentionné dans la revue de littérature, les opinions, stéréotypes et préjugés sur le corps noir ont toujours eu un impact sur l'identité et le développement identitaire des femmes noires. Ces dernières ressentent encore aujourd'hui de grands effets négatifs dus aux préjugés sur les cheveux afro (Johnson et Bankhead, 2014a).

Pour de nombreuses participantes, les remarques qu'elles entendaient et entendent encore de nos jours sur leurs cheveux ont créé des complexes. En effet, le fait de singulariser leurs cheveux afro naturels au moyen de gestes et/ou de commentaires revenait à les mettre de côté, dans une catégorie « Autre ». Comme expliqué dans la revue de littérature, les textures de cheveux ayant servi pendant des siècles à classer les races et les cultures, ils étaient ainsi constitutifs de la différenciation entre les personnes caucasiennes et ceux qui étaient considérés comme « Autres » (Banks, 2000 ; Holton, 2020). Cette singularisation crée des complexes et pousse les personnes noires à se requestionner sur leur identité individuelle, collective, culturelle et sur tout ce qui les constitue en tant qu'être.

Certaines participantes expliquent par exemple qu'elles subissaient les remarques de leurs camarades de classe et même des professeurs sur leurs cheveux naturels, et qu'elles étaient conséquemment complexées par ces derniers : « *il y avait des profs qui me faisaient des remarques. [...] Il y avait ma prof de maths, c'est elle qui me disait tout le temps que j'avais une crinière. Les enfants, les adultes, ils ne se rendent même pas compte qu'ils peuvent complexer* » (Ayane). Ces commentaires et gestes créent une distinction, une différenciation entre la personne qui émet le commentaire et celle qui le reçoit. Marjorie explique une anecdote qui lui est arrivée après son « passage au naturel » :

(Une collègue) est venue me toucher les cheveux. Moi au début je n'ai pas compris en plus, parce que je ne l'ai pas vu venir. Elle est arrivée derrière moi, elle a attrapé un bout de cheveux en me disant "c'est la première fois que je touche, c'est vrai que c'est marrant comme matière". Moi demain si je vois une jeune femme d'origine indienne ou un sikh passer devant moi, qui aurais fait tomber son foulard, je ne vais pas venir toucher et lui dire "waouh la matière". Non, c'est inconcevable, c'est délicat, je trouve que c'est délicat. Parce que quelque part je pense aussi que ça requestionne un peu l'identité de la personne. C'est dire "elle est différente de moi", tu vois

ce que je veux dire. Je vais toucher ses cheveux, donc elle est différente de moi. – Marjorie

Cette même idée de différenciation qui place la femme noire dans une catégorie « Autre » a aussi été vécue par Solène, qui à ce moment travaillait dans un salon de coiffure. Elle décrit cette interaction comme traumatisante, ne comprenant pas pourquoi on crée cette différenciation entre les personnes noires et les toutes les autres personnes, même d'autres origines. Elle raconte :

Il y avait une dame qui était venue dans le salon, une dame noire. [...] Donc je m'en vais en arrière, je vais voir le coiffeur et je lui dis "il y a une dame qui veut un lissage, est-ce que tu peux la prendre ?". Et je rajoute, "elle a les cheveux frisés" pour que ça lui donne une idée. Il me répond "elle est comment, comme toi ou comme nous ?", en parlant de lui (qui est d'origine maghrébine) et de ma collègue blanche qui était à côté. [...] Mon collègue ne s'est jamais excusé, ma collègue qui était avec lui n'a pas pris ma défense, car elle ne voyait pas le mal. Cette journée-là ça a été traumatisant. - Solène

Ces remarques et gestes créent souvent des complexes chez les femmes noires et en intériorisant cela, elles en viennent à essayer de cacher les attributs qui les différencient pour pouvoir se fondre dans la masse.

Outre les différenciations entre les femmes noires et les autres femmes, les participantes mettent aussi en lumière les remarques au sein de leur propre communauté. En effet, un bon nombre d'entre elles ont été confrontées à des réflexions qui consistaient souvent à les comparer à d'autres personnes. Ces distinctions, faites entre les participantes et des membres de leur famille, de leur entourage ou même avec d'autres femmes noires, au sujet de leurs cheveux, sont tout aussi préjudiciables lors de la construction d'une identité : « *on me comparait tout le temps avec la texture de ma sœur* » (Darlie).

Et que ces remarques viennent des autres communautés ou de celle des participantes, il y avait cette idée de requestionner leurs origines. Pour plusieurs participantes ces réflexions allaient jusqu'à requestionner leur négritude, terme forgé par le poète martiniquais Aimé Césaire dans les années 1932-1934 (Senghor, 1967). Il désigne l'ensemble des caractéristiques et « valeurs de civilisation du monde noir, telles qu'elles s'expriment dans la vie et les œuvres des Noirs » (Senghor, 1967, p.4). Certaines participantes se voyaient

attribuer des origines et des ancêtres qu'elles n'avaient pas, et pour les autres, c'était leurs ancêtres et origines qui étaient mis en avant par leurs détracteurs, tout cela pour justifier leur texture de cheveux naturels. Dans les deux cas, les participantes se voyaient retirer partiellement ou entièrement leur identité de noire.

Comme cité dans la revue de littérature, les personnes avec des cheveux plus souples, ou plus longs sont souvent considérées comme ayant des ancêtres d'origine caucasienne, amérindienne ou asiatique, l'ascendance africaine est minimisée (Robinson, 2011). Requestionner les origines des participantes par rapport à la texture de leurs cheveux est très troublant lorsqu'elles revendiquent fièrement leur identité de femme noire. Ayane, d'origine djiboutienne, explique que, en raison de la différence de texture de ses cheveux, elle était souvent exclue de l'identité noire, mise à l'écart par les personnes issues de sa propre communauté. Elle raconte :

Moi, j'ai les cheveux ondulés, donc du coup des personnes vont dire "non, tu n'es pas une vraie noire". [...] Ils sont tellement fixés sur des stéréotypes qu'ils mettent de côté toute une partie de la population. [...] Moi on me demandait tout le temps si j'étais métisse ou pas, je ne suis pas métisse. Après on me disait, "t'es sûre que t'as pas du blanc en toi". Ils m'ont fait douter sur ma propre identité. [...] Ça m'a fait tellement mal, parce qu'au final, c'est comme s'ils te mettaient à l'écart. J'ai mes deux parents qui sont africains. Moi, je suis une première génération en dehors de l'Afrique. - Ayane

De même pour Sarah, d'origine martiniquaise, qui lors d'un voyage en Afrique a réalisé que beaucoup de gens ne la considéraient pas comme noire. Elle raconte :

Ici (Canada), on va te considérer comme une personne noire, en Martinique on va être considéré comme une personne noire, mais quand tu vas à certains endroits, par exemple en Afrique, moi on m'appelait la blanche. Genre et ça m'a tellement frustrée parce que je me dis "mais moi je suis une personne noire, je me considère comme une personne noire". Mais eux là-bas ils me disaient "bah non t'es pas noir, t'es pas noir" et ils m'appelaient la blanche. [...] Et donc ça m'a vraiment fait ressentir comme si peu importe où tu vas, tu ne vas pas vraiment être à 100% ce que tu es. - Sarah

Maéva quant à elle, d'origine guadeloupéenne, s'entendait dire que les origines indiennes de sa famille étaient la raison pour laquelle elle avait de longs cheveux, malgré leur texture très frisée :

Il y avait cette chose de dire "ah bah Maéva elle a de beaux cheveux parce qu'elle a été mélangée à quelque chose quelque part", comme j'ai de la famille qui est d'origine indienne, des choses comme ça, donc les gens disent "ah c'est pour ça qu'elle a des cheveux comme ça". Parce qu'il y a l'idée aussi que quand t'as des cheveux crépus, tu ne peux pas avoir de longs cheveux. [...] Donc voir que moi j'en avais autant et puis que c'était en santé tout ça [...] il y a vraiment cette contrepartie de dire que si tes cheveux sont comme ça c'est parce que t'es mélangé à quelque chose quelque part. Comme si les personnes noires ne pouvaient pas avoir des cheveux longs et volumineux et pas cassant et tout ça. – Maéva

Les participantes et de nombreuses femmes de leur communauté se retrouvent donc face aux questionnements sur leur identité de femmes noires, par rapport à leurs cheveux. Pourtant elles ne se laissent plus abattre et n'y prêtent même plus attention. Elles expliquent que bien que ces remarques puissent avoir un impact sur la construction identitaire des femmes noires, il faut se dire que ceux qui se basent sur des stéréotypes et préjugés manquent de connaissances sur le cheveu afro. Il est donc important d'exposer ces sujets pour que les connaissances soient diffusées. « *L'Afrique c'est grand, la communauté noire et différente partout dans le monde, la diaspora noire est incroyable. Tu as les noirs au Brésil, dans les Antilles, en Océanie, les aborigènes. On a des physiques qui sont totalement différents.* » (Ayane). Ces remarques par ailleurs ne les empêchent pas de créer un lien personnel très fort et très significatif entre leur cheveu naturel et leur identité de femme noire.

4.2.3 Une génération qui casse avec les générations précédentes ?

Bien que les cheveux aient toujours eu une place importante dans la formation de l'identité des personnes africaines et afrodescendantes, les critères de ce qui est acceptable et représentatif de l'identité noire ne sont pas les mêmes pour chaque personne et à chaque époque. En effet, un clivage générationnel est visible en ce qui concerne le cheveu naturel, ce qu'il représente et sa place dans l'identité des personnes noires (Ndichu et Upadhyaya, 2019). Comme le dit la participante Katia, la génération de ses parents ne parlait pas de l'identité noire et ne faisait donc aucun lien avec les cheveux : « *ma maman elle [...] ne nous a pas parlé de tout ce qui était identité parce qu'à l'époque ce n'était pas le truc* » (Katia).

De nombreuses participantes ont décrit une différence qui semble générationnelle entre elles et leurs parents concernant les cheveux naturels. Elles sont de même toutes de l'avis que la nouvelle génération de la communauté noire est beaucoup plus ouverte et inclusive quant aux choix de chacun, ce qui crée une certaine identité de groupe. Il faut cependant ajouter la lentille du contexte de l'époque à ces différences générationnelles, car des personnes ayant grandi à des époques différentes n'ont pas forcément une vision similaire.

Plusieurs participantes expliquent que leurs parents n'ont pas vu d'un bon œil leur « passage au naturel ». En effet, ces derniers ne comprenaient pas cette décision, ils trouvaient que leurs filles n'étaient pas coiffées, que leurs coiffures n'étaient pas soignées ou que leurs cheveux n'étaient pas malléables. Leurs parents étaient attachés à des idées et des valeurs de leur époque, qui malheureusement avaient un fond discriminant. Plusieurs participantes expliquent que, de leur côté, ces remarques émanaient de leurs mères. Amanda nous raconte que la sienne a du mal à accepter certaines coiffures qu'elle juge non professionnelles ou trop excentriques :

Ma mère était en mode pourquoi ? Pourquoi est-ce que tes cheveux sont comme ça ? Pour elle, c'était en mode mes cheveux était un mess. Pour elle, c'était vraiment n'importe quoi. [...] Genre mon frère, il voulait faire des locks, et mes parents étaient là, non, ce n'est pas professionnel, ce n'est pas clean. [...] Ma mère, par exemple, à chaque fois que je change mes cheveux, elle a une crise cardiaque. Quand j'ai fait mes mèches blanches, ma mère, elle m'a dit, "mais qu'est-ce que c'est ton problème ?" - Amanda

Katia, quant à elle, indique que sa mère est très regardante sur son apparence lorsqu'elle va à des événements professionnels comme des entretiens, mais qu'elle comprend cela, car les discriminations à l'emploi sont des choses qui restent ancrées, et qu'en fin de compte sa mère lui fait ses remarques pour la protéger de tout éventuel préjudice, comme elle a pu en rencontrer à son époque :

Quand j'allais passer des entretiens et tout et que j'avais mes locks, ma maman me disait "tu vas te coiffer ?". C'est quelque chose qu'elle fait toujours et je pense que c'est quelque chose qui est très ancré et c'est difficile de s'en défaire. [...] Ma mère a peur que je sois stigmatisée, je la comprends, je comprends qu'elle doit se détacher de certaines choses encore aujourd'hui. - Katia

La discrimination à l'emploi par rapport à une coiffure étant encore d'actualité comme nous pouvons le voir avec Amy, qui n'était acceptée dans aucun emploi pendant toute la durée où elle a gardé ses locks : « *c'était très difficile pour moi de trouver un job, et donc j'ai dû les enlever. [...] Et le lendemain je suis allée donner des CV et j'ai trouvé un boulot* » (Amy).

Même si les standards de beauté blancs sont parfois encore présents dans la société actuelle, ils sont plus ancrés dans la génération des parents des participantes, surtout pour ceux qui sont nés et qui ont grandi dans d'anciennes colonies. Cela est dû selon certaines aux répercussions de la colonisation, comme le dit Amanda : « *à la fin, ce sont des répercussions de la colonisation qui font que nos standards de beauté restent quand même des standards qui nous oppressent* » (Amanda). En effet, dans de nombreux pays africains, la décolonisation est encore récente. Dans l'article de Ndichu et Upadhyaya (2019), on voit que les parents des participantes ont connu le Kenya colonisé ; le Kenya ayant obtenu son indépendance dans les années 60 (Perspective Monde, nd.). Ainsi, les générations qui ont grandi dans cet entre-deux ont apparemment intériorisé l'idée selon laquelle les cheveux naturels et plusieurs coiffures naturelles n'étaient pas présentables, pas propres, pas professionnels, etc. Comme le dit Solène, « *ma mère a été élevée dans un pays qui était fraîchement indépendant, fait que les racines colonialistes étaient encore là* » (Solène).

En ce qui concerne les participantes ayant des parents qui ont grandi en Europe et en Amérique du Nord, il semblerait selon leurs dires que ce soit tout simplement les normes du pays qui ont fait que leurs parents ont assimilé ces standards de beauté. Gramsci (1999) explique qu'aux États-Unis l'hégémonie culturelle, phénomène dans lequel un groupe opprimé accepte et même embrasse, à son détriment, les normes sociales d'un groupe dominant, fait que les groupes minoritaires intériorisent les normes du groupe majoritaire (Jeffries et Jeffries, 2014). C'est ce qu'ont pu observer les participantes dont les parents ont grandi en Europe et en Amérique du Nord.

Les standards de beauté ne touchant pas les générations de la même façon, les participantes affirment donc qu'un clivage générationnel existe bien entre leur génération et celle de leurs parents. Ces derniers ne cherchant qu'à les protéger des préjudices qu'ils ont subis ou desquels ils ont été témoins à leur époque. Marjorie nous raconte que sa mère ne se

reconnaît pas dans le mouvement des cheveux naturels, car elle a grandi à une période où les cheveux afro naturels étaient mal vus :

Il existe aussi des personnes de la communauté afro qui ne se reconnaissent pas non plus forcément dans la mouvance du retour au naturel. Par exemple ma mère, j'ai l'impression que c'est générationnel, elle ne comprendrait pas. Mais disons que ça lui parle moins parce qu'elle a évolué à une époque où les diktats de beauté par rapport aux cheveux afro étaient complètement différents. – Marjorie

Ce clivage est notamment dû à la culture de respectabilité dans laquelle les parents des participantes et les autres adultes de cette génération ont grandi, comme nous raconte Amanda :

Je dirais que la communauté noire, c'est vraiment générationnel. Notre génération ne critique rien, en mode tu fais ce que tu veux de tes cheveux. Mais, la génération de nos parents, ils n'aiment pas les afros, ils n'aiment pas tout ce qui est grand, ils aiment tout ce qui est professionnel. [...] Ce n'est pas un gros problème pour nous, mais pour nos parents, je pense que c'est parce qu'ils ont été éduqués dans une culture de respectabilité. En mode tu dois te présenter d'une certaine façon en tant que noir. Donc si tu n'es pas présentable en tant que personne noire, ta vie va être plus difficile et c'est ce qu'ils essaient de nous inculquer. Mais je trouve que nous, on est dans une génération où on rejette beaucoup la perception blanche. Personnellement c'est comme ça que je le vois. C'est n'est pas ma responsabilité de changer pour être acceptée. – Amanda

La culture ou politique de respectabilité est l'idée que les minorités peuvent le mieux répondre au racisme structurel en se comportant individuellement d'une manière « respectable », c'est-à-dire d'une manière qui suscite l'estime des Blancs. Cette politique de respectabilité peut fonctionner comme un mécanisme de survie visant les objectifs d'émancipation et de sécurité contre la discrimination raciale (Obasogie et Newman, 2016).

Bien qu'aujourd'hui encore, les cheveux des femmes noires soient vus par certains comme « étranges », les participantes et de nombreuses autres femmes noires ne laissent plus ces remarques remettre en question leur identité et leur désir de garder leurs cheveux naturels. Une des questions de mes entretiens a été : « quel message voulez-vous faire passer sur les cheveux naturels bouclés et frisés ? ». Les réponses des participantes évoquaient toutes l'acceptation, le libre choix, l'ouverture et l'apprentissage. Comme nous dit Amanda : « chacun fait ce qu'il veut. Parce que je sais que c'est dur pour tout le monde » (Amanda).

Par le biais de leurs réponses, on observe un consensus. La génération des participantes a créé une nouvelle identité de groupe. Cette identité s'apparente au mouvement du retour aux cheveux naturels, à celui du *Black Lives Matter*, mais surtout plus globalement à la revendication d'être une femme noire qui fait le choix de porter ses cheveux naturels, lissés temporairement, sous une perruque ou dans des tresses. Comme le disent Council et ses collègues (2020), les femmes noires de la génération Y sont politisées par le biais de ressources technologiques qui étaient difficiles, voire impossibles d'accès pour leurs mères.

Les participantes veulent faire passer le message qu'il faut prendre soin de ses cheveux, et qu'il faut en apprendre plus sur l'histoire des coiffures et leurs significations, quelle que soit la communauté : « *Instruisez-vous [...] toutes les communautés. On vit dans un monde, on est interconnecté, on va continuer de vivre ensemble [...] apprendre à s'aimer, à aimer notre histoire* » (Ayane). Elles encouragent de même cette génération, qui est la leur, à transmettre ces savoirs à leurs enfants. Katia nous dit qu'avec la diffusion du savoir, il est devenu essentiel d'apprendre aux enfants noirs à aimer leurs cheveux :

Quand j'étais petite, nos parents ne savaient pas, la parole n'était pas libérée, il n'y avait pas internet. Là maintenant on a tout à notre disposition. Demain si je viens faire un enfant c'est obligatoire quand je lui apprendrai le "bonjour, au revoir", je lui apprendrai aussi aime toi, ton identité, qui tu es, tes cheveux [...]. Parce qu'il faut qu'on apprenne aussi à nos enfants leur identité capillaire, leur identité dans tous les sens du terme. – Katia

Au travers des discours des participantes, on voit que la récente vague du mouvement du retour au naturel est plus qu'esthétique, c'est aussi un mouvement de pensée qui pousse au changement et à l'acceptation de soi, des autres et à la revendication d'une identité forte qui comprend les cheveux. Aucune de mes participantes ne regrette sa décision d'être « passée aux cheveux naturels ». Cependant, elles affirment toutes qu'avoir des cheveux afro naturels n'est pas facile tous les jours et que le manque de ressources pour s'en occuper peut devenir très pénible.

4.3 La représentation des cheveux afro naturels

Le mouvement des cheveux naturels n'est pas isolé à un pays particulier, il s'est produit et continue de se produire aux quatre coins du monde (Norwood, 2018). La mondialisation de ce mouvement implique de nombreux changements sociaux. Dans les pays majoritairement blancs, la question de la représentation des minorités se pose énormément, vu que les médias promeuvent souvent le même type de physique et que le monde du commerce reste orienté vers les besoins de la majorité.

Il est donc important de se pencher sur la réalité des cheveux naturels et de voir comment les participantes vivent le fait d'être au naturel dans un pays qui peine encore à répondre aux besoins des minorités. Pour cela, nous examinerons dans un premier temps dans quelle mesure le marché ne prend pas en compte les cheveux naturels, puis nous nous pencherons sur leur représentation dans les médias. Pour finir, nous discuterons du mouvement des cheveux naturels.

4.3.1 Un marché qui exclut la problématique des cheveux afro naturels

Le quotidien des femmes noires naturelles au Canada est semé d'embûches. En effet, elles peinent souvent à trouver des salons de coiffure, des magasins et des produits adaptés à leurs besoins capillaires. Elles ne se sentent pas vues ni représentées au quotidien.

Être représentée dans la vie de tous les jours, pour les participantes, passe par le fait d'avoir un type de cheveu qui est reconnu et qui est considéré comme normal, ce qui n'est pas le cas à Montréal. En effet, de nombreuses participantes indiquent ne pas aller chez le coiffeur pour plusieurs raisons, notamment le fait qu'il y ait très peu de salons qui sachent coiffer les cheveux afro naturels, puis l'accessibilité géographique et les tarifs des salons spécialisés. En réalité, très peu de salons savent traiter les cheveux afro dans la province de Québec, et la pénurie de ceux qui sont adaptés est à l'origine des tarifs très élevés, en raison d'une demande supérieure à l'offre.

Il est donc plus qu'important que tous les salons de coiffure sachent coiffer les cheveux afro et c'est ce que réclame la coiffeuse montréalaise, Nancy Falaise. Celle-ci a, en effet, lancé une pétition à l'attention du ministère de l'Éducation en 2020 pour que les écoles de

coiffure incluent dans leurs programmes les soins des cheveux texturés (Chiche, 2020). La pétition a récolté, jusqu'à aujourd'hui, plus de 12 000 signatures, ce qui est plutôt encourageant. Les participantes, tout comme Nancy Falaise, nous expliquent que « *les coiffeurs en général, les coiffeurs de tous les jours, ne sont pas capables de coiffer les cheveux afro* » (Maéva). Ayane ajoute que les coiffeurs devraient savoir s'occuper de tous les types de cheveux, car sur leur devanture ce n'est pas écrit qu'ils ne savent coiffer qu'une seule texture :

Quand tu vas chez un coiffeur, est-ce que c'est écrit "coiffeur pour blancs" ? Non, ce n'est pas écrit "coiffeur pour blancs", "coiffeur pour arabes", "coiffeur pour asiatiques". [...] Donc tu dois savoir comment t'occuper de tout. - Ayane

Les participantes trouvent la pétition nécessaire, voire indispensable, car elle permettrait, selon elles, de normaliser et de déstigmatiser les cheveux afro. Il est certain que si tous les coiffeurs apprennent à coiffer tout type de cheveux texturés, les cheveux frisés ne seront plus mis de côté, invisibilisés. Solène, qui a travaillé plusieurs années dans un salon de coiffure, nous explique notamment que le fait de rendre obligatoires les cours sur les cheveux afro dans les écoles de coiffure va éviter d'entendre les commentaires désobligeants des coiffeurs sur ce type de cheveux :

Je pense que c'est excellent. Il était temps qu'il y ait une pétition comme ça. Et je pense que le fait que ça vienne d'une coiffeuse d'ici, ça a encore plus d'impact. Si on n'initie pas le changement nous-mêmes, qui va le faire ? Personne. [...] Et je pense que ça peut éviter les commentaires comme ce que j'ai vu à mon travail, "le cheveu négroïde", etc. Je pense que là, en incluant le cheveu afro comme étant n'importe quel type de cheveux et de savoir comment s'en occuper, ça va déstigmatiser le cheveu afro. - Solène

Les cheveux afro naturels étant aussi invisibilisés dans la société, fait que peu de produits sont mis à la disposition des femmes ayant ce type de cheveux au Canada dans les grandes surfaces. Lors du premier confinement, en 2020, les magasins spécialisés pour cheveux afro étaient fermés, car considérés comme « non essentiels » (CBC News, 2020). De plus en plus de produits pour cheveux texturés se retrouvent dans les pharmacies, mais la sélection reste encore limitée par rapport à ceux destinés aux cheveux lisses.

Si les femmes noires ne se sentent pas représentées et incluses dans le marché canadien et québécois, peuvent-elles se reconnaître et se sentir représentées dans les médias canadiens et québécois ?

4.3.2 Une représentation médiatique négligée

Comme mentionné dans la revue de la littérature, les médias ont toujours renforcé l'idée que les cheveux lisses étaient meilleurs (hooks, 2015). Et de nombreuses petites filles noires préfèrent encore aujourd'hui leurs poupées blanches, aux cheveux lisses, à leurs poupées noires (Perreau et Mabanckou, 2022). Que ce soit à la télévision, au cinéma, dans les magazines ou encore sur Internet, les femmes noires aux cheveux naturels sont sous-représentées. Les participantes ont toujours été atteintes par le fait qu'elles ne se voyaient pas représentées à la télévision. Amanda explique : « *je sais que quand t'es enfant, ça a un gros impact sur toi de ne pas te voir à la télé, dans les médias* » (Amanda).

Les participantes habitant toutes au Québec, je leur ai demandé si elles voyaient des femmes noires avec des cheveux afro naturels à la télévision québécoise et canadienne et leurs réponses étaient souvent catégoriques : « non ! ». Elles nous expliquent :

Non, je n'en vois pas dans les médias télévisuels. Qu'on se dise la vérité, je n'en vois pas dans les médias, parce que même si la mouvance du retour au naturel est en marche, il y a beaucoup de choses qui se font, mais encore une fois au niveau média il y a encore du chemin. [...] Si on parle du cheveu afro en tant que tel, les jeunes femmes noires que je vois à la télévision non elles ont des postiches, au meilleur des cas elles se lissent les cheveux. – Marjorie

C'est également l'opinion de Solène. Elle pense que cette non-représentation vient du fait que la télévision est un média visuel et que la société est encore dans une phase où il est nécessaire d'avoir une certaine apparence pour y figurer. La société québécoise n'acceptant pas encore totalement les cheveux afro naturels comme une texture visuellement attrayante, cela empêche les femmes noires qui travaillent dans le milieu télévisuel de garder leurs cheveux naturels :

Télé québécoise, je n'ai jamais vu une fille avec ses cheveux naturels, au jamais, du grand jamais. [...] Être à la télé, c'est un pouvoir, parce que t'es en train de communiquer quelque chose, t'es en train de donner de l'information à la population, donc, le visuel est très important. [...] Par

exemple, les filles de la météo, tu vas toujours les voir avec les cheveux lisses, une perruque ou un tissage. - Solène

Dans son article de 2007, la journaliste afro-américaine Renée Ferguson raconte que lorsqu'elle est passée du journalisme écrit au journalisme audiovisuel dans les années 70, son directeur lui a demandé de se « débarrasser » de son afro, car il avait reçu plusieurs appels de téléspectateurs mécontents. Elle indique que ses détracteurs voyaient son afro comme un acte militant et qu'ils n'arrivaient pas à se concentrer sur les nouvelles à cause de ce dernier (Ferguson, 2007). Aujourd'hui encore, l'industrie audiovisuelle, notamment au Québec, peine à mettre en avant des personnes noires qu'elles aient les cheveux naturels ou non. En 2020, 75 cinéastes, actrices et acteurs noirs ont envoyé une lettre ouverte au gouvernement fédéral canadien pour demander la reconnaissance du racisme dans l'industrie audiovisuelle (La Presse Canadienne, 2022).

Cette sous-représentation des personnes de couleur et notamment des femmes noires ne touche pas seulement le genre télévisuel de l'information, de la météo et de tous types d'émissions qui nécessite des capacités journalistiques. La participante Ayane explique qu'il y a aussi un manque de représentation dans les émissions de télé-réalité. Elle prend notamment l'exemple de l'émission *Occupation Double*, une télé-réalité québécoise, qui consiste à faire cohabiter des hommes et des femmes, afin de former des couples :

Dans les médias que ce soit télévisuel, journaux, ce n'est absolument pas représentatif. Parce que nous on est de Montréal, il y a trop de gens différents. [...] J'aime bien la télé-réalité, j'ai déjà regardé "Occupation Double", ce genre de truc et tout, non il n'y a pas de représentation. Et quand il y en a une, c'est tellement stéréotypé que même nous on a honte. [...] Non vraiment pas de diversité et c'est triste quoi. – Ayane

Pourtant, que ce soit dans des émissions journalistiques ou de télé-réalité, les femmes noires aux cheveux naturels devraient se sentir représentées, car cela influe non seulement sur leur consommation des médias québécois, mais aussi sur leur estime de soi. Comme le dit la participante Darlie, « si je ne peux pas voir quelqu'un qui vit ma réalité, si je ne peux pas m'identifier avec quelqu'un dans la télé, je ne la regarde pas tout simplement. Ça veut dire que ça ne compte pas ma réalité » (Darlie). Comme Darlie, l'animatrice de télévision et de radio afro-canadienne Isabelle Racicot raconte que lorsqu'elle était adolescente, elle avait délaissé la télévision québécoise pour celle des États-Unis, car elle y trouvait des

personnalités auxquelles elle pouvait s'identifier (Lemieux, 2015). Comme le disent Johnson et Bankhead (2014b), cette sous-représentation rend les femmes noires, qui consomment ces médias, incapables de se considérer adéquates avec leurs cheveux naturels.

Toutefois, certaines participantes font une différence entre la télévision québécoise francophone et la télévision canadienne anglophone. Elles expliquent qu'elles se reconnaissent plus dans la version anglophone, qu'elle soit canadienne ou américaine que dans la version francophone. « *Je pense que c'est parce que les minorités ont beaucoup plus d'espace dans les milieux anglophones* » (Solène). Mariama expose les mêmes idées que Solène en nous racontant qu'elle voit une différence entre le Québec et le reste du pays.

Le Québec est particulier, surtout par rapport au reste du pays. Je trouve qu'on est en retard et c'est une des raisons pour laquelle j'ai arrêté de regarder la télévision québécoise, bien que j'aie grandi ici. [...] Je me suis rendu compte que dans l'univers médiatique québécois, il n'y avait personne comme moi. Je n'ai jamais vu à la télé québécoise ou au journal québécois, genre TVA, une femme qui avait les cheveux naturels. [...] Le seul moment où j'ai vu ça, c'était sur les chaînes anglophones, donc BBC, CTV et ça tu vois ce sont les chaînes de l'Ontario, de Toronto. Là, oui, j'en ai vu des femmes avec leurs cheveux naturels. Mais au Québec, non, jamais. - Mariama

Pourtant avec l'arrivée de plateformes alternatives comme Netflix ou Prime Video, qui sont diffusés partout dans le monde, on pourrait penser qu'il y aurait plus d'inclusivité, ces plateformes voulant pallier en tout point à la télévision traditionnelle. Cependant, ce n'est pas toujours le cas comme nous le montrent certaines participantes. Amanda nous explique que bien qu'il y ait quelques personnes aux cheveux naturels issues de la communauté noire dans les séries et films réalisés par Netflix, ou autre, cela reste souvent des personnes claires avec les cheveux bouclés, mais pas frisés. La représentation est là, mais à moitié, les participantes appellent cela une « inclusion à demi-mesure ».

Déjà sur Netflix, il n'y a pas beaucoup de personnes noires. Et puis quand il y a des personnes noires, ce sont des personnes claires. Et quand c'est clair, ça a les cheveux "3C". Donc je dirais que quand il y a une représentation de femme noire, c'est toujours une représentation pas foncée, donc c'est toujours des textures "3C". Donc je ne m'identifie pas vraiment. - Amanda

Amanda emploie ici le terme “3C” pour désigner une texture de cheveux naturels selon le tableau des types de cheveux de André Walker (voir lexique des cheveux naturels). Ces termes sont souvent utilisés par les participantes pour décrire la texture de leurs cheveux et celle qu’elles voient dans les divers médias. Les cheveux de la « catégorie 3 » sont bouclés. Les médias audiovisuels en voulant être plus inclusifs finissent par célébrer la représentation des femmes noires qui atteignent un certain « idéal » de beauté, soit celles qui ont un nez étroit, les cheveux pas très frisés et la peau plus claire, comme vu précédemment (Johnson et Bankhead, 2014b).

Cependant, malgré les nombreuses déceptions que les participantes et d’autres femmes noires expriment par rapport à la représentation des cheveux naturels dans les médias télévisuels québécois, canadiens ou sur des plateformes comme Netflix, il y a tout de même des progrès dans la matière, ce que félicitent les participantes. Elles expliquent que le peu de séries avec des filles aux cheveux naturels est un grand pas pour la culture afro et la normalisation des cheveux naturels. Ce sont des sources d’inspiration pour les femmes ayant ce type de cheveux, car elles peuvent alors reproduire les coiffures qu’elles voient. Maéva nous donne l’exemple de la série américaine *Insecure*, qui a pour personnage principal une femme noire à la peau foncée et aux cheveux frisés :

Récemment, il y a la série Insecure d’Issa Raye, elle, tu vois qu’elle a les cheveux naturels tout le temps. Et puis elle-même, je pense qu’elle a inspiré beaucoup de youtubeuses, parce qu’elle avait toujours des coiffures qui sortent de l’ordinaire dans la série. Des coiffures un peu plus élaborées avec ses cheveux naturels. Donc je pense que la série, ça a vraiment été un grand pas pour la culture, au niveau des coiffures qu’on peut faire. - Maéva

Les participantes ont parlé de la télévision et du cinéma, mais qu’en est-il des autres médias ?

En ce qui concerne le monde de la musique, elles sont divisées, certaines ne voient pas de différence dans la représentation entre le monde télévisuel et celui de la musique, vu que ces domaines restent énormément basés sur l’image. Pour Amy, par exemple, l’industrie de la musique est pire que celui du cinéma quant à la représentation des femmes noires aux cheveux naturels. Elle explique qu’au cinéma un minimum de diversité est requis du fait

de l'existence de différents rôles, même stéréotypés, tandis qu'elle observe que dans l'industrie de la musique, les chanteuses ont une apparence commune :

La musique, je trouve ça difficile, parce que je trouve que c'est pire qu'au cinéma. Parce qu'il y a encore moins de diversité dans les modèles de beauté. Je pense qu'au cinéma de par le fait que tu dois avoir des rôles différents, même si c'est pour toujours rester dans les clichés que je ne cautionne pas forcément, mais le cinéma, ça appelle à des rôles différents, à des personnages différents, types de formes, de corps différents. Alors que la musique, je trouve que les chanteuses, les rappeuses qu'on entend ont les mêmes looks. - Amy

En revanche, pour d'autres participantes, le monde de la musique est un excellent vecteur pour représenter les femmes noires, la culture afro et le naturel. Marjorie, trouve notamment que l'industrie musicale, notamment aux États-Unis, a beaucoup contribué au mouvement des cheveux naturels et que de nombreuses filles ont commencé à porter des coiffures afro pour imiter les chanteuses noires :

L'industrie musicale a joué dessus, en ce sens-là, elle a quand même donné beaucoup de poids à ce mouvement-là. Et aujourd'hui ce n'est absolument pas anodin de voir même des petites jeunes filles dire "je veux la même coupe de cheveux que telle chanteuse noire" et pousser la porte d'un magasin afro et demander à se faire coiffer pareil. Donc l'industrie musicale moi je trouve qu'en ce sens-là quand même, le hip-hop, R&B, rap, tous les dérivés d'aujourd'hui là en termes de musique afro, ça a beaucoup joué je trouve à ce niveau-là. Ça a beaucoup aidé, je trouve. - Marjorie

Pour Mariama, les artistes noires, même si elles ne portent pas leurs cheveux naturels, permettent d'accroître la représentation de la culture afro en la rendant plus *mainstream*. Et cela aide malgré tout à diffuser finalement les différents types de coiffures et vêtements afro, etc. Elle nous cite en exemple la chanteuse Beyoncé qui présente au travers de ses clips des femmes noires avec leurs cheveux naturels.

Beyoncé, elle n'est même pas naturelle. [...] Mais on voit avec ses albums, qu'elle a sortis récemment, qu'elle valorise l'identité africaine, le fait d'être noire. [...] Elle met de l'avant l'Africanité, le blackness. Et comme c'est une artiste qui est connue globalement, ses musiques vont être diffusées dans le monde entier, donc le monde entier va nous voir, va écouter nos sons. [...] Les différents styles d'habits ou de coiffures, ils l'auront vu, parce que Beyoncé, une star internationale, l'a montré. Elle n'est pas naturelle, elle

met des perruques, elle est blonde, mais ça ne l'empêche pas de promouvoir l'africanité. - Mariama

Pour les participantes qui ne se sentent pas représentées à la télévision, au cinéma, ou dans le monde de la musique, la montée d'Internet et des médias sociaux a été une bénédiction. En effet, Instagram, par exemple, a été très important pour elles dans leurs cheminements capillaires. Solène explique qu'elle se voit plus représentée sur les réseaux sociaux que dans les autres médias : « *médias sociaux, oui. Mais ça ne va jamais être dans la sphère publique* » (Solène). Amanda nous dit que lorsqu'elle voit des coiffures afro sur Instagram cela l'inspire : « *j'ai vu une fille sur Instagram qui avait fait ça sur ses cheveux et je me suis dit qu'il faut que je fasse ça sur ma tête* » (Amanda).

Outre Instagram, les participantes se sont beaucoup inspirées de blogs pour cheveux afro, qui ont le mérite d'exister, car cela les a énormément aidés. Katia nous parle de la franco-sénégalaise, Fatou Ndiaye, qui tient le blog Black Beauty et qui a, pour elle, été à l'origine de la discussion sur les cheveux afro. Son blog et ses collaborations avec de grandes marques ont permis d'accroître la représentation des femmes noires et des cheveux afro naturels.

Avec le mouvement des cheveux naturels des années 2010, on a observé une prolifération des réseaux sociaux en tant qu'espaces de « culture participative ». Les réseaux sociaux et blogs sont alors devenus des médias alternatifs accordant aux femmes noires naturelles plus de visibilité et leur dédiant un espace commun où leurs voix peuvent être entendues. Ces espaces favorisent l'apprentissage et l'échange de pensées positives et d'appréciation (Cruz-Gutiérrez 2019).

Bien que les médias de tous types montrent de plus en plus de femmes noires avec leurs cheveux naturels, cela reste encore trop timide et parfois mal exécuté, notamment dans l'industrie de l'audiovisuel. Il est donc essentiel, pour les participantes, que le mouvement naturel continue de prospérer afin d'accroître la représentation des femmes noires aux cheveux naturels dans les médias. Cependant, il faut absolument se questionner sur les aprioris inhérents au mouvement qui devrait prôner le naturel de toutes les femmes noires et de tous les types de cheveux afro.

4.3.3 Un mouvement qui peine à être inclusif

Le mouvement des cheveux naturels a été, comme expliqué dans les parties précédentes, l'élément déclencheur pour certaines participantes dans leur choix de revenir aux cheveux naturels. Il a été pour d'autres un moyen de s'éduquer sur leurs cheveux et d'établir un lien avec l'histoire des personnes noires. Et pour les dernières, ce mouvement les a tout simplement aidés à découvrir des coiffures, des produits et méthodes de soin des cheveux naturels. Le mouvement en se globalisant a aussi permis une représentation accrue des femmes noires aux cheveux naturels. Cependant, comme pour les médias audiovisuels, les participantes trouvent que ce mouvement met en avant un certain type de femmes naturelles. La réalité actuelle du mouvement des cheveux naturels est qu'il fait la promotion d'un naturel unique (Walcott, 2021). Amanda explique :

Il y a un standard du cheveu naturel qui est promu, et qui est un peu imposé à tout le monde, et c'est celui-là, que tout le monde veut atteindre. Et je trouve qu'à un moment ça devient oppressant. Il est important de savoir où s'arrêter et de savoir que le naturel, c'est propre à soi-même. – Amanda

Cette promotion du naturel unique est due aux critères de beauté. Les cheveux frisés n'étant pas encore à 100% acceptés, le mouvement naturel aurait pris comme figure des filles aux cheveux bouclés de manière à être plus présentables. Aussi, comme dans le milieu de la télévision et de la musique, les femmes noires aux cheveux moins frisés sont mises en avant par ce mouvement. Cela nous ramène encore une fois au texturisme, expliqué précédemment, qui a réussi à s'insérer au sein même d'un mouvement qui est censé prôner la beauté naturelle de toutes les femmes noires. Solène explique que le colorisme et le texturisme étant des formes de discrimination très présentes au sein même de la communauté noire, les femmes noires plus claires et aux cheveux moins frisés sont devenues peu à peu le visage du mouvement naturel, en invisibilisant malheureusement les femmes plus foncées, aux cheveux plus frisés :

Quand les gens regardent natural hair (sur Internet) ils vont plus voir un type de boucle plus loose. Est-ce que tu vas voir des boucles "4C" comme visage du mouvement ? Non. [...] Mais aujourd'hui le mouvement naturel, je trouve que oui il y a du colorisme là-dedans, oui, il y a du texturisme là-dedans. - Solène

Cette distinction faite au sein même du mouvement naturel n'est pas dite, mais les participantes la ressentent dans la façon dont leur naturel est perçu et traité. Amanda explique :

Et puis même à l'école, c'était en mode oui, allons naturel, mais il y a quand même une certaine façon d'être naturel. Moi, j'avais les cheveux courts et "4C". Mes cheveux n'étaient pas vraiment aimés. Oui, tout le monde est naturel, mais je sentais qu'il y avait une différence entre la fille qui a les cheveux "3C" et qui a les cheveux longs et moi. Je n'étais pas vu de la même façon, ce n'était pas clair et ce n'était pas dit, mais ça se ressentait. Il y avait clairement une différence de comment j'étais traitée, comment les autres étaient traités. – Amanda

Les participantes déplorent toutes la promotion d'un naturel unique. Certaines estiment que le mouvement ne permet pas encore de faire accepter tous les types de cheveux afro naturels, et pour Solène, il n'a pas encore atteint son pic, car il reste encore du chemin avant que tous les types de cheveux afro naturels soient approuvés dans toutes les sphères de la société. « *Ce que le mouvement est censé faire, on n'y est pas encore, il n'y a pas encore une grande acceptation du cheveu naturel* » (Solène). Pour Darlie, les modèles de représentation ne sont pas encore assez nombreux, et les célébrités noires influentes ne montrent pas toujours leurs cheveux naturels. Elle précise que de nombreuses femmes noires suivent encore beaucoup les tendances et observent ce que font les célébrités :

Quand tu vois Cardi B, Beyoncé, quand tu vois les grandes stars les plus influentes, elles ont des cheveux lisses qui leur arrivent jusqu'aux fesses. [...] Je n'ai rien contre ça, comme j'ai dit c'est à la personne de faire ce qu'elle veut de son corps. Par contre, j'ai bien peur que ce nouveau marché chinois et brésilien vienne tout chambouler et qu'on voie une sorte de retour des cheveux lisses. [...] On sait très bien que tu les portes pour te sentir belle à l'image de Beyoncé ou de Cardi B. - Darlie

Un phénomène qui est aujourd'hui de plus en plus remarqué est le « retour au défrisage ». En effet, de plus en plus de femmes déclarent sur les réseaux sociaux qu'elles quittent le mouvement naturel et qu'elles retournent aux défrisants et aux lissages réguliers. Aucune de mes participantes n'a envisagé de le faire, mais pour les femmes noires observées notamment sur YouTube, qui le souhaitent ou qui sont réellement retournées aux défrisages, les raisons sont diverses. Celles qui reviennent le plus dans les vidéos YouTube analysées et dans deux articles sont les suivants : (1) le soin des cheveux naturels prend

trop de temps et d'effort (Celeste, 2021 ; With Love From Rose, 2021 ; Biakolo, 2021). (2) La frustration de ne pas obtenir les mêmes résultats que les Youtubeuses naturelles populaires après avoir utilisé les produits que ces dernières vantaient (TwoLaLa, 2020 ; All About Ash, 2020 ; Walcott, 2021). (3) La dernière raison est l'énorme frustration par rapport à leur texture de cheveux, trop différente de celle des filles populaires du mouvement (TwoLaLa, 2020 ; Biakolo, 2021 ; Walcott, 2021).

La mention des deux dernières raisons citées ci-dessus met en avant le même problème qui a été aussi mentionné par les participantes, à savoir la promotion d'un naturel unique au sein du mouvement. Bien que le mouvement naturel ait permis à de nombreuses femmes noires d'accepter leurs cheveux afro et de les porter ainsi, il reste encore trop oppressant et excluant pour les femmes noires qui ont des cheveux très frisés.

CHAPITRE 5 : DISCUSSION

Les grands thèmes du mémoire étaient le « passage au naturel », l'identité et la représentation. Dans le premier thème, nous avons pu découvrir les parcours des participantes qui les ont menées à “passer aux cheveux naturels”. Certaines l'ont fait par souci de santé, d'autre par esthétisme, mais toutes les histoires des participantes nous font comprendre que bien que “retourner” à ses cheveux naturels puisse paraître simple, c'est un cheminement semé d'embûches. Que ce soit le regard des autres, le poids de la symbolique ou l'implication nécessaire, les participantes ont toutes rencontré des obstacles. Le second thème nous a montré que l'identité des femmes noires peut être liée à l'intersectionnalité dont il est important de comprendre les enjeux. Les cheveux naturels des femmes noires sont un reflet de qui elles sont, de leur identité de genre et d'ethnie. Le dernier thème nous a permis d'examiner les manquements de la société en ce qui concerne la représentation des femmes noires aux cheveux naturels, notamment dans le milieu audiovisuel, mais aussi dans la vie de tous les jours et au sein même du mouvement qui est censé les représenter.

Bien que ce mémoire nous ait éclairés sur le vécu des femmes noires naturelles au Canada, il comporte certaines limites. Premièrement, il est centré sur les femmes noires du Québec, même si elles ont des origines différentes. Cela a permis d'étudier le sujet des cheveux naturels dans le contexte québécois et francophone qui n'est que très peu, voire jamais abordé dans la littérature scientifique. Cependant, plusieurs participantes ont mentionné le contexte du Canada anglophone comme étant différent au niveau de la place laissée aux populations minoritaires. Il serait donc intéressant de faire une recherche qui questionnerait les femmes noires habitant dans le Canada anglophone.

Le contexte de la Covid-19 a aussi limité le recrutement et le suivi des participantes. Toutes les entrevues n'ont pas pu être effectuées sur le terrain ethnographique. De plus, le nombre restreint des participantes (10) ne permet pas de généraliser les grandes découvertes à la population des femmes noires canadiennes.

Pour finir, toutes les participantes interrogées avaient entre la vingtaine et la trentaine, ce qui était très intéressant par rapport au fait que le dernier mouvement naturel des années

2010 s'est développé pendant l'adolescence et le début de l'âge adulte de ces dernières, soit la période où elles sont devenues tout à fait autonomes et ont pu s'occuper de leurs cheveux elles-mêmes. Cependant, il serait intéressant d'explorer, dans des recherches futures, des tranches d'âge plus variées de manière à comprendre, si c'était le cas, quelles ont été les motivations des générations précédentes pour se défriser les cheveux pendant de nombreuses années et quels sont les impacts observés aujourd'hui. Cela permettrait aussi de voir l'évolution de la consommation liée aux cheveux afro.

L'étude offre cependant des contributions importantes dans le domaine de la recherche et ouvre la discussion sur le mouvement naturel, l'identité des femmes noires et les discriminations qui s'imprègnent dans la consommation. Il est important de revenir sur ces thèmes, de prendre en compte les travaux effectués dessus et de comprendre les implications.

5.1 L'identité des femmes noires

Le « passage au naturel » est lié à l'identité des femmes noires comme nous avons pu le voir, un sujet qui est de plus en plus mentionné dans la littérature scientifique, notamment par les chercheurs.euses féministes. Ce mémoire s'est beaucoup appuyé sur les travaux de bell hooks, ainsi que sur ceux qui citent l'intersectionnalité.

L'identité des femmes noires passe par le fait qu'elles sont en même temps noires et femmes (Amos et Parmar, 2005). Cependant, les femmes noires ne sont souvent pas incluses dans les discussions féministes comme le fait remarquer bell hooks (1981). Dans son livre *Ain't I A Woman* (1981), bell hooks explique que lors des premières revendications féministes, les femmes noires américaines sont restées silencieuses. La raison était qu'à cette époque, elles ne voyaient pas leur condition de femme comme un aspect important de leur identité. Elles avaient été conditionnées à penser ainsi : « *Racist, sexist socialization had conditioned us to devalue our femaleness and to regard race as the only relevant label of identification* » (p.15).

Dans ce mémoire, la même chose a été constatée. Les participantes expliquent qu'elles se sentent plus "noires" que "femmes", car elles ne sont pas souvent incluses dans les discussions sur les femmes au Canada alors que le fait d'être noire est la première chose observée. Elles expriment leur identité en se basant sur le regard d'autrui. Cependant, elles ne renient pas leur identité féminine pour autant, elles se considèrent toutes comme des femmes noires, avec une préférence pour le terme anglophone *black women*, car ces deux identités de genre et de race sont indissociables pour elles.

En ce qui concerne les cheveux naturels, de nombreux auteurs.trices expliquent que les cheveux jouent un rôle important dans l'identité des femmes noires. Notamment au travers des traitements péjoratifs que subissent ces femmes par rapport à leur type de cheveux et qui entravent le développement de leur identité raciale (Almeida Junco et Guillard Limonta, 2020), mais aussi de leur estime de soi (hooks, 1988). Les pratiques de soins capillaires et les coiffures prennent une grande importance dans le développement des identités des femmes noires (Ndichu et Upadhyaya, 2019). Les choix de coiffures et la texture de leurs cheveux ont aussi une dimension historique, politique, sociale et culturelle (Thompson, 2009).

Ce mémoire montre que porter les cheveux au naturel permet aux participantes d'affirmer leur féminité ainsi que leur appartenance à la communauté noire. La texture de leurs cheveux et leurs différentes coiffures sont représentatives de leurs héritages ethniques et culturels. Elles expliquent que le temps passé dans les cheveux et les soins apportés à ces derniers sont grandement représentatifs de la patience et de la résilience de la femme noire. Il y a une certaine identité noire unificatrice qui se retrouve dans les soins prodigués aux cheveux, que les personnes concernées soient d'origines africaines ou afrodescendantes.

Les participantes encouragent toutes les femmes noires à s'informer davantage sur l'histoire des coiffures et leurs significations, étant intimement liées à l'identité ethnique et culturelle. Elles les incitent à voir les cheveux afro comme faisant partie de l'identité, comme ayant une valeur très spirituelle, mais aussi comme quelque chose de simplement esthétique, comme une parure, un accessoire.

Ce mémoire appelle donc à plus de recherches sur les femmes noires et leurs expériences, mais aussi sur la notion d'intersectionnalité. Il nous montre que plusieurs choses sont intimement liées à l'identité, comme les cheveux. Il serait intéressant de trouver d'autres liens entre l'identité et divers aspects des personnes.

Le mémoire ne traitant que des femmes noires, il serait aussi intéressant d'aborder dans une recherche future l'expérience des hommes noirs qui se sont défrisés les cheveux par le passé. Les raisons du défrisage sont-elles les mêmes chez les hommes ? Il serait intéressant de voir si les enjeux, pressions, incitatifs et attentes sont similaires.

5.2 Le mouvement naturel du point de vue des participantes

Le mouvement naturel a été abordé par plusieurs auteurs.trices du domaine des études culturelles et par plusieurs auteurs.trices féministes. L'aspect politique du mouvement a souvent été mentionné, comme dans les recherches de Baird (2021) et White (2005), qui expliquent que le mouvement naturel des années 60 accompagnait le mouvement américain des droits civiques et que la réappropriation du cheveu frisé avait un réel impact politique. Cependant, les auteurs.trices s'accordent tous sur le fait que celui des années 2010 est moins axé sur la politique et prône plus l'acceptation de soi, la célébration du cheveu naturel et le rejet des normes de beauté eurocentriques (Norwood, 2018 ; Orey et Zhang, 2019).

Dans ce mémoire, nous constatons que les participantes ont décidé de "passer au naturel" pour diverses raisons, que ce soit pour des raisons de santé, de mode, d'envie de changement, etc. Le mouvement a aidé certaines d'entre elles à se réapproprier leur chevelure naturelle, il a permis à d'autres de se rendre compte de l'importance et de la symbolique des cheveux afro naturels et il a donné aux dernières la possibilité de découvrir et d'essayer de nouveaux styles et produits capillaires en rendant les soins pour cheveux afro naturels plus populaires. Malgré tout cela, le « passage au naturel » reste un chemin sinueux et les participantes ont dû et doivent encore faire de gros efforts pour vivre avec leurs cheveux naturels. La mondialisation de ce mouvement qui s'est fait et continue de se faire notamment au travers des réseaux sociaux (Mitchell-Walthour, 2020) permet aux

femmes noires de créer des communautés en ligne et de pouvoir se prodiguer mutuellement des conseils. Les participantes ont pu notamment découvrir des produits et des coiffures grâce à cela. Le rejet des normes de beauté dominantes prôné par le mouvement naturel est aussi une sorte de cassure avec la culture de respectabilité dans laquelle la génération des parents des participantes a été élevée et avec les normes qu'ils ont dû suivre pour ne pas être exclus de la société.

Cependant, un aspect du mouvement naturel encore trop peu abordé dans la littérature scientifique et non scientifique est apparu dans ce mémoire. C'est l'incapacité de ce mouvement à représenter et à rendre acceptables tous les types de cheveux afro naturels. De nombreuses participantes nous ont fait part de la sous-représentation dans ce mouvement des femmes noires aux cheveux très frisés (dits "4C"). Aussi, celui-ci n'a pas encore atteint son objectif qui est de faire accepter tous les types de cheveux naturels, du plus lisse au plus frisé. D'ailleurs, de plus en plus de femmes noires qui étaient naturelles quittent le mouvement pour retourner aux défrisages, car il prône malheureusement un "naturel unique" qui est impossible à atteindre pour les filles aux cheveux très frisés. Le texturisme est encore trop présent dans le mouvement et les personnes ayant les textures les moins frisées sont à ce jour le visage du mouvement.

Ce mémoire invite donc à plus de recherches sur les idéologies qu'on retrouve derrière les mouvements et sur la symbolique que peut avoir l'adhésion à un mouvement. Il serait intéressant de creuser aussi la question du naturel, qui, comme nous l'avons vu au travers des discours des participantes, n'a rien d'évident.

5.3 Les discriminations et préjugés qui s'imprègnent dans la consommation

L'aspiration de cette étude était de comprendre le « passage aux cheveux naturels » des femmes noires au Canada. Plusieurs auteurs.trices en CCT et en études postcoloniales se sont intéressés.ées aux préjugés et tensions auxquels ces femmes devaient faire face lorsqu'elles décidaient de « revenir à leurs cheveux naturels ».

Des résultats de la recherche en CCT de Ndichu et Upadhyayapar (2019) ont émergé des tensions multiples auxquelles les femmes noires kenyanes font face lorsqu'elles choisissent de passer au « naturel ». Que ce soit l'opposition de personnes d'une génération plus ancienne ou encore les normes de beauté et idéaux eurocentriques toujours présents dans un Kenya postcolonial, les femmes noires kenyanes reprennent un sentiment de pouvoir et d'indépendance en « passant au naturel ». Des résultats de la recherche en CCT de Rocha, Schott et Casotti (2016), recherche réalisée au Brésil, ont émergé les constats que les femmes noires apprennent dès le plus jeune âge qu'elles devront faire face à des stigmatisations tout au long de leur vie, notamment par rapport à une tension fondamentale qui se trouve dans la consommation liée aux cheveux. Que les femmes noires décident de se défriser les cheveux pour s'intégrer socialement ou qu'elles décident de résister aux normes de beauté et de garder leurs cheveux naturels, leur consommation est impactée. La recherche de Cruz-Gutiérrez (2019), du domaine des études postcoloniales, a quant à elle montré que l'opposition binaire « bons/mauvais » cheveux a été pendant des siècles un outil épistémologique utilisé pour juxtaposer les beautés occidentale et noire, en dévalorisant le statut de la beauté noire.

Dans ce mémoire, il s'avère que, tout comme au Kenya et au Brésil, les femmes noires du Canada, qu'elles soient originaires d'Afrique, d'Europe, d'Amérique du Nord ou des Antilles, font face à des difficultés lorsqu'elles « passent au naturel ». Le défrisage et le lissage réguliers, ayant servi à rendre les cheveux des participantes plus présentables depuis leur enfance, sont des « outils » qui appuient l'hégémonie des normes de beauté eurocentriques. Le « passage aux cheveux naturels » est donc une opposition aux normes de beauté au Canada.

Les autrices Ndichu et Upadhyayapar (2019) soulignent aussi le rôle de divers éléments socioculturels et institutionnels, tels que la famille, les amis, les institutions religieuses, les écoles et les salons de coiffure dans l'élaboration des expériences liées aux soins capillaires des femmes noires, mais ne s'attardent pas dessus.

Quant à ce mémoire, il relève que les familles et les amis de plusieurs des participantes les poussaient, sans forcément le réaliser, à se défriser les cheveux ou à se les lisser constamment. Les commentaires et remarques émis créaient une pression. Les

commentaires négatifs sur les textures trop frisées des cheveux des participantes provoquaient un sentiment de culpabilité chez elles, car elles croyaient poser problème à leurs parents lors du processus de coiffage. Mais les commentaires positifs aussi émis sur la « beauté » du cheveu lissé créaient cette même pression sociale les incitant à se défriser ou se lisser les cheveux. Les normes de beauté se manifestent tout aussi bien par des pressions positives que négatives.

Les pressions sociétales se situent quant à elles dans les médias et le marché en général. Comme disent Rocha, Schott et Casotti, les consommatrices ne peuvent pas trouver de produits et de services appropriés pour leurs cheveux naturels, elles ne se voient pas représentées par les médias et le marché ne semble pas leur correspondre. La « réalité » des femmes noires aux cheveux naturels est donc limitée par le marché. Dans ce mémoire nous voyons que les institutions comme les salons de coiffure, les entreprises et le marché peinent à répondre aux besoins des femmes noires aux cheveux naturels, qui constituent pourtant un segment rentable.

Ce mémoire appelle donc à plus de recherches sur d'autres groupes qui ont été minorisés ou stigmatisés, de manière à comprendre la réalité de ces populations et les pressions qui peuvent leur être imposées.

5.4 Contributions théoriques

En conclusion, il est important aussi pour les chercheurs.euses en études postcoloniales de se pencher sur les cheveux afro naturels, car le monde d'aujourd'hui découle du monde d'hier. Ainsi, les préjugés et stéréotypes associés par le passé aux cheveux afro naturels continuent d'impacter aujourd'hui l'identité et le quotidien des femmes noires.

Il est important pour les chercheurs.euses en CCT et les chercheurs.euses en féminisme d'étudier l'expérience des femmes issues de minorités racisées, en particulier celle des femmes noires, car elle est singulière et différente de tout autre groupe ethnique, notamment par rapport à l'intersectionnalité. Il faut noter aussi que la consommation de

ces femmes a non seulement des origines socioculturelles et historiques, mais elle est encore aujourd'hui très limitée par le marché.

Pour finir, ce mémoire est nécessaire en marketing, car trop peu de marques spécialisées pour les cheveux afro se lancent sur le marché canadien, peu de médias mettent en lumière les cheveux naturels. De plus, la voix des populations noires est encore trop peu écoutée. L'étude des cheveux naturels des femmes noires permet aux praticiens de connaître les aspirations profondes de ces populations et de répondre à leurs besoins. Dans le contexte du mouvement naturel et de BLM, il est important de comprendre comment réduire les préjugés et promouvoir des perceptions positives des cheveux naturels afro dans le marketing et dans la société en général.

CHAPITRE 6 : CONCLUSION

Pour conclure, nous avons vu que le rapport qu'ont de nombreux Africains et Afrodescendants.es avec leurs cheveux naturels est complexe et qu'il découle en partie de dimensions sociohistoriques et politiques liées au colonialisme et à la classification des races.

Le cheveu est quelque chose qui peut sembler anodin, mais au travers des discours des participantes, on constate que celui de la femme noire dépasse la simple notion de cheveu. En effet, le cheveu afro naturel permet de transmettre des gestes, des soins, une histoire, une culture. Il permet aussi aux femmes noires de redéfinir leurs beautés, de s'affranchir des politiques de respectabilité et des standards de beauté eurocentriques.

Les récits des participantes montrent qu'il reste cependant encore du chemin à faire pour que les cheveux afro naturels soient acceptés dans toutes les sphères de la vie, en particulier au travers des médias et du marché. Les cheveux afro naturels doivent être valorisés au sein même des communautés noires et des différentes sphères de la société.

Ce mémoire a ouvert la voie vers plus de recherches sur les liens entre l'identité et les cheveux, la complexité de l'intersectionnalité, mais aussi les pressions que subissent au quotidien de nombreuses communautés racisées.

BIBLIOGRAPHIE

- Afrocenchix Team (2018, 25 octobre). *Protective Styling: What Every Natural Needs to Know* [billet de blogue], Afrocenchix. Récupéré de <https://afrocenchix.com/blogs/afrohair/protective-styling-what-every-natural-needs-to-know>
- All About Ash, (2020). *Why I Relaxed My Natural Hair + Signs That You May Want To Relax Your Natural Hair | Allaboutash* [vidéo], YouTube. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=bgLTJCqEJG0&t=1254s>
- Almeida Junco, Yulexis et Norma R. Guillard Limonta (2020). « The importance of Black feminism and the theory of intersectionality in analysing the position of afro descendants », *International Review of Psychiatry*, vol. 32, no. 4, p. 327-333.
- Amos, Valerie, et Parmar, Pratibha (2005). « Challenging Imperial Feminism », *Feminist Review*, vol. 80, no. 1, p. 44-63.
- Arnould, Eric J. et Craig J. Thompson (2005). « Consumer Culture Theory (CCT): Twenty Years of Research », *Journal Of Consumer Research*, vol. 31, no. 4, p. 868-882.
- Arnould, Eric J., Linda Price et Risto Moisio (2006). « Making contexts matter: Selecting research contexts for theoretical insights », *Handbook of Qualitative Research Methods in Marketing*, p.106-125.
- Astous, Alain d' (2019). *Le Projet De Recherche En Marketing*, 6^e éd., Montréal, Chenelière éducation.
- Aubin-Auger, Isabelle, Alain Mercier, Laurence Baumann, Anne-Marie Lehr-Drylewicz, Patrick Imbert et Laurent Letrilliart (2008). « Introduction à la recherche qualitative », *Exercer*, vol. 19, no. 84, p. 142-145.
- Azraly (n.d.). *Lexique et vocabulaire du cheveu crépu* [billet de blogue], Azraly. Récupéré de <https://www.azraly.com/fr/lexique-du-cheveu-afro>
- Bailey, Moya et Trudy (2018). « On misogynoir: citation, erasure, and plagiarism », *Feminist Media Studies*, vol. 18, no. 4, p. 762-768.
- Baird, Melissa L. (2021). « Making Black More Beautiful’: Black Women and the Cosmetics Industry in the Post-Civil Rights Era », *Gender & History*, vol. 33, no. 2, p. 557-574.
- Banks, Ingrid (2000). *Hair Matters: Beauty, Power, and Black Woman’s Consciousness*, New York, New York University Press.
- Belk, Russell, Eileen Fischer, et Robert V. Kozinets (2013). *Qualitative Consumer and Marketing Research*, London, SAGE Publications.

- Bellinger, Whitney (2007). « Why African American women try to obtain ‘good hair’ », *Sociological Viewpoints*, vol. 23, p. 63-72.
- Bernstein, Robin (2011). *Racial Innocence: Performing American Childhood from Slavery to Civil Rights*, New York, New York University Press.
- Biakolo, Kovie (2021, 20 août). « Why Some Black Women Are Going Back to Relaxers », *Allure*, section The Melanin Edit. Récupéré de <https://www.allure.com/story/black-women-leaving-natural-hair-movement-relaxers>
- Bilge, Sirma (2009). « Théorisations féministes de l’intersectionnalité », *Diogène*, vol. 225, no. 1, p. 70-88.
- Bosley, Rawn E., Chelsea Rain St. Claire, et Kayla St. Claire (2017). « Developing a Healthy Hair Regimen II: Transitioning to Chemical-Free Styling (To Natural Hair) and Prevention of Hair Trauma », dans Crystal Aguh et Ginette Okoye (dir.), *Fundamentals of Ethnic Hair*, Switzerland, Springer, p. 91-101.
- Bourdieu, Pierre (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l’action*, Paris, Le Seuil.
- Brown, Nadia E., et Danielle Casarez Lemi (2021). « Afro-Textured Hair and the CROWN Act », dans *Sister Style: The Politics of Appearance for Black Women Political Elites*, New York, Oxford University Press.
- Byrd, Ayana, et Lori Tharps (2001). *Hair Story: Untangling the Roots of Black Hair in America*, London, Palgrave Macmillan.
- Byrne, Michelle (2001). « Sampling for Qualitative Research », *AORN Journal*, vol. 73, no. 2, p. 494-498.
- Castra, Michel (2012). « Identité », *Les 100 mots de la sociologie* [En ligne]. Récupéré de : <http://journals.openedition.org/sociologie/1593>
- CBC News (2020, 31 Décembre). « Montreal pharmacy apologizes after 'mistakenly' identifying Black hair care products as non-essential », *CBC* [en ligne], section Montréal. Récupéré de <https://www.cbc.ca/news/canada/montreal/uniprix-black-hair-products-non-essential-1.5858636>
- Celeste, Candice (2021). *My natural hair journey is OVER*. [vidéo], YouTube. Récupéré de https://www.youtube.com/watch?v=7cIsuCmQS4c&ab_channel=CandiceCeleste
- Chapman, Yolanda M. (2007). “*I am not my hair! Or am I?*”: *Black women’s transformative experience in their self perceptions of abroad and at home*, [mémoire de maîtrise], Georgia, Georgia State University.
- Chiche, Alice (2020, 18 août). « Changer le monde, une boucle à la fois », *Métro* [en ligne], section Inspiration. Récupéré de <https://journalmetro.com/inspiration/manger-et-boire-local/2501403/nancy-falaise/>

- Council, LaToya D., Chelsea Johnson, Karina Santellano, et Hajar Yazdiha (2020). « Linking Contexts, Intersectionality, and Generations: Toward a Multidimensional Theory of Millennials and Social Change », *Sociological Perspectives*, vol. 63, no. 3, 486-495.
- Cranston-Bates, Melissa H. (2012). *The natural hair transformation: a journey of resilience and resistance*, [mémoire de maîtrise], Northampton, Smith College.
- Crenshaw, Kimberle (1989). « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice », *Univ. of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, no. 1, p. 139-167.
- Cruz-Gutiérrez, Cristina (2019). « Hair Politics in the Blogosphere: Safe Spaces and the Politics of Self-Representation in Chimamanda Adichie's Americanah », *Journal of Postcolonial Writing*, vol. 55, no. 1, p. 66-79.
- Dabiri, Emma (2019). *Don't touch my hair*. UK, Penguin Books Ltd.
- Darwin, Charles (1981). *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*. REV-Revised, New Jersey, Princeton University Press.
- Dash, Paul (2006). « Black hair culture, politics and change », *International Journal of Inclusive Education*, vol. 10, no. 1, p. 27-37.
- Dickerson, Victoria (2004). « Young Women Struggling for an Identity », *Family process*, vol. 43, p. 337-348.
- Douglas, Annyella, Amanda A. Onalaja, et Susan C. Taylor (2020). « Hair Care Products Used by Women of African Descent: Review of Ingredients », *Cutis*, vol. 105, no. 4, p. 183-188.
- Ebong, Ima (2001). *Black Hair: Art, Style, and Culture*, New York, Universe Publishing.
- Ebron, Paulla A. (1999). « Hair Raising: Beauty, Culture, and African American Women », *Signs*, vol. 24, no. 2, p. 545-547.
- Ephgrave, Nicole (2016). « On women's bodies: Experiences of dehumanization during the Holocaust », *Journal of Women's History*, vol. 28, no. 2, p. 12-32.
- Ferguson, Renee (2007). « A Dilemma for Black Women in Broadcast Journalism », *Nieman Reports*, vol. 61, no. 2, p. 80-81.
- Fournier, Marcel (2012). « Bourdieu, la raison et la rationalité », *Cités*, vol. 51, no. 3, p. 115-128.
- Garrin, Ashley R., et Sara B. Marcketti (2018). « The Impact of Hair on African American Women's Collective Identity Formation », *Clothing and Textiles Research Journal*, vol. 36, no. 2, p. 104-118.

- Gioia, Dennis A., Kevin G. Corley, et Aimee L. Hamilton (2012). « Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology », *Organizational Research Methods*, vol. 16, no. 1, p. 15-31.
- Gramsci, Antonio (1999). « Observations on certain aspects of the structure of political parties in periods of organic crisis », dans Quentin Hoare et Geoffrey Smith (éd.), *Selections from the prison notebooks*, London, ElecBook, p. 450-462.
- Green, Jeff (2020, 23 septembre). « Natural Black hair is back in fashion in America in the coronavirus era », *The Print* [en ligne], section World. Récupéré de <https://theprint.in/world/natural-black-hair-is-back-in-fashion-in-america-in-the-coronavirus-era/508674/>
- Griffin, Rakim (2021). *Light skin is the Right Skin? and Long Hair Don't Care?: An Investigation of Colorism and Texturism Amongst Black and Latina Women*, [Senior Projects], Annandale-on-Hudson, Bard College.
- Harrison, Robert L., Kevin D. Thomas, et Samantha N. N. Cross, (2015). « Negotiating cultural ambiguity: The role of markets and consumption in multiracial identity development », *Consumption Markets & Culture*, vol. 18, no. 4, p.301-332.
- Hesse-Biber, Sharlene N., et Patricia Leavy (2011). « In-Depth Interview », dans *The Practice of Qualitative Research*, 2nd edition, Thousand Oaks, CA, Sage, p. 93-129.
- Hill Collins, Patricia (2000). *Black feminist thought: knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*, New York, Routledge.
- Hirschman, Elizabeth C. (2002). « Hair As Attribute, Hair As Symbol, Hair As Self », dans Pauline Maclaran (dir.), *Gender and Consumer Behavior*, vol. 6, Paris, Association for Consumer Research, p. 355-366.
- Holton, Mark (2020). « On the Geographies of Hair: Exploring the Entangled Margins of the Bordered Body », *Progress in Human Geography*, vol. 44, no. 3, p. 555-71.
- hooks, bell (1981). *Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*, Boston, South End Press.
- hooks, bell (1988). « Straightening Our Hair », *Avant-Garde Z Magazine*.
- hooks, bell (1989). « From Black Is a Woman's Color », *Callaloo*, no. 39, p. 382-388.
- hooks, bell (1995). *Killing Rage*, New York, Holt & Company.
- hooks, bell (2015). *Sisters of the yam: Black women and self-recovery*, 3^e éd., New York, Routledge.
- Hunter, Margaret (2013). « The Consequences of Colorism », dans Ronald Hall (dir.), *The Melanin Millennium*, Dordrecht, Springer.

- Jackson, Cassandra (2012, 13 juin). « Is Natural Hair the End of Black Beauty Culture? », *Huffington Post* [en ligne]. Recupéré de http://www.huffingtonpost.com/cassandra-jackson/natural-hair-black-beauty_b_1593548.html.
- Jeffries, Rhonda, et Devair Jeffries (2014). « Reclaiming Our Roots: The Influences of Media Curriculum on the Natural Hair Movement », *Multicultural Perspectives*, vol.16, p.160-165.
- Jeynes, William H. (2011). « Race, Racism, and Darwinism », *Education and Urban Society*, vol. 43, no. 5, p. 535-59.
- Johnson, Alexis, Rachel Godsil, Jessica MacFarlane, Linda Tropp, et Phillip Goff (2017). « The ‘Good Hair’ Study: Explicit and Implicit Attitudes Toward Black Women’s Hair », *Perception Institute*, p. 1-15.
- Johnson, C. (2016, 15 mars). « Kinky, Curly Hair: A Tool of Resistance across the African Diaspora », *The Conversation*. Récupéré de <http://theconversation.com/kinky-curly-hair-a-tool-of-resistance-across-the-african-diaspora-65692>.
- Johnson, Tabora A. et Bankhead, Teiahsha (2014a). « Hair It Is: Examining the Experiences of Black Women with Natural Hair », *Open Journal of Social Sciences*, vol. 2, no. 1, p. 86-100.
- Johnson, Tabora A. et Bankhead, Teiahsha (2014b). « Self-esteem, hair esteem and Black women with natural hair », *International Journal of Education and Social Science*, vol. 1, no 4, p. 92-102.
- Joseph-Salisbury, Remi, et Laura Connelly (2018). « ‘If Your Hair Is Relaxed, White People Are Relaxed. If Your Hair Is Nappy, They’re Not Happy’: Black Hair as a Site of ‘Post-Racial’ Social Control in English Schools », *Social Sciences*, vol. 7, no. 11, p. 219-232.
- Kakonge, Donna (2012). « The Politics of Beauty », *The Online Journal Of New Horizons In Education*, vol. 2, no. 1, p. 43-52.
- Kelch-Oliver Karia, et Leigh A. Leslie (2007). « Biracial Females' Reflections on Racial Identity Development in Adolescence », *Journal of Feminist Family Therapy*, vol. 18, no. 4, p. 53-75
- Kilson, Marion, et Florence Ladd (2009). *Is that your child?: mothers talk about rearing biracial children*, Lanham, Lexington Books.
- King, Vanessa, et Dieynaba Niabaly (2013). « The Politics of Black Womens' Hair », *Journal of Undergraduate Research at Minnesota State University, Mankato*, vol. 13, no. 4, p. 2-19.
- La Presse Canadienne (2022, 15 février). « Encore du chemin à faire pour la représentativité dans l’industrie du divertissement », *Radio-Canada* [En ligne], section

- Arts. Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1862544/representativite-cinema-television-canada-communautés-couleur-noires>
- Lemieux, Marc-André (2015, 23 septembre). « Isabelle Racicot déplore le manque de diversité à la télé québécoise », *Le Journal de Montréal* [En ligne], section Spectacles. Récupéré de <https://www.journaldemontreal.com/2015/09/23/isabelle-racicot-deploire-le-manque-de-diversite-a-la-tele-quebecoise>
- Lester, Neal A. (2000). « Nappy Edges and Goldy Locks: African-American Daughters and the Politics of Hair », *The Lion and the Unicorn*, vol. 24, no. 2, p. 201-224.
- Lewis, Marva L. (1999). « Hair Combing Interactions: A New Paradigm for Research with African-American Mothers », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 69, no. 4, p. 504-514.
- Maykut, Pamela, et Richard Morehouse (1994). *Beginning Qualitative Research: A Philosophical and Practical Guide*, London, Taylor & Francis Group.
- McAlexander, James H., et John Schouten (1989). « Hair Style Changes As Transition Markers », *Sociology and social research*, vol. 74, no. 1, p. 58-62.
- McCracken, Grant (1995). *Big Hair: A Journey Into The Transformation Of Self*, Toronto, Viking.
- Melyon-Reinette, Stéphanie (2018). « Contre Misogynoir. Des Caribéennes francophones entre Black Feminism et afroféminisme », *Archipelies* [En ligne], no. 6. Récupéré de <https://www.archipelies.org/369>
- Miranda-Vilela, Ana Luisa, Adelaide J. Botelho, et Luis A. Muehlmann (2014). « An Overview of Chemical Straightening of Human Hair: Technical Aspects, Potential Risks to Hair Fibre and Health and Legal Issues », *International Journal of Cosmetic Science*, vol. 36, no. 1, p. 2-11.
- Mitchell-Walthour, Gladys (2020). « Afro-Brazilian Women YouTubers' Use of African-American Media Representations to Promote Social Justice in Brazil », *Journal of African American Studies*, vol. 24, p. 149-163.
- Morrow, Willie (1973). *400 Years without a Comb*, San Diego, Black Publishers of San Diego.
- Ndichu, Edna G., et Shikha Upadhyaya (2019). « 'Going natural': Black women's identity project shifts in hair care practices », *Consumption Markets & Culture*, vol. 22, no. 1, p. 44-67.
- Neville, Helena A., et Jennifer Hamer (2001). « 'We Make Freedom': An Exploration of Revolutionary Black Feminism », *Journal of Black Studies*, vol. 31, no. 4, p. 437-461.

- Nicolas, Émilie (2022, 29 mars). « Derrière la gifle », *Le Devoir* [En ligne], section chronique. Récupéré de <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/692316/derriere-la-gifle>
- Norwood, Carolette R. (2018). « Decolonizing my hair, unshackling my curls: an autoethnography on what makes my natural hair journey a Black feminist statement », *International Feminist Journal of Politics*, vol. 20, no. 1, p. 69-84.
- Obasogie, Osagie K., et Zachary Newman (2016). « Black lives matter and respectability politics in local news accounts of officer-involved civilian deaths: An early empirical assessment », *Wisconsin Law Review*, vol. 2016, no. 3, p. 541-574.
- Olsen, Barbara (1995). « Consuming Rastafari: Ethnographic Research in Context and Meaning », dans Frank R. Kardes et Mita Sujan (dir.), *Advances in Consumer Research*, vol. 22, Provo, UT, Association for Consumer Research, p. 481-485.
- Orey, Byron et Yu Zhang (2019). « Melanated Millennials and the Politics of Black Hair », *Social Science Quarterly*.
- Patterson, Orlando (1982). *Slavery and Social Death: A Comparative Study*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Peers, Laura (2003). « Strands which refuse to be braided: hair samples from Beatrice Blackwood's Ojibwe collection at the Pitt Rivers Museum », *Journal of Material Culture*, vol. 8, p. 75-96.
- Pennant, Felicia (2020, 1er janvier). *A guide that unpicks hairstyles, slang, and more celebrated by people of colour* [billet de blogue], Dazed Digital. Récupéré de <https://www.dazeddigital.com/beauty/head/article/47537/1/black-hair-glossary-afro-bantu-knots-locs-edges-box-braids-wigs-cornrows>
- Perreau, Aurélia (réal.) et Alain Mabanckou (2022). *Noirs en France* [documentaire], France, Production Bangumi et France Télévisions, Laurent Bon (prod.)
- Perspective Monde (nd.). *Proclamation de l'indépendance du Kenya*, Perspective Monde. Récupéré le 5 janvier 2022 de <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMEve/304>
- Richard, Arnaud, et Laurent Fauré (2015). « La nomination identitaire : de l'inapproprié aux réappropriations », *Langue française*, vol. 188, no. 4, p. 77-90.
- Robinson, Cynthia L. (2011). « Hair as Race: Why 'Good Hair' May Be Bad for Black Females », *Howard Journal of Communications*, vol. 22, no. 4, p. 358-376.
- Robinson, Tracy L. (2001). « White mothers of non-White children », *The Journal of Humanistic Counseling, Education and Development*, vol. 40, no. 2, p. 171-184.
- Rocha, Ana Raquel, Catia Schott, et Letícia Casotti (2016). « Socialization of the Black Female Consumer: Power and Discourses in Hair-Related Consumption », dans Page

- Moreau et Stefano Puntoni (dir.), *Advances in Consumer Research*, Duluth, Association for Consumer Research, vol. 44, p.333-337.
- Rook, Dennis, (1985). « The Ritual Dimension of Consumer Behavior », *Journal of Consumer Research*, vol. 12, p. 251-264.
- Rosette, Ashleigh Shelby, et Tracy L. Dumas (2007). « The Hair Dilemma: Conform to Mainstream Expectations or Emphasize Racial Identity », *Duke Journal of Gender Law & Policy*, vol. 14, no. 1, p. 407-422.
- Rutledge, Dennis (1995). « Social Darwinism, scientific racism, and the metaphysics of race », *The Journal of Negro Education*, vol. 64, no. 3, p. 243-252
- Saldaña, Johnny (2013). *The coding manual for qualitative researchers*, 2nd éd., London, Sage Publications.
- Sanders, Eulanda A. (2011). « Female Slave Narratives and Appearance: Assimilation, Experience, and Escape », *Clothing and Textiles Research Journal*, vol. 29, no. 4, p. 267-83.
- Senghor, Léopold S. (1967). « Qu'est-ce que la négritude ? », *Études françaises*, vol. 3, no. 1, p. 3-20.
- Sherry John F., et Eileen Fischer (2009). *Explorations in Consumer Culture Theory*, New York, Routledge.
- Silva, Bianca G. F., Salomão A. de Farias, Miriam L. Farias, et João H. de Sousa Júnior (2020). « Sacrifice and self-image of female consumers in beautification rituals of hair aesthetics procedures », dans Georgios Patsiaouras, James Fitchett et AJ Earley (dir.), *Research in Consumer Culture Theory*, vol. 3, Leicester, United Kingdom, p. 72-73.
- Simeon, Aimee (2021, 25 octobre). « The Controversial History of the Hair Typing System », *Byrdie*, Section Hair. Récupéré de <https://www.byrdie.com/hair-typing-system-history-5205750>
- Smith, LaTasha (2022). « Speaking the Unspoken: Understanding Internalized Racial Oppression from the Perspective of Black Women Psychotherapists », *Smith College Studies in Social Work*, vol. 92, no. 1, p. 48-72.
- Stasiulis, Daiva (1999) « Feminist Intersectional Theorizing », dans Peter S. Li (éd.), *Race and Ethnic Relations in Canada*, Toronto, Oxford up, p. 347-397
- Strauss, Anselm L., et Juliet M. Corbin (1998). *Basics of Qualitative Research: Techniques and Procedures for Developing Grounded Theory*, Sage Publications.
- Stilson, Jeff (réal.) (2009). *Good hair* [documentaire], United States, Chris Rock Productions et HBO Films (prod.).
- Synnott, Anthony. (1987) « Shame and Glory: A Sociology of Hair », *The British Journal of Sociology*, vol. 38, no. 3, p. 381-413.

- Tannenbaum, Emily (2022, 9 juin). « Here's Every State That Has Passed the Crown Act At the federal level, the bill now sits with the Senate and will make hair discrimination illegal in all 50 states if passed », *Glamour* [en ligne], section News. Récupéré de <https://www.glamour.com/story/the-crown-act-banning-hair-discrimination>
- Tarlo, Emma (2019). « Racial Hair: The Persistence and Resistance of a Category », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 25, no. 2, p. 324-348.
- Tate, Shirley (2007). « Black beauty: Shade, hair and anti-racist aesthetics », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 30 no. 2, p. 300-319.
- Thompson, Cheryl (2008). « Black women and identity: What's hair got to do with it? », *Michigan Feminist Studies*, vol. 22, no. 1, p. 1-6.
- Thompson, Cheryl (2009). « Black Women, Beauty, and Hair as a Matter of Being », *Women's Studies*, vol. 38, no. 8, p. 831-856.
- Thompson, Cheryl (2015). *Race and beauty in Canada: print culture, retail, and the transnational flow of products, images and ideologies, 1700s to present*, [thèse de doctorat], Canada, McGill University.
- Thompson, Cheryl (2019). *Beauty in a Box: Detangling the Roots of Canada's Black Beauty Culture*, Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press.
- TwoLaLa, (2020). *Women are Transitioning Back To RELAXED HAIR ! Here Are Our Top 5 reasons WHY?!* [vidéo], YouTube. Récupéré de https://www.youtube.com/watch?v=tuf2ifUYQkw&ab_channel=TwoLaLa
- Uzogara, Ekeoma et James Jackson (2016). « Perceived Skin Tone Discrimination Across Contexts: African American Women's Reports », *Race and Social Problems*, vol. 8, no. 2, p. 147-159.
- Verrill, et Tawny Alvarez (2020, 21 août). « Support for the Black Lives Matter Movement: Include Hair Style and Texture In Anti-Discrimination Policies », *JD Supra*, section Legal News. Récupéré de <https://www.jdsupra.com/legalnews/support-for-the-black-lives-matter-50187/>
- Walcott, Escher (2021, 21 juillet). « The Complex Reasons Why More Black Women Are Relaxing Their Hair Again », *Refinery29*, section Beauty. Récupéré de <https://www.refinery29.com/en-gb/relaxer-natural-hair>
- Walker, Susannah (2000). « Black Is Profitable: The Commodification of the Afro, 1960–1975 », *Enterprise & Society*, vol. 1, no. 3, p. 536-64.
- White, Shauntae (2005). « Releasing the Pursuit of Bouncin' and Behavin' Hair: Natural Hair as an Afrocentric Feminist Aesthetic for Beauty », *International Journal of Media and Cultural Politics*, vol. 1, no. 3, p. 296-308.

- Williams, April (2018). « My Hair Is Professional Too!: A Case Study and Overview of Laws Pertaining to Workplace Grooming Standards and Hairstyles Akin to African Culture », *Southern Journal of Policy and Justice*, vol. 12.
- Wilson, Ingrid-Penelope, Afiya M. Mbilishaka, et Marva L. Lewis (2018). « White Folks Ain't Got Hair Like Us': African American Mother–Daughter Hair Stories and Racial Socialization », *Women, Gender, and Families of Color*, vol. 6, no. 2, p. 226-250.
- With Love From Rose, (2021). *I got a relaxer after 5 years natural and this happened: Relaxed Hair/ Hair Damage, Did I regret it?* [vidéo], YouTube. Récupéré de https://www.youtube.com/watch?v=-N6Kl7OCDkw&ab_channel=WithLoveFromRose
- Zimmerman, Andrew (2001). *Anthropology and antihumanism in Imperial Germany*, Chicago, University Press.

ANNEXES ET TABLEAUX

Annexe 1 – Afro



(source : Maïlly Ficadière)

Annexe 2 – Afro Puff et Afro Puffs



(sources : Monstera – Pexels ; RF_..studio – Pexels)

Annexe 3 – Bantu Knots



(source : Picha - Pexels)

Annexe 4 – Box Braids



(source : PNW Production – Pexels)

Annexe 5 – Cornrows



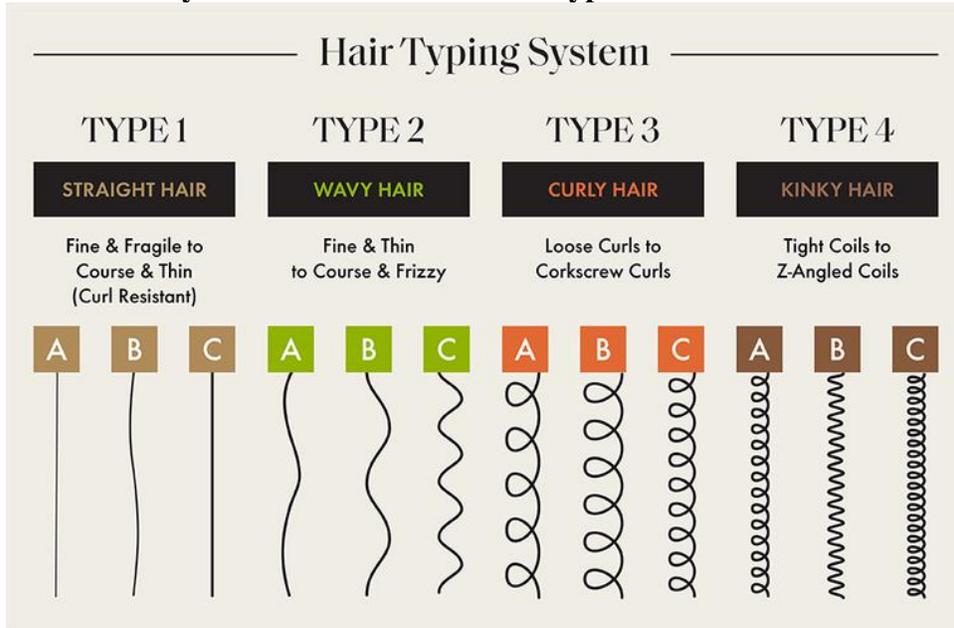
(source : Styves Exantus - Pexels)

Annexe 6 – Locks



(source : Fennah - Pexels)

Annexe 7 – Système de classification des types de cheveux



(source de l'image : Leah Romero – elle.com)

Annexe 8 - Twists



(source : Kampus Production - Pexels)

Annexe 9 – Twists Out



(source : Maïlly Ficadière)

Annexe 10 – Wash & Go



(source : Maïlly Ficadière)

Annexe 11 – Produit capillaire d’une participante A



René Furterer: Ultimate
Hydrating Mask - KARINGA 200
MI
\$58.00

(source : beautysense.ca)

Annexe 12 – Ancienne collection de produits capillaires d’une participante B et de sa colocataire



(source : Maïlly Ficadière)

Annexe 13 – Collection actuelle de produits capillaires de la participante B



(source : Maïlly Ficadière)

Tableau 1 – Profil des participantes

Prénom /Pseudonyme	Âge (au moment des entrevues)	Origine(s)	Pays où elle a grandi	Arrivée au Canada	S'identifie comme	Métier(s) (au moment des entrevues)
Amanda	23 ans	Sénégalaise	Sénégal	En 2016	Femme noire musulmane immigrante	N/A
Amy	25 ans	Française et Sénégalaise	Canada	Née à Montréal	Femme noire / Personne métisse non-binaire	Gérante d'un bar
Ayane	23 ans	Djiboutienne	Djibouti et France	En 2015	Femme noire musulmane	Employée dans l'éducation
Darlie	23 ans	Haïtienne	Haïti	En 2016	Femme noire	Agent de service à la clientèle
Katia	29 ans	Guadeloupéenne	Guadeloupe et France hexagonale	En 2020	Femme noire	Agent administrative
Maéva	22 ans	Guadeloupéenne	Guadeloupe et France hexagonale	En 2016	Femme noire	Diplômée
Mariama	26 ans	Guinéenne	Canada	Vers 1999-2000 (quand elle avait 4-5 ans).	Femme noire	Conseillère en services financiers ; Co-fondatrice de la boutique en ligne Sodam Beauté
Marjorie	34 ans	Haïtienne et Martiniquaise	France	En 2016	Femme noire	Étudiante ; Employée dans l'éducation
Sarah	24 ans	Martiniquaise	Martinique et Canada	En 2004 (à 7 ans)	Femme noire	Étudiante ; Ambassadrice de marque
Solène	24 ans	Sénégalaise	Sénégal, France et Canada	En 2010 (à 13 ans)	Femme noire	Coordinatrice online shopping

Certificat d'approbation éthique du CER



Comité d'éthique de la recherche

Le 10 juin 2021

À l'attention de :
Mailly Ficadiere

Objet : Approbation éthique de votre projet de recherche

Projet : 2022-4539

Titre du projet de recherche : Le retour aux cheveux naturels des femmes noires au Canada : pratiques et symboliques

Votre projet de recherche a fait l'objet d'une évaluation en matière d'éthique de la recherche avec des êtres humains par le CER de HEC Montréal.

Un certificat d'approbation éthique qui atteste de la conformité de votre projet de recherche à la *Politique relative à l'éthique de la recherche avec des êtres humains* de HEC Montréal est émis en date du 10 juin 2021. Prenez note que ce certificat est **valide jusqu'au 1er juin 2022**.

Dans le contexte actuel de la pandémie de COVID-19, vous devez vous assurer de respecter les directives émises par le gouvernement du Québec, le gouvernement du Canada et celles de HEC Montréal en vigueur durant l'état d'urgence sanitaire.

Vous devrez obtenir le renouvellement de votre approbation éthique avant l'expiration de ce certificat à l'aide du formulaire *F7 - Renouvellement annuel*. Un rappel automatique vous sera envoyé par courriel quelques semaines avant l'échéance de votre certificat.

Si des modifications sont apportées à votre projet avant l'échéance du certificat, vous devrez remplir le formulaire *F8 - Modification de projet* et obtenir l'approbation du CER avant de mettre en oeuvre ces modifications. Si votre projet est terminé avant l'échéance du certificat, vous devrez remplir le formulaire *F9 - Fin de projet* ou *F9a - Fin de projet étudiant*, selon le cas.

Notez qu'en vertu de la *Politique relative à l'éthique de la recherche avec des êtres humains de HEC Montréal*, il est de la responsabilité des chercheurs d'assurer que leurs projets de recherche conservent une approbation éthique pour toute la durée des travaux de recherche et d'informer le CER de la fin de ceux-ci. De plus, toutes modifications significatives du projet doivent être transmises au CER avant leurs applications.

Vous pouvez dès maintenant procéder à la collecte de données pour laquelle vous avez obtenu ce certificat.

Nous vous souhaitons bon succès dans la réalisation de votre recherche.

Le CER de HEC Montréal

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

La présente atteste que le projet de recherche décrit ci-dessous a fait l'objet d'une évaluation en matière d'éthique de la recherche avec des êtres humains et qu'il satisfait aux exigences de notre politique en cette matière.

Projet # : 2022-4539

Titre du projet de recherche : Le retour aux cheveux naturels des femmes noires au Canada : pratiques et symboliques

Chercheur principal :
Mailly Ficadière,

Directeur/codirecteurs :
Jean-Sébastien Marcoux
Professeur - HEC Montréal

Date d'approbation du projet : 10 juin 2021

Date d'entrée en vigueur du certificat : 10 juin 2021

Date d'échéance du certificat : 1er juin 2022



Maurice Lemelin
Président
CER de HEC Montréal

Attestation d'approbation éthique complétée émise par le CER

HEC MONTRÉAL

Comité d'éthique de la recherche

ATTESTATION D'APPROBATION ÉTHIQUE COMPLÉTÉE

La présente atteste que le projet de recherche décrit ci-dessous a fait l'objet des approbations en matière d'éthique de la recherche avec des êtres humains nécessaires selon les exigences de HEC Montréal.

La période de validité du certificat d'approbation éthique émis pour ce projet est maintenant terminée. Si vous devez reprendre contact avec les participants ou reprendre une collecte de données pour ce projet, la certification éthique doit être réactivée préalablement. Vous devez alors prendre contact avec le secrétariat du CER de HEC Montréal.

Projet # : 2022-4539 - Natural Hair

Titre du projet de recherche : Le retour aux cheveux naturels des femmes noires au Canada : pratiques et symboliques

Chercheur principal :
Maïly Ficadière
HEC Montréal

Directeur/codirecteurs :
Jean-Sébastien Marcoux

Date d'approbation initiale du projet : 10 juin 2021

Date de fermeture de l'approbation éthique : 09 mai 2022



Maurice Lemelin
Président
CER de HEC Montréal

Signé le 2022-05-10 à 13:49